DIGITHÈQUE Université libre de Bruxelles

-				
VANDRUNEN James	, Des Ritournelles	, Bruxelles : G.	J. Huysmans,	1900.
-				

Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.

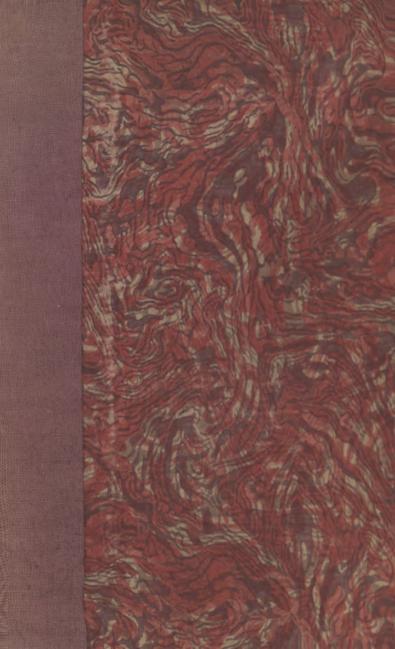
Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/

Accessible à :

http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/Bruxelles Ritournelles abbyy.pdf









W.897

Des Ritournelles



IXELLES-BRUXELLES
IMPRIMERIE GÉNÉRALE, G.-J. HUYSMANS
CHAUSSÉE D'IXELLES, 131

1900





Le neuf, — du lointain de l'esprit, du hors frontière des habitudes — acidule de petites peurs ses tentations. Le neuf, lectures ou voyages, est sous certain angle de réflexion, effrayant, décourageant... On avance, — et toujours l'impossibilité de tout connaître s'ouvre en gouffre. Plus on défriche et plus s'accumule, dans les ombres, du mystérieux à débrouiller encore par l'insatiable curiosité... Alors, une lâcheté, avec de tièdes arguments et des esquisses de caressante paresse, prétend connaître moins et connaître mieux : on revient, on reprend, on revoit ou l'on relit, — ce qui est tout un charme.

En voyage, a-t-il été écrit, l'esprit s'amuse et le cœur s'ennuie.

La nouveauté est toujours une grave inconnue, l'étrangère devant laquelle il y a des incertitudes de présentation, des craintes de mécompte, de déception, — tandis que le déjà vu a de chères familiarités; et l'on se prend de paisible et simple joie à flâner chez les vieilles connaissances de l'esprit, — selon le rêve de Don Papalamiendo, le bon bachelier de Salamanque vantant les douceurs du logis et d'un coin de jardin.

Toujours, il reste de l'intéressant à dénicher dans les choses connues. Fureter dans du bric à brac livré à tous les soupèsements et découvrir dans ce bien de tous un petit coin de fraîcheur, faire la trouvaille d'un repli ignoré, d'un détail omis, c'est du vrai neuf, du bien à soi, rehaussé d'un effort de victoire sur la vulgarité : c'est étrenner des vieilleries.

Si souvent, il faut revoir pour voir vraiment... Même dans le connu de tous les jours, surtout dans les choses d'observation quotidienne, un moment de dévote contemplation met l'attention en arrêt.

Il faut gratter ce que l'habitude met sur les choses pour que leur charme vraiment s'atteste.

Et ainsi, flâner dans une ville connue, connue par des années d'existence, est une expédition de découverte ; des sensations en surprises s'éveillent, des banalités de coin de rue se pavoisent d'une joie familiale, des émotions en sourdine murmurent une musique de riens heureux d'être compris. Enfin, des regards bien analyseurs glânent tout ce que l'on gâche en marchant trop vite.... Vraiment, ce que l'on perd de temps à trop se presser!

Pour les honnêtes et placides museurs, allant l'esprit en éveil, du pittoresque de sentiment passe dans les paysages de maçonnerie. Tandis que les « intelligents » affairés, les empressés de choses sérieuses, les gens pratiques très parcimonieux de minutes, n'auront jamais connu l'entour de leur existence, le cadre de leurs jours. Ils auront vécu dans des ténèbres.

Il faut considérer sa ville, ses vieux monuments, tout comme les grands tableaux des Alpes, d'un regard plus attentif, plus affectueux. Il convient de se lier avec ces grands vieux immobiles; il faut près de leur majesté aller d'un pied moins hâtif, souvent s'arrêter en des carrefours enchevêtrés de souvenirs et, autant par le cœur que par l'esprit, surprendre des riens évasifs, infigurés ou vaguement modelés; il faut condenser ce qui passe vaporisé dans l'air et écouter l'âme des édifices et des places publiques, le souffle du plein air, la fierté historique et légendaire des vieilles rues, des quartiers anciens et fatigués. Et encore, dans ce milieu d'habitudes et de traditions, dans

cette familiarité ouverte, détailler les scènes de la rue, ramasser les anecdotes du pavé, les grands menus incidents, l'inauguration d'une boutique neuve dans un falbalas d'étalage à grand fracas. suivre les palpitations de cette vie courante jusqu'aux banlieues dans l'atmosphère tannée par les trépidantes industries, et voir s'amortir les détails de l'animation d'une ville en travail. Par ces sites municipaux s'épand dans une gloire particulière, sur des horizons toiturés, sur des perspectives de vie bataillante, l'immobilité des couchers de soleil aux heures dédaigneuses du soir. Le jeu des saisons, la coquetterie du printemps à grande fraîcheur de peinture, ou l'estompement dans les nues bruineuse de l'automne, font surgir des étonnements de changements de décor en ce vaste théâtre à ciel ouvert.

Chaque mois dans l'année, comme chaque jour dans le mois et aussi l'instant dans le jour, a une physionomie, un caractère, des habitudes son cachet, — comme un quartier dans une ville. Chaque heure de l'année vient avec ses faits et gestes, ramène son vieux cérémonial dans la vie citadine et montre une expression qui lui appartient très spécialement.

Dans les usages de la ville, dans les coutumes et les manies locales, s'étend le panorama de l'année avec ses retours de dates cérémonieuses et de fêtes toujours répétées, calquées sur les programmes solennels, le plaisir devenant une procédure, la joie étant édictée, les renouveaux toujours pareils rapiéçant un formalisme usé. Ainsi les normes de la fantaisie se précisent dans les mêmes périodes et les identiques incidents avec accompagnement des ritournelles de la chronique tournant la serinette de l'actualité...

Dans ce volume, — qui se plaît au retour des choses et à la persistance des habitudes, — la notation des « bruxelloiseries » du jour est le cahier scrupuleusement suivi, le répertoire des morceaux qui accompagnent les numéros de la représentation de l'année bruxelloise, — sous l'archet de la Tradition.

Nous entamons une année toute neuve... Que d'espoirs, et aussi que de craintes, il apporte ce simple changement d'un chiffre au front du calendrier, changement dans lequel nos petites faiblesses se plaisent à voir un renouvellement de

l'existence, une modification du temps, une réparation du passé, un recommencement général.

En reprenant devant le même ancien bureau le collier du travail quotidien, nous avons trouvé devant nous un calendrier, neuf, complet, gros de ses 365 feuilles. Ce calendrier dans l'éclat frais de ses couleurs, a le sourire aimable d'une personne qui se présente : c'est moi, j'entre en fonctions...

Avec une pointe de mélancolie inquiète, on pense que ce paquet de feuilles légères, c'est toute une année, un gros morceau d'existence; ces feuillets tomberont, un à un, dans le panier, comme les jours successivement se perdront dans le passé. On commence avec une appréhension craintive cet effeuillement inexorable, en cherchant ce que pourra bien apporter l'an mystérieux, cet inconnu qui, derrière son masque sombre, intrigue si fort. Joies et douleurs de l'année sont figurées par ce paquet de papier, ce bloc impénétrable devant lequel, ces jours-ci, pas mal de gens se prendront à songer cherchant malgré tout, à deviner le secret de l'avenir.

Comme le joueur qui risque une grosse mise comptant bien sur les faveurs de la chance, ils feront le bilan de leurs désirs et, avec une confiance heureuse et commode, ils en entreverront la réalisation dans le cours de l'année qui débute. Voilà les plus énergiques et les plus convaincus des souhaits de nouvel an : les souhaits qu'on ne dit à personne.

Les premiers jours de l'année sont donc joyeux. On va maudire un peu la défunte qui a fauché pas mal d'affections, qui a apporté des épidémies, qui a fait sauter des machines financières et qui n'a pas trouvé le moindre cordial pour les affaires agonisantes, — puis avec un entrain d'espoir on saluera la débutante qui déjà nous console en recevant — comme ses aînées et avec le même mutisme — les confidences universelles.

La coquine a quelquefois la fantaisie de commencer un vendredi. Diable! c'est un présage mauvais pour beaucoup de superstitieux. Peutêtre a-t-elle voulu tout bonnement nous faire peur; une simple espièglerie. Aurons-nous, par hasard, en cette personne jeunette une année folichonne, une année amusante? On cite tant de vendredis qui furent heureux, comme l'embarquement de Christophe Colomb. En tout cas, l'année qui naît un vendredi peut se vanter de causer bien des transes. De bonnes femmes savent de source certaine qu'une année qui commence un vendredi veut la mort de tout le monde; les portières sont persuadées qu'elles auront la

douleur de perdre leur matou; les jeunes filles qui sortent du couvent sont résignées, elles ne trouveront pas de mari avant l'an prochain, et à tous les accidents qui arriveront, il se trouvera des candides pour s'écrier: Je le savais bien, c'est encore ce maudit vendredi! Au demeurant, il est fort possible que l'année n'a commencé un vendredi que parce qu'elle ne pouvait faire autrement; elle ne s'en est peut-être pas aperçue....

Vous avez certainement rencontré, ces jours-ci, le type du monsieur qui se lamente sur l'obligation de faire quantité de visites, de promener de salons en salons son même et doucereux sourire et de répéter, avec une aimable politesse, la banale formule de ces souhaits et de ces vœux qui ne font ni chaud ni froid.

Le malheureux, victime de ces corvées mondaines et rageant de devoir dissimuler sa fureur sous une mine galante, ne cherche qu'une oreille complaisante pour épancher son humeur bougonne. Alors, il ne tarit plus. L'auditeur infortuné, doit, bon gré, mal gré, subir une véritable conférence sur nos sots usages de parade et d'ostentation, sur le ridicule de nos faiblesses sociales, — conférence hérissée d'invectives et d'attaques hargneuses contre tous ceux qui vont s'installer un gros quart d'heure dans un salon, devant des gens fort ennuyés, et qui, de part et d'autre, en se quittant se demandent ce qu'ils ont bien pu dire pendant cet inutile entretien.

C'est tout un chapelet de griefs que notre homme égrène : non seulement il déplore le temps si futilement perdu, mais encore la banalité des conversations l'exaspère. Toujours les mêmes sujets, repris partout avec les identiques considérations de bon ton et suivant le goût du jour. Les mêmes questions sont traitées avec la cérémonieuse monotonie de gens qui savent causer sans avoir rien appris. Chaque année, vous entendrez les pudeurs scandalisées blâmer les effronteries du théâtre libre, puis on passe aux voleurs qui sont présentement en pleine season. Les dames mixturent les derniers édits de la mode, les fêtes religieuses et les voyages; les hommes grisonnants commentent le rôle des documents falsifiés dans la politique contemporaine et placent dans tous les coins de l'Europe des espions à la solde de la triplice.

Le plus ignorant et le plus danubien, après avoir prêté un peu d'attention à une de ces séances de verbiage, peut aller bravement dans toutes les maisons, y faire fort bonne figure, et s'installer dans la conversation en récitant ce qu'il vient d'entendre. On cite même des personnages prudents, qui avant de se risquer dans l'entourage solennel d'une haute dame influente, vont dans quelque hôtel de moindre importance répéter leur rôle.

Car, dans son emportement, il devient médisant, notre Alceste du Jour de l'An. Mais laissez-le broyer sa noire misanthropie et gardez-vous bien de contrarier sa manie de réformes et de tenter une discussion... Ce serait sans fin et vous ne remporteriez que de vilains compliments, bien qu'en somme il soit aisé de répondre à ces belles rengaines et de souffler sur l'ardeur de ces exagérations.

Mais oui, le jour de l'an a du bon. Et il a de bon, avant tout, ces visites précisément qui s'imposent à notre indolente inertie. Notre vie active et pressée, toute l'année emportée au milieu d'une galopade d'affaires à travers d'innombrables soucis, nous laisse, en somme, bien peu de temps pour songer à nos affections et à nos relations. Janvier fait trêve quelques jours à ces préoccupations et nous fait passer la revue de nos amis. Il en est, parmi ces amitiés un peu lointaines quoique sincères, que l'on ne retrouve qu'une fois l'an; et sans l'échange des politesses tant blâmées, ces sentiments seraient depuis longtemps dissous. Les visites et les cartes de janvier combattent un de nos plus vilains ennemis : l'oubli qui esseule et glace le cœur.

Ne vous est-il jamais arrivé, en de longues soirées de solitude lourde et morose, d'ouvrir un album de photographies et de feuilleter ainsi des souvenirs, causant un peu avec chacun et de vous sentir alors moins seul, moins abandonné? Le premier janvier, c'est cela — en plus actif, en vivant. Et comme nous sommes paresseux par nature, il est sage, il est heureux que des usages ayant de la raison pour nous, nous contraignent à des « corvées » que nous maudissons bien un peu, avant, mais dont nous sommes enchantés, après.

Le laisser-aller, le sans-souci de la conversation n'ayant rien de doctoral, ni d'encyclopédique, est le charme de ces bavardages familiers, sans pose, sans affectation pédante. S'il n'y avait que les académiciens pour se permettre de faire les beaux parleurs de salons... Eh bien! les visites seraient pour le coup piteusement réjouissantes. Du reste, il n'est pas, que nous sachions, défendu d'avoir de l'esprit, et il est loisible à qui veut de donner un peu de montant et un tour piquant aux propos qu'il tient. Ceux qui se défendent de cette agréable licence font preuve d'une intempestive modestie et rappellent ce personnage muet qui, durant tout un acte, dans une comédie anglaise, demeure appuyé à la cheminée, le front dans la main. A demi-voix, on parle de la profonde gravité et des réflexions absorbantes de ce méditant; et tous s'émerveillent respectueusement devant le magnifique silence de cet homme se taisant tout bêtement parce qu'il ne trouve rien à dire.

Ce qui surtout doit exaspérer leurs ennemis, c'est que les visites triomphent malgré tout et amènent même ces détracteurs à s'acquitter de formalités si peu effrayantes et auxquelles on doit, par-ci par là, le régal d'un bout de causette avec une charmeuse d'esprit agressif.

Pour avoir triomphé de nos paresses et s'être ainsi imposé à tous, l'usage doit avoir du bon. Conservons-le, en dépit des paradoxes réformateurs et des raisons fantaisistes de tous les gens de méchante humeur.

Et pour l'affabilité de nos relations, pour la politesse de nos mœurs, nous espérons bien ne pas encore être au moment où une maîtresse de maison « prendra un jour » pour dire à ses amis que ce jour-là elle sera sortie jusqu'au soir et qu'on peut en toute confiance venir sonner à sa porte... Ce qui serait la mise en application de la théorie mondaine de Villemot disant que faire une visite c'est aller s'assurer qu'une personne est sortie.

La crise dramatique.

Les directeurs de théâtre gémissent, — et dans l'arène de la rue de l'Enseignement, le cirque, éperduement tournoie.

Le succès de ces représentations en circonférences, les solides recettes encaissées par l'entrepreneur de casse-cou, prouvent une fois encore que les exercices hippiques constituent pour les Bruxellois un genre attrayant, une irrésistible passion sans fatigue pour l'esprit. Les loges du cirque sont le rendez-vous élégant; c'est devant une assemblée de haut goût, c'est aux pieds des gens de qualité musquée que Minimus passe sous

Maximus et que les clowns, avec un clignement d'œil et une large grimace, crient : miousic!

Les mondaines régnantes ont décrété un jour fashionnable, un jour où, sous peine de lèsegomme, tout sémillant cavalier doit, cravaté de blanc, regarder des bêtes et des gens décrire obstinément des ronds.

Il faudrait du reste avoir les sens grossiers pour ne point apprécier les beautés d'un manège. Certes le spectacle est passionnant: il est superbe. le tableau, toujours agité, de ces bêtes tressaillantes, admirablement taillées et dont la vigueur s'est assouplie dans la patience du dressage. Il y a de l'art dans la frénésie du cheval, cet animal ennobli. Ses belles musculatures, ses fougueux emballements ont des jeux de lignes qui font fête à l'œil. Et je ne sais quelle émotion vous captive à la vue de ces impétuosités domptées, de ces violences disciplinées et dociles au moindre signe de cravache. De mignonnes écuvères, du bout de leur gant blanc, matent et dirigent les animaux écumants. Et l'ont applaudit, comme après une victoire.

Cependant on ne peut, à la longue, et tellement notre curiosioté est gourmande et difficile, s'empêcher de reconnaître que les cirques varient peu leur programme. Les nouveautés sont maigres et d'un rare! C'est beaucoup toujours la même chose; exercices et divertissements s'éternisent. Il n'est pas jusqu'aux pantomimes qui demeurent inébranlablement fidèles aux défilés de Cendrillon et aux lourdes gaudrioles de l'Ours et la Sentinelle, cette parade que nos pères ont vue chez le plus ancien des Franconi. L'arène du cirque est sous ce rapport symbolique, car il faut reconnaître que l'on y tourne toujours dans le même cercle.

Déjà Gautier, avec sa belle gravité, écrivait que : " on devrait varier un peu le spectacle que les enfants à la mamelle commencent à savoir par cœur, ce qui est un danger pour l'ordre social, la propriété et la famille, tels que les ont organisés chez nous la grande Révolution et les immortels principes de 89! "

Sans accuser aussi solennellement le cirque de saper les bases de la société et sans même songer à lui attribuer, par exemple, les discussions qui divisent le parti libéral, nous ne partageons que le souhait initial du poète de la Comédie de la Mort, et nous déclarons qu'un peu d'imagination et de nouveauté seraient grandement utiles dans le programme des représentations équestres.

Et cela, bien que le répertoire actuel, dans ses traditionnelles formules, séduise encore tout le monde, — ce qu'il faut aussi confesser. Il n'y a pas que l'abonné des loges qui soit ravi par les voltiges. Tout en haut, les gradins des troisièmes regorgent d'une grosse populace qui trépigne d'enthousiasme et partage son émerveillement entre les chevaux, les acrobates et les balourdises des clowns, auxquels il est parfois riposté par des quolibets du cru. C'est là surtout, sous les plafonds, que l'on applaudit avec conviction un beau tour de force. Le travailleur, qui gagne sa journée par l'effort de ses muscles, a, plus que d'autres, de l'admiration devant la vigueur. Pour lui, dans son instinct, le plus fort est le véritable maître, et il sympathise avec ces gymnastes terrifiants, voués au culte du robuste et de l'audace.

Le plaisir que nous éprouvons au cirque ne nous empêche donc pas de trouver un peu immodéré l'élan qui entraîne la foule — et lui fait trop abandonner le théâtre. Jamais à Bruxelles, comme dans d'autres villes, la comédie — dignement jouée au théâtre du Parc — ni la musique — qui trône à la Monnaie — n'ont obtenu de notre monde la faveur d'un jour réservé. Mais sitôt qu'un cirque déballe ses banderolles et ses bottes de foin, jour est pris et strictement observé! C'est beaucoup, et d'une équité de partage absolument contestable. Nous ne pouvons vraiment nous

empêcher de trouver cette hippologie assez hippoillogique.

Il est vrai que l'on adresse à notre théâtre de graves reproches. C'est un gros menteur qui a toujours montré de la toile pour des paysages et du papier mâché pour du marbre somptueux. Nous avons mis pas mal de temps à découvrir la supercherie. Mais aujourd'hui nous voyons clair; il nous faut du vrai, solide et bien sonnant; nous voulons de sérieuses émotions. C'est un naturel et saignant gigot que découpe l'abbé Constantin. A la bonne heure. Tandis que cette frime du coup de pistolet qui termine le Mariage d'Olympe ne trompe aucun des blasés devinant Olympe, après son cri de mort, galopant à sa loge pour s'habiller vite et vite et aller souper.

Au cirque, l'émotion « y est » — comme on dit en argot spécial. Il n'y a de faux que les taloches des clowns. Les gymnasiarques — qui cherchent à se tuer pour vivre — se rompent le cou pour de bon; les coups de sabot cassent net les jambes et les écuyères qui dégringolent de la selle plate se foulent carrément le pied; leurs grimaces ont une parfaite expression de douleur « vécue ».

Voilà qui enfonce la Francisquine, femme Tabarin, avec son sang en poudre à trois sous l'once. Le cirque, c'est du naturalisme tout vif. Et, qui sait? puisque le théâtre futur dont la jeunesse est encore bégayante, semble vouloir des émotions étreignantes et authentiques avec des réalités de faits divers, qui sait si ce n'est pas en se rapprochant du cirque qu'il arrivera au triomphe du vrai — ou à la culbute à travers les cerceaux et par dessus les barrières au milieu des clowns funambulesques...

Il gèle. Beaucoup de degrés sous zéro. Saint-Jacques vient de sonner les douze coups de minuit et le *Globe* ferme ses portes.

Sous l'arcade de la rue de Namur, un gamin blème emboîte le pas à un passant :

- Monsieur, la charité... Ma mère a cinq enfants...
- Tiens, voici deux sous, pour toi et non pour cette histoire... C'est vilain de mentir, et c'est inutile. Avoue...
- C'est vrai... Nous sommes huit enfants, mais on me défend de le dire : cela paraîtrait exagéré.

L'Epiphanie n'a pas souvent un temps de roi... Et néanmoins, on les couronne bruyamment, ces monarques de dessert, roi d'un soir, élu par la pâtisserie, souverains dont la mission est surtout de boire souvent pour que tout le monde puisse en faire autant.

La neige et la pluie n'assombrissent point ces règnes joyeux. Ceux qui souffrent de l'horrible état des rues, ce sont les moutards pauvres, qui ont l'habitude d'aller, ce jour-là, par groupes de trois ou quatre, dans les rues écartées, chanter devant les fenêtres des cuisines. Ils s'accroupissent et, d'une voix lente, nasillarde, ils répètent patiemment un refrain demandant aux gens qui s'amusent de penser à ceux qui sont au froid, dehors, et de leur faire la générosité d'un morceau de gâteau, le morceau du bon Dieu. Elle dit, la vieille chanson bien simple:

Nous sommes d'un pays étrange Venus en ce lieu. C'est pour demander à qui mange, La part du bon Dieu.

Ils font ainsi, en spéculant sur la coutume antique, une maigre récolte de sous qu'ils vont ensuite dépenser suivant leur fantaisie: les uns achètent des bonbons; les autres se payent une grosse pipe et se rendent consciencieusement malades.

Un peu partout donc, obéissant à l'usage, on sert le traditionnel gâteau, dans lequel repose le sort - le fatum mystérieux se présentant modeste sous la forme d'une fève - qui doit couronner un front d'un pouvoir éphémère. Seulement, ce pouvoir impose certaines charges qui font parfois reculer des convives peu ambitieux. - et quand, sous leur dent, ils sentent la fève royale, ils l'avalent tout net, sans broncher, et ils crient bien fort pour accuser les pâtissiers de faire déplorablement leur métier. C'est une scène qui rappelle un bon vaudeville de Labiche, la Bergère de la rue Monthabor: deux provinciaux, le père et le fils, vont « tirer les Rois » dans la famille de la fiancée du jeune homme. La maîtresse de la maison, qui sait de quoi les hommes sont capables et qui veut absolument que sa petite fête réussisse, a mis elle-même, dans le feuilletage deux fèves de fortes dimensions, espérant bien que l'une des deux trouvera un roi de bonne volonté. Les deux fèves échoient naturellement aux deux provinciaux qui doivent employer toutes les ruses pour cacher leur "chance ", alors que la future belle-mère qui se méfie, exerce une surveillance acerbe.

Les pâtissiers, depuis ces scènes si répétées, se sont fâchés de la réputation injurieuse qu'on leur faisait. Ou bien on les traitait d'étourdis pour avoir oublié la fête des Rois, ou bien on les accusait d'avoir voulu écouler des gâteaux de l'avantveille. Alors, ils ont imaginé de remplacer la fève par une petite figurine en porcelaine dont les dimensions peuvent varier proportionnellement aux résistances antirovales dont on soupconne ses invités. Le résultat de cette transformation a été le bris de beaucoup de dents, mais les figurines disparaissaient aussi prestement que les fèves. C'était désolant pour les pâtissiers et les maîtresses de maison. Mais voici qu'on signale de Paris, une idée toute neuve qui est peut-être, enfin, la solution désirée. C'est une broche - une broche en forme de couronne royale - que l'on met dans le gâteau, et le roi, qui trouve le bijou, l'offre à la reine de son choix. Ouand on sait que la pâtisserie qu'on a dans son assiette, contient un objet d'une digestion aussi peu agréable, on fait grande attention; chacun, au vu de tous, épluche du bout de sa fourchette la pâte fallacieuse, fouille minutieusement, s'assure sincèrement qu'il n'est pas roi et qu'il peut encore porter

son verre à ses lèvres sans exciter les manifestations bruyantes de sa cour.

La mode, dans cette voie nouvelle, pourra nous faire voir de singuliers caprices et nous entraîner bien loin de la solide tarte bourgeoise traditionnelle et des scènes naïves dans lesquelles les gamins se transformaient en mages en se frottant les joues de suie et se faisaient des manteaux royaux avec leurs draps de lit.

Les expositions de l'art jeune se préparent. Les premières affiches, très artistiquement embrouil-lées, annoncent des ouvertures solennelles. Et elles vont se pavaner à la cimaise et raccrocher la critique, ces pauvres toiles qu'un fantaisiste appelait des souffre-couleurs.

En dehors de ces manifestations annuelles, que ramène le mois de février, on s'occupe peu de nos apprentis grands maîtres. La tradition du rapin tapageur, infatigable organisateur de farces et de vacarmes nocturnes, semble se perdre, et le public ne connaît guère le mode d'existence de cette jeunesse enthousiaste et barbouillante.

Pourtant, nos jeunes peintres ont leurs grandes réunions, leurs fêtes, leurs discussions. Le Sillon, les XX, la Libre Esthétique ont suivi le cénacle le plus important, celui des Essoriens. L'Essor se réunissait hebdomadairement, et mêlait aux soirées de bavardage, dans la fumée des pipes, des séances d'étude et des concerts auxquels seuls quelques camarades des lettres étaient invités, sans cérémonie. Le public, le bourgeois, le philistin demeurait banni des intimités du sanctuaire.

Dans une des jolies vieilles maisons de la Grand'Place l'Essor avait loué une vaste chambre.

A côté d'une de ces salles de ventes qui, à certains jours, semblent étaler sur le pavé toute la défroque d'un magasin d'habillement de vieux théâtre, on grimpe un perron, et tout au bout d'un long corridor dallé, on trouve la surprise d'une cour de curieuse habitation de l'ancien temps. Une colonnade, des fenêtres basses entourées d'une ornementation délicieusement vieillotte, des fleurs, une architecture solide et, dans un coin, le pied d'un large escalier à volées droites... Cela paraît taillé dans un De Brackeleer.

En suivant la grosse rampe massive qui borde

l'escalier, — un escalier qui rappelle les hôtelleries de l'autre siècle, — on passe devant des entrées de corridors mystérieux; au second, une porte à petits carreaux s'ouvre : c'est l'ancien local de l'Essor.

La vaste salle qui prend toute la profondeur du bâtiment est le local typique des anciennes sociétés de bourgeois brabançons.

Des tables de bois vigoureusement frottées et brillantes sont alignées en compagnie de chaises un pèu rudes.

A l'entrée, un énorme comptoir avec la pompe à bière et les rayons chargés de verres et de pintes de dimensions effarantes.

Les solives forment saillie sur le plafond un peu jauni par le gaz et la pipe. Tout autour, sur la muraille, des tableaux donnant des titres de président et des listes de membres de sociétés fraternelles ou philanthropiques, des cadres de velours brodés, des médailles et des trophées conquis dans des concours variés. A ces cadres, les Essoriens avaient ajouté un musée : des toiles sérieuses ou folles, des pochades légèrement enlevées, des gravures, des souvenirs d'excursions et d'expositions, et des études que l'on ne devait jamais finir. Le photographe Alexandre montrait ses notes au bromure prises au cours d'une

folâtre expédition dans les Ardennes; d'autres avaient dessiné, sous forme de calendrier humo ristique, les fantaisies de l'année, et dans un angle, une grande toile très lumineuse de ce pauvre Evrard, un talent si cruellement fauché, portraiturait, vu de dos, le secrétaire, ce bon et brave Edouard Duyck, encore un disparu, parmi les meilleurs camarades. Puis encore, le portrait de l'ancien surveillant des expositions de l'Essor, un vieux militaire farouche que tout Bruxelles a vu se promener le long de la cimaise et coiffé d'un inséparable bonnet grec.

Quelques papillons de gaz installés avec une candide simplicité, éclairaient cette exhibition.

Pour assurer la stabilité des plafonds dont l'âge est grandement respectable, une ligne de colonnes coupe transversalement la salle. Un bout de toilette originale avait transformé ces supports en un portique surmonté d'un chapiteau auquel s'accoudaient deux allégories : la Peinture, — un brave ouvrier qui songe le nez sur une palette et le coude sur un buste académique, — et la Musique, — un musicant de trottoir qui pionce béatement, son accordéon sous le bras.

Au fond une large estrade s'étend devant les trois fenêtres donnant sur la place et dont les vitres sont bleutées par les reflets de la lumière électrique.

C'est sur cette estrade que l'on dressait la tribune des conférenciers humoristiques ou le théâtre des représentations organisées par Amédée Lynen pour la joie la plus ébouriffante de tous les amis. Quel entrain de tapage, quelles longues explosions de rire devant ces scènes d'une grosse fantaisie et d'une verve très bruxelloise!

Le faro, seule bière admise à cause de sa nationalité pure, circulait à grands verres, durant ces réunions joviales et de belle humeur. Sans souci du guindé ou de cérémonial, chacun avait pris ses aises. Tout s'arrangeait à la bonne franquette. Dans un coin, un tableau noir servait à communiquer à l'assistance les avis et recommandations des organisateurs.

Pour les séances de musique, Gustave Kéfer était le grand maître; pianos, violons et pupitres accaparaient l'estrade, et pour les chanteurs, le tableau noir priait les auditeurs de se priver de relations avec leurs pipes.

Dans la salle confusément, par groupes, un auditoire bizarre. Têtes pensives, chevelures extravagantes, vestons d'atelier, jeunesse passionnée aux transports impétueux, écoutant, les coudes sur la table, avec grosse attention, accaparée, les sourcils en arrêt.

Puis, entre les morceaux, dans la sonnerie des sous remués pour régler les consommations, des discussions animées, des avis clamés comme des proclamations, des invectives exagérées, des emportements de voix, et puis des doigts qui dessinent des idées en l'air ou bien ces mouvements du pouce qui trahissent le sculpteur songeant à la terre glaise.

C'est devant ce public, en ces bonnes réunions essoriennes, que Kéfer produisit les chants très émus que lui ont inspiré des poésies de Th. Gautier et de Verhaeren, et aussi les Rosées de Sully Prudhomme, une mélodie aux captivantes élégances, et aussi des chants provençaux très colorés pris dans Miette et Noré de Jean Aicard.

Il neigeait...

Il tombait une fichue neige qui n'était pas de la neige : une saleté fondante, grise, et les bonnes âmes geignaient en songeant aux gros chiens des laitières, pauvres bêtes qui, avec les capucins, sont les seuls animaux auxquels notre temps civilisé permet encore d'aller pieds nus.

Malgré ce temps plus mauvais donc qu'un temps de chien, un vieux militaire, respectueux des habitudes prises, faisait sa promenade de chaque matin. C'était un vieux brave, un de ces anciens, solides et naïfs, que l'on voit tapant de la canne sur les trottoirs; un de ces retraités qui s'occupent des propriétés, demandant aux peintres à qui appartient l'immeuble qu'ils badigeonnent, font remarquer aux passants que l'horloge électrique retarde de six minutes et avouent aux grosses dames en omnibus qu'ils viennent d'acheter deux Saragosse et qu'ils ne savent pas « comment ça va tourner. »

Il était ennuyé du temps, et ennuyé encore de ne pas rencontrer les gens, les abonnés du trottoir comme lui, avec lesquels il avait la coutume de faire quotidiennement une matinale causette. Cet ennui, il fallait absolument qu'il le confessat à l'un ou l'autre.

Il avise au coin d'une rue un trio de balayeurs causant, le menton appuyé sur leur noble balai et guignant tous trois la porte d'un attrayant « bac à schnick. »

D'abord, il est fort étonné de rencontrer trois fonctionnaires de la voirie. C'est assez rare. Ensuite, trouvant cette conjonction singulière, précisément à cause de l'état des rues, il ne résiste pas; il va aux trois hommes, et s'adressant à un jeune drôle qui, un foulard rouge noué autour du cou et le nez relevé avec l'effronterie des dix-huit ans d'un voyou de grande ville, mâche une volumineuse chique.

- Fichu temps, hein!

Tous trois le regardent immobiles.

- Et vous allez vous mettre au travail?
- Au travail, au travail... Est-ce que vous croyez qu'on peut travailler par un temps comme ça?
 - Cependant votre métier...
- On voit que ça n'est pas vous qui devez travailler, dit un vieux en haussant dédaigneusement les épaules.
- Tenez, dit le troisième qui semblait moins féroce, faut pas croire que c'est la bonne volonté qui manque... Ça non. Au contraire. On s'était dit comme ça hier: tiens voilà une couple ou deux de mois qu'on ne s'a plus occupé avec les chaussées il faut tout de même aller passer un peu partout par là, sans ça les journaux vont encore une fois jouer sur leur patte. Et ce matin, de tout bonne

heure, on s'était mis en route croyant qu'il allait enfin faire un temps convenable. Voilà qu'il se met à tomber une drache, n'est-ce pas! et de la neige, et de tout enfin que vous voyez l'état du pavé! Sacré patate! qui dit Jef, est-ce qu'on va nettoyer par un jour comme ça? Et on n'a tout de même pas d'avance à nettoyer puisque ça tombe toujours. On enlève la neige, il en revient, on perd son temps.

- Alors il neigerait pendant quinze jours?
- Ça ne serait pas une raison pour faire de l'ouvrage inutile. On n'a pas de satisfaction à s'esquinter pour le roi de Prusse.
- Et puis, bougonne le vieux balayeur, ça est un temps pour la santé! on s'enrhume comme des ténors du grand théâtre; c'est pour gagner des maladies dans son corps.
- Mais, puisque vous restez tout de même là dans les rues, comme vous voilà.
- Ça est encore pour satisfaire le public; il voit les employés de l'Administration et il est content, et puis c'est aussi par devoir : nous sommes à notre poste... Mais travailler pour qu'on ne voie pas que nous avons travaillé, allo, allo, est-ce qu'on nous prend pour des bêtes?
 - Et on est tout de même payé, dit le jeune.

Alors qui se plaindra? Pas le public, puisque nous sommes là...

- Enfin il semble logique que le moment d'entretenir les rues est le moment où elles sont dans le lamentable état que voici.
 - Ça est facile à dire.
 - Je voudrais une fois vous y voir!
- Et puisque ce serait inutile : regardez, ça va tomber toute la journée. Il faudrait bien se tuer alors?
- On voit que vous n'êtes pas du métier. Et puis nous observons notre consigne; le brigadier nous dit toujours : ménagez vos balais, mes enfants. Et on sera fier de rentrer avec de balais si peu usés.
- Enfin ce n'est pas mon idée, reprend le militaire entété, votre devoir devant une pareille ordure est de ne pas demeurer inactifs.
 - Ça est malin, dit le jeune.
- C'est un raisonnement de bourgeois; il faut voir ça comme nous pour connaître cette affaire. On est comme ça un peu artistes nous autres. Alors, le beau temps, ça est toujours plus gai; il passe plus de monde on est plus remarqué; et puis travailler quand les rues sont bien propres, au moins c'est de la belle ouvrage et qui ne demande pas trop de peine; ça est soigné de

suite; un plaisir, enfin! Mais un jour comme aujourd'hui... aïe, aïe, aïe, il faut être crapuleux et sale pour aller se mettre dans une cochonnerie pareille, et ça on ne fait pas nous autres...

- Dat is just. On est distingué aussi dans notre partie, conclut le jeune en campant sa casquette sur l'oreille... On vous prendrait bien vite pour des rien du tout... Quoi ce que tu penses, do?
- Enfin la facilité de la circulation, les besoins...
- Ça est encore des blagues comme on en met dans les gazettes. Regardez une fois : est-ce que les passants ne vont pas comme les autres jours, et les voitures, les monopoles roulent encore plus que d'ordinaire, et il faut bien que chacun vive.
- Et puis, on est si peu nombreux qu'on aurait beau soigner un coin de la ville la plus grande partie se plaindrait de ne pas nous avoir. En n'allant nulle part, nous les mettons comme cà tous d'accord, les contribuables, sans nous fatiguer et ça est bien plus malin savez-vous. Quand ce qu'on a été six mois dans les balayeurs, on sait tout ça; tandis que ceux qui en parlent le plus, est-ce qu'ils ont tant seulement tenu une demi-heure un balai dans leur main?
 - Oh! voilà une mauvaise raison.
 - Et puis, c'est votre faute aussi; vous nous

tenez là à causer de toutes ces bêtises; c'est vous qui nous empêchez de faire notre ouvrage; et puis vous îrez vous plaindre, ça est la justice du bourgeois! allô laissez nous trouvailler à cette heure... Tu viens une fois boire une goutte, Jef?

Les trois vigilants fonctionnaires entrent dans l'irrésistible « bac à snick. »

Et le vieux militaire grommelant, continue sa paisible et quotidienne promenade...

Il neigeait toujours.

La conférence sévit.

Quelqu'un affirmait que dès qu'il y a un endroit où l'on ne sait que faire, on y fait de la musique. Nous substituons maintenant le monologue à la romance et la causerie aux violons. Le Cercle artistique et littéraire, la vieille société cinquantenaire est chaque hiver une véritable usine à racontages publics, à dissertations orales, à exercices parlés par un monsieur très doctoral mais souvent ignorant l'art de l'élocution. Tout le monde conférencie, même les moins bien doués

pour l'éloquence et l'improvisation. Alors la conférence est devenue la monotone et bafouilleuse lecture d'un manuscrit ou d'un article de revue, travail intéressant à lire, mais fastidieux à écouter dans ces conditions...

Les discoureurs nous envahissent. Voilà le symptôme fâcheux d'un temps de bavardages et de prétentions. Nous parlons trop. Cela devient inquiétant. Les sermons et les homélies jadis confinés dans les églises ont débordé et se répandent en verbiage diluvial partout sur toutes les occasions. Les conférences, on en a mis partout. Plus d'enterrement sans série de discours; pas de banquet ou de simple festin sans dessert oratoire: dans les écoles et à la caserne, des conférences; des conférences politiques sont jetées en plein vent dans les carrefours, plus de mariage sans allocutions, plus de réunions, de fêtes ou de cérémonies de famille sans commentateurs, sans rabacheurs de formules... Et voilà qu'un député en quête de tribune nouvelle demande l'organisation de conférences pour les prisonniers. Encore faudrait-il savoir si l'inconduite de ces pauvres diables. - qui pouvaient au moins se croire par leur infortune à l'abri des hâbleurs, - mérite cette agravation de peine.

C'est singulier comme depuis quelque temps le nombre des femmes myopes a augmenté dans des proportions curieuses.

Il faut pour n'avoir point encore constaté cette épidémie de mauvaises vues, être aussi distrait que ce brave homme s'installant au restaurant, devant une table et confondant son journal avec sa serviette; il place le journal sur ses genoux, lit avec une belle attention la serviette étendue à côté de son couvert et, de temps à autre, s'essuie la moustache avec l'imprimé quotidien...

Or, il est de fait que nos malheureuses contemporaines ne doivent pas voir bien clair. Partout, maintenant, on les rencontre armées d'appareils assez grands qui leur coiffe le nez. Au théâtre, comme à la ville, elles ont toutes leur lorgnon... Il est vrai qu'on les fait si coquets et si élégants à présent; l'industrie leur a trouvé une forme gracieuse, très séante, et séduisante presque au point d'inspirer le regret de n'avoir pas à s'en servir. Ce n'est plus le lourd binocle renfrogné de l'institutrice revèche ni le vieux lorgnon du notaire grincheux. C'est le face-à-main rajeuni, joli et

léger au bout de son long manche d'écaille, — le lorgnon à patte, comme disait Gavroche. Bien manié, avec un peu de négligence, cet appareil d'optique et de toilette a une gracieuse désinvolture; il ajoute au regard un grain d'effronterie. Et puis le blond de l'écaille fait gentiment cadre autour de beaux yeux velouteux. Enfin cette impertinence lorgneuse se donne des airs dégagés de marquisette, d'une friande coquinerie, palsambleu! C'est d'un fripon provocant... Au total donc, c'est une parure,

Serait-ce pour cette bien féminine raison que toutes les femmes se trouvent affligées de myopie? La coquetterie subit des modes bizarres, comme le corset noir dû à M. Bourget. On nous en a, du reste, fait voir bien d'autres, déjà. On sait que les mouches ont été imaginées par une régente du bon ton qui dissimulait une verrue sous un petit rond de taffetas noir. Cette tache noire dans le velouté du teint parut de bel effet et devint un ornement du visage en grand honneur du temps de Louis XIII. Même dit un chroniqueur. " le taffetas qui servait à faire les mouches était découpé en croissant, en étoiles, en figures de fieurs et même de bêtes et de personnages » de sorte que le visage donnait une représentation d'ombres chinoises.

Alors, cette myopie générale sur laquelle, bénévolement, nous allions nous apitoyer, serait une frime, et simplement un prétexte à beau lorgnon?

Au grand jamais je ne me risquerai à offenser des lectrices par une thèse aussi dépourvue de galanterie. Je déclare ne point absolument penser qu'il en soit ainsi, — sans cependant m'engager à faire la preuve de mon affirmation. Je laisse la controverse à de plus audacieux qui chercheront, comme on dit à la Faculté, les causes déterminantes.

Je constate, et sans aucune arrière-pensée, que les opticiens vendent de bien jolis lorgnons et que le plus grand nombre de nos concitoyennes sont affligées de vues défectueuses exigeant l'emploi de ces irrésistibles porte-verres. Les savants, qui ont découvert que les Allemands doivent à leur inextricable écriture l'obligation de se charger le nez de grosses lunettes, trouveront sans doute — après avoir élevé des piles de statistiques et élaboré beaucoup de brochures hérissées de citations — pourquoi le nombre des myopes du sexe féminin est si considérable.

Je me permettrai, sans plus, de fournir un détail à cette docte enquête, détail caractéristique et qui étonnera autant les myopes que les presbytes. C'est que le même binocle, muni de verres extraordinaires, sert d'une façon aussi indispensable au théâtre pour voir de loin, à la ville pour examiner les étalages et encore pour regarder de très près un bijou nouveau. Les myopes de l'ancienne manière, qui se passent fort commodément de verre pour voir de près, seront, autant que les presbytes, dont le cas est inverse, surpris de cette particularité du système optique de la femme.

Le problème, on le voit, est complexe, et les savants qui le piocheront auront du fil à retordre. Plus sages sommes-nous, en nous bornant, sans chercher rerum causas, à admirer les belles lorgneuses.

Les élégantes ont bien vite imaginé, pour le maniement du manche d'écail, de galantes attitudes et des poses, le coude au corps et la main fine bien en évidence, tandis que le sourcil se fronce un peu, en un semblant de grosse attention, attention sachant fort bien ce qui se passe de droite et de gauche.

Telle est la mode que, malgré leurs protestations, ces dames ne voient pas d'un si mauvais œil.

Seulement, il faut attraper le tour de main, le chic d'ouvrir, de manœuvrer et de fermer le faceà-main. Les MM. Miton d'à présent remplacent, dans leurs leçons, le jeu de l'éventail par le jeu du lorgnon.

Et même, des confidences, dans un coin de salon, ont révélé que, déjà, il y a le langage du lorgnon tout comme avant, les divers mouvements de l'éventail constituaient une télégraphie aérienne.

La chronique qui est une bavarde, mais non une indiscrète, n'en veut dire trop long sur ce vétilleux sujet. Il est simplement permis de savoir que le lorgnon fermé brusquement et déposé signifie: vous êtes un importun; balancé du bout des doigts avec de feintes distractions, le lorgnon a des tendresses qui miment un peut-être très prometteur.

Pour déclarer oui, pas n'est besoin de lorgnon aux rouées qui savent même dire oui en disant non.

Quant au binocle immobile, obstinément en arrêt sous des sourcils froncés, les yeux sévères, c'est signe redoutable de jalousie, de jalousie qui guette.

On disait autrefois que la jalousie rendait aveugle — il y a même une comédie dans laquelle une belle volage emploie ce subterfuge pour mieux tromper son mari; — à présent, faut-il croire, la jalousie plus complaisante se contentant de la myopie.

C'est égal, nous voudrions bien, au bout du compte, savoir au juste si l'on fabrique tant de lorgnons élégants parce que les femmes ont été subitement affligées d'une contagieuse faiblesse de la vue, — ou s'il faut renverser la proposition.

La chose la plus piquante du moment, c'est le sel répandu sur le pavé, avec une si fluide abondance, par les délégués des autorités communales. Le coup de balai est à présent démodé et ne présente plus qu'un des antiques procédés des temps de la barbarie administrative. La science, souveraine du jour, veut d'autres moyens. Et le nettoyage de la voirie se fait chimiquement, — en attendant le prochain système électrique que nous enverra l'un ou l'autre savant d'Amérique. On a bien proposé déjà, une méthode électrique pour débarrasser les eaux fluviales de tout ce que les égouts y déversent avec une nauséabonde indiscrétion, — et dernièrement, un journal grave parlait

d'un autre savant exotique, possesseur d'un mirifique secret permettant de fabriquer du sucre exquis avec le vieux linge.

Donc, à présent, sitôt qu'il prend au ciel la blanche fantaisie de nous accabler de cette neige que les poètes des temps passés aussi bien que ceux des siècles à venir ont comparé et compareront à un linceul ou bien à du sucre en poudre, notre administration ouvre ses salseries. Et on déverse dans les rues de grosses brouettées de sel — ce qui forme avec les susdites sucreries, une fort vilaine cuisine dépourvue absolument d'attraits engageants.

Que l'on a critiqué et blâmé la confection de cette boue gluante, dans laquelle les honnêtes gens, qui vont à pied, ont barboté odieusement!

Le procédé est expéditif. C'est vrai. Mais il a ses moments répugnants... La mauvaise humeur du public l'a accablé alors de ses malédictions, réclamant autre chose, n'importe quoi, un système quelconque qui ne sera jamais plus coûteux, — car cette saumure, affirme-t-on, sale les rues autant que la note à payer. Avec les contributions que nous versons, ajoutent les autres, la ville pourrait entretenir grandement tout un corps de balais.

Nos chaussures, obligées de prendre part à cette opération de chimie administrative, sortent

fort piteuses de cette salaison intempestive et à laquelle on attribue — bien à tort, quand il s'agit de bottines — des propriétés de conservation telles que des poissons après avoir été englobés des années dans les bancs de sel ont été retirés frais comme des roses. Le sel ne montrent pas semblable amabilité à l'égard des bottes, dont jamais on n'est parvenu à retrouver la moindre paire dans les salines les mieux réputées.

Les chevaux, eux aussi, souffrent de l'action agressive de ce composé de chlore et de sodium rageur. Les pauvres chiens, les pattes endolories de piqures, se lamentent à désoler leurs tendres maîtresses. On voit, le long des trottoirs, d'excellentes dames porter dans leurs bras leurs toutous geignants— et elles envoient dans la direction des sans-pitié de l'hôtel de ville leurs imprécations les plus acidulées.

Seulement il faut, paraît il ces souffrances et ces dégâts de chaussures pour provoquer la fusion de la neige et le nettoyage de la rue. Il faut ce piétinement, cette trituration du sel et de la neige pour produire l'action dissolvante. La ville donne l'agent chimique de la réaction, et nous sommes l'agent mécanique.

On m'a expliqué tout cela, à la suite d'un doute qui avait tracé dans mon imagination un gros point d'interrogation. Un des souvenirs de mon enfance un peu gourmande me rappelait — quand j'allais du côté de la cuisine suivre avec intérêt la préparation du dessert — avoir vu employer un mélange de glace et et de sel pour glacer les crèmes et les sorbets. Aujourd'hui, on emploie ce même mélange avec un effet tout opposé. Cette constatation bizarre m'a stupéfié: est-ce que la science, comme le médecin de Molière, a changé tout cela? Ou comment peut-on, à volonté, produire la congélation dans un cas et la fusion dans l'autre?

Un ami complaisant, et qui a eu quelques relations avec la chimie, m'a raconté ce que se disent le sel et la neige quand ils se rencontrent au coin d'un pavé ou dans la sabotière du confiseur. Il paraît que l'entente entre ces deux corps ne se fait pas sans quelques difficultés. Cela, parce que le mélange de neige ou de glace et de sel est un mélange moléculaire instable au point de vue chimique, en raison des propriétés hygrométriques du chlorure. Le sel est un chlorure de sodium. Le mélange tend à fondre. Pour cela, il emprunte de la chaleur aux objets en contact superficiel avec lui. Ainsi, il refroidit ces objets de toute la quantité de chaleur qu'il prend, et produit la congélation environnante pendant que lui-même entre en fusion. Dans le cas du confiseur, c'est la crème qui

perd sa chaleur, se refroidit et gèle. Sur la voie publique, c'est le sol qui se glace, tandis que fond la neige qui le recouvre. Or, cette fusion du mélange n'est rapide et complète qu'autant qu'une circulation active triture et mêle les deux éléments.

A Paris, où les premiers essais de ce procédé ont été faits, on a remarqué que sur les trottoirs en pierre ou en bitume, la fusion est plus difficile à provoquer; parfois, le vif refroidissement du sol congèle une couche d'eau et remplace la neige par du verglas.

Le rapport dressé par le service municipal parisien pense qu'il convient de laisser l'emploi du sel à la chaussée et de faire procéder à l'enlèvement immédiat et continuel de la neige des trottoirs par les riverains.

Un dernier détail et que d'aucuns ne manqueront certes pas de trouver bien "parisien "l'ingénieur qui a proposé au conseil municipal de combattre la neige par la projection de sel sur la voie publique se nomme M. d'Ussel... Si la très grave destinée se met, elle aussi, à faire des mots! Un soir, devant les fortes plaisanteries des Surprises du divorce, une spectatrice convaincue, et riant aux larmes, disait à son voisin: "Vraiment, il est trop malheureux, ce pauvre homme!..." On voyait dans la compatissante expression de cette dame, une hésitation, un scrupule sincère... Était-il convenable de s'amuser d'une série d'infortunes aussi continues?

Ce doute, d'une naïveté bourgeoise et partant d'un bon naturel, ne manque pas d'un certain raisonnement, inconscient mais curieux.

C'est le malheur d'autrui qui fait rire, à cette mauvaise école. De même que dans les drames ce sont les fripons et les effrontés qui sont attrayants — tandis que les honnêtes gens paraissent insipides, — dans le genre gai, le public n'aime pas les ménages tranquilles, le bonheur calme, les intérieurs heureux. Le théâtre, contrairement à la chanson, veut des époux mal assortis. Il faut les scènes à fracas, les discussions exaspérées, les malentendus brouillant tout et allumant les grandes fantasias conjugales avec bris d'assiettes sur les têtes, renversement de potiche

menaces de divorce et explosion de la belle-mère. Et si, par là-dessus, dans la complication des calamités, surgit encore un bel incident inattendu, les gens applaudissent et pensent: ça se corse, cela va être bien amusant! Bonnes âmes, nous sommes aux anges de voir la querelle s'envenimer, — et la gaieté ne s'apaise qu'au moment où un mauvais hasard fait entrevoir un raccommodement. Quand le spectateur devine que tout s'arrangera et finira bien, il demande son pardessus et quitte la partie.

Certainement, c'est dans le répertoire des pièces gaies que l'on trouve les plus grandes catastrophes, les familles les plus éprouvées, les entassements de guignons, les malheureux que l'existence impitoyable torture en détail.

Un brave homme placide, méthodique et régulier, doux et rangé, notaire ou employé, et tracassé, accablé par toutes les complications de la déveine, turlupiné par le sort obstiné, nous semble le sujet le plus divertissant.

Quand l'illusion nous prend, quand l'acteur par ses mines déconfites et son ahurissement tourmenté paraît d'un réalisme cruel, nous sommes ravis, tout à fait. S'il n'a pas l'air de souffrir véritablement, la pièce ne porte pas, n'amuse pas.

· Quand le calme renaît, l'intérêt s'évanouit. Le

héros délivré de ses fortunes n'est plus attrayant. Le dénouement nous dit que tout est arrangé et aussitôt nous nous retirons sans plus songer aux bonshommes de la comédie: ils sont heureux et ils nous deviennent indifférents.

Souvent, il faudrait changer peu de chose à cette pièce pour la dramatiser. Plus d'un vaude-ville joué gravement avec des mots plus aigus et des réflexions plus sévères deviendrait pénible. Et il y aurait là, pour un acteur, une jolie virtuo-sité à déployer en nous montrant l'âme endolorie d'un de ces fantoches à gilet jaune et qui font rire, trois actes durant par des exagérations d'infortunes saupoudrées de commentaires cocasses.

Dans la comédie la démarcation entre le grave et le plaisant n'est pas si nette. Il n'est pas rare de voir des spectateurs accueillir tout différemment une situation, les uns même se fâchant de la joie intempestive des autres. Certains rôles du grand répertoire classique paraissent graves aux uns, tandis que d'autres en veulent faire des personnages comiques.

Un livre récent cite un document de l'histoire du théâtre, exemple du compagnonnage du sévère et du drôle. M. Henry Lecomte, dans l'ouvrage qu'il consacre aux aventures de Frédérick Lemaitre rappelle comment l'artiste — après avoir débuté

si modestement aux Variétés amusantes dans le rôle du lion de la pantomime Pyrame et Thisbé - fut amené à la création célèbre de l'Auberge des Adrets, en 1823, et manifesta si étrangement sa personnalité. La pièce, que MM. Benjamin Antier, Saint-Amandet Polyhante avaient apportée à l'Ambigu, était un violent mélodrame, sombre, à grandes phrases, à tirades solennelles et ampoulées. Au cours des répétitions, Frédérick Lemaître, peu confiant dans le succès de la pièce, complota avec son camarade Firmin, chargé du rôle de Bertrand, de donner une figure plaisante à ces scènes pompeusement tragiques. C'est la rencontre d'un rôdeur dépenaillé, perdu dans un faubourg, qui inspira soudain à l'acteur le personnage de son Robert Macaire. Et le soir de la première, après les dernières et graves recommandations des auteurs, et notamment ces mots de Saint-Amand, qui tenait surtout à la dignité: " Songez toujours que nous comptons sur un succès de larmes, » les deux compères entrent en scêne et, sans changer une phrase dans leurs rôles sévères et empoignants, obtinrent un triomphe de rires sans fin et la gaieté immense qui fit à la pièce la longue carrière que l'on sait. L'on rit même si immodérément que la police fit suspendre les représentations comme attentatoires à la morale.

Dans les tragédies impossibles, dans les drames les plus larmoyants, on a trouvé des situations dont la caricuture était facile à esquisser en forçant certains détails.

Dans un autre temps florissaient ainsi les amusettes de la parodie. Nous ne connaissons plus ce genre de gaminerie moqueuse, qui savait plaisanter sans être irrespectueux ou trivial - ce qui n'est plus de mise aujourd'hui. La taquinerie fine et toujours légèrement convenable est remplacée par la familliarité tout de suite tutoyante et des attaques de marteau-pilon. C'est assommant, dans toute l'acception du terme, tandis que la vieille parodie, une folle qui ne manquait pas de séduction savait, par la verve de sa fantaisie, amuser même les plus ardents admirateurs de l'œuvre entreprise. Elle s'en prenait aux grands morceaux aux imposants chefs-d'œuvre, mais avec des égards et si bien que de sa part, réellemeut, la plaisanterie semblait un genre d'hommage dont tous n'était point dignes. Mais ces façons, à présent, ne sont plus « dans le train » et elle est oubliée cette muse espiègle qui fut l'inspiratrice de Duvert taillant des vaudevilles effrenés dans les drames de Victor Hugo. D'Angelo, il fit avec Dupeuty, voici plus d'un demi-siècle, Cornaro, tyran pas doux. Depuis, on a fabriqué du même drame le livret de Gioconda!

C'est dans cette parodie de Duvert et Dupeuty que se trouve ce vers tant de fois cité et que prononce solennellement Castorine:

Vous jouez votre tête et n'en avez pas d'autre!

Et cette pensée de Guignol songeur, inspirée au farouche Cornaro:

Dedans la vie humaine, il est des jours foncés.

Un temps viendra où les auteurs, dont l'imagination se fatigue, reprendront le jeu en sens inverse, et feront des drames noirs avec les vaudevilles.

Car c'est extraordinaire vraiment, ce que l'ingéniosité des vaudevillistes a inventé d'infortunes et entassé de calamités pour faire rire le monde.

Tout finit par des concours. Le temps des chansons est envolé; et nous avons changé le finale indiqué par le vieux dicton.

Fête, kermesse, bal et autres ne peuvent décemment se passer de l'organisation d'un concours. Des citoyens zélés s'étaient mis en quête d'un gros attrait original; l'unanimité s'est prononcée, naturellement, pour un concours.

Mais tant de sujets déjà ont été soumis à ce jeu des médailles que, devant la mise en pratique de cette décision, le comité s'est trouvé embarrassé de dénicher une matière neuve pour ce divertissement à sentence. Tout a été primé, couronné et enguirlandé de lauriers: les bébés gras, les inventions industrielles comme les pigeons voyageurs; les attelages et le chic hippique comme la beauté des dames ont été jugés et publiquement solennisés devant la gravité d'un jury.

Au bout du compte, ce furent les chapeaux qui semblèrent les victimes nouvelles les plus idoines à comparaître devant l'aréopage bruxellois; non pas nos vilains et secs chapeaux en carton, ni les claques mondains du sexe fort. ni la vulgaire casquette nationale du populo, le couvre-Jef brabançon. Non pas, mais les coiffures féminines, ces précieuses fantaisies de la mode, ces variations en satin qui font de si curieuses manières avec leurs minauderies de plumes, leurs arrangements savants, leurs chiffonnements un tantinet gamins et des effronteries qui penchent les aigrettes un peu sur l'oreille.

Joli sujet, en vérité. Et les concurrentes sont

entrées nombreuses dans la lice, devant une sévère rangée de juges portant cette barbe à laquelle le sermonneur chagrin de l'*Ecole des Femmes* accorde la toute-puissance.

Cette toute-puissance a dû, en l'occurrence, et malgré son altière supériorité, se heurter à une perpléxité assez bien conditionnée. Pareille sentence pour des hommes était épineuse. Non seulement il faut quelque compétence de métier en ces trucs de fabrication, en cette sorcellerie des modistes qui improvisent des difficultés et les résolvent du bout de leurs doigts de fées, mais surtout — et c'est la première question soumise à ce tribunal — existe-t-il, en pareille chose, une beauté absolue?

Le chapeau, pour la femme, n'est, dans l'arrangement du visage, qu'un accessoire. Il entre dans l'expression de cet ensemble que les hautes dames du moyen-âge appelaient gentiment la toilette de tête. Le chapeau n'existe guère par lui-même. C'est l'habillement du visage et de la coiffure: il pare définitivement la physionomie. Le chapeau n'est qu'un complexe adjectif de soie et de plume qui qualifie la figure, sujet de la proposition.

Une coiffure ne convient pas indifféremment à tous les types, à toutes les mines, à toutes les chevelures.

Voilà le problème devant d'abord occuper ces imaginatifs qui cherchent du nouveau, n'en fût-il plus au monde, et qui se prétendent les Vingtistes de l'amusement public.

La question des chapeaux est d'une gravité que l'on peut dire capitale, et sa préoccupation depuis des temps et des temps fit le sujet d'un fameux chapitre souventes fois cité.

Pareille proclamation de l'élégance absolue, garantie par délibération et jugement, est fâcheuse. Nous voulons tous nous parer de ce qu'il v a de plus beau, de plus resplendissant - ce qui trahit même un manque de goût flagrant. Nous ne mettons aucune méditation, aucune recherche personnelle dans la confection de notre mise. Une occulte divinité qui trône dans les ateliers de tailleurs édicte, quand arrivent le printemps et puis l'automne : Ceci sera beau cet été ou cet hiver... Et tous, et toutes endossent l'uniforme avec une manie d'imitation confirmant manifestement cette parenté simiesque que nous n'acceptons qu'avec des moues de profond dédain. Mais la mode est omnipotente, et que ces caprices nous seyent comme des plumes à un porc - suivant le mot du capitaine de Notre Dame de Paris - que cela nous fagote des airs de cuisinière endimanchée, nous sommes orgueilleux malgré tout, parce que c'est la mode! Qu'un jury, solennellement, décide en faveur d'un chapeau, le modèle, aussitôt manufacturé par douzaines de douzaines, sera la semaine prochaine sur toutes les têtes. Les trois quarts de ces maladroites élégantes sembleront coiffées de chapeaux d'emprunt, mais leur gauche vanité demeurera satisfaite d'être « comme les autres. »

Je me suis laissé dire qu'il n'en est pas partout de même; à Vienne, notamment, on est frappé de la variété des coiffures. Une lettre racontant les impressions de rues parlait de ce soin scrupuleux du chapeau, qui répond ainsi à l'allure, au visage, à l'humeur du personnage — alors que nos chapeaux monotones, revêches, identiques, donnent dans l'ensemble de l'habillement l'impression d'une fausse note.

C'est un chic dandyste moins apprêté, moins mièvre que celui de Brummel décrétant seulement que « la cravate c'est l'homme ».

Nous n'avons pas de ces soins jaloux, Quand le genre a sanctifié une coupe de vêtement, une forme de « confection », un type de coiffure ou de chaussure, l'industrie, cette moderne accapareuse, avance ses mécaniques béantes, et tout aussitôt, avec leviers, cisailles, poinçons et estampages, fabrique la fantaisie du jour par ballots, par cargaisons — à des prix dont la modicité assure la mauvaise qualité de l'objet.

Tout le monde se paie du chic à quelques sous. Voilà comment les plus coquettes imaginations de l'art du costume deviennent banales, vulgaires, odieuses.

Pour la femme d'élégance raffinée, la nouveauté ne dure plus que quinze jours à peine; et après, elle laisse aux foules la nouveauté déchue à bas prix.

Tel est le roman du boa.

Joli, gracieux dans son galant serpentement qui caresse le cou, enlace le corsage et se balance au rythme de la marche, il exigeait de la femme un rien précieux de désinvolture. Les premières frileuses qui parurent blotties dans un pareil enroulement de fourrures avaient un charme très conquérant... Voyez ce qu'est devenu cet infâme serpent velu, encore séducteur du sexe faible toujours trop succombant aux tentations.

Le chapeau qui remportera le prix de beauté aura le même sort. Cela nous prépare de désagréables spectacles le long des rues dans le défilé des passantes, — car, un chapeau de femme ne peut être un chapeau-omnibus, une coiffure à toute tête.

Un autre point grave intéresse en cette exhibition.

La guerre est déclarée entre deux modèles bien

différents pour les chapeaux de dames. Les modistes sont perplexes.

Le triomphe de la tour métallique de trois cents mètres a manifesté son influence jusqu'en les ateliers des chiffonneuses de rubans, et nous avons vu, au théâtre, les dames, coiffées de monuments où s'étageaient interminablement des floritures variées et encombrantes disposées de façon eiffelesque, — c'est même la seule chose que nous voyions dans la salle; le reste était masqué inéluctablement. On sait les récriminations des spectateurs.

Aujourd'hui, paraît le chapeau-galette: coiffure plate, un rez-de-chaussée de chapeau, une simple couronne de roses ou une touffe de violettes dans un nid de velours.

Qui l'emportera?

Tous nos souhaits accompagnent le chapeau modeste — car on m'assure que, par un indébrouillable mystère, il coûte dix fois plus cher que son altier rival comprenant dix fois plus de matières.

Voici une grande et décisive occasion de trancher le différend et de prononcer une bonne fois... Il suffira de déclarer laides et démodées les coiffures à altitudes audacieuses — et le triomphe sera tout de suite pour la verdoyante couronne, simple comme le « chapeau de treille » que le naïf Marot met sur la tête de Bacchus. La chose mérite du resse l'attention sévère des juges, car l'exaspération masculine prend des proportions alarmantes. Voilà même que l'Amérique, terre de la liberté et du revolver, s'en préoccupe et non sans rigueur : le congrès californien a voté une loi punissant d'une amende de soixante dollars toute personne qui ne se découvre pas au théâtre. En cas de récidive, la peine peut être portée à deux jours de prison. Comme nous ne pensons pas probable que la Chambre des représentants, établie rue de la Loi, mette pareil objet à son ordre du jour, occupons-nous de cette affaire, d'autant plus que voici la plus belle occasion.

C'est un service public qui sera rendu par ce concours de chapeaux; les grands enseignements de l'Histoire nous disent combien des questions si minimes en apparence peuvent diviser les peuples.

N'a-t-on pas vu en Suède, au siècle dernier, le parti des chapeaux opposé au parti des bonnets? Nous sommes suffisamment riches en sujets de divisions sans compliquer notre situation de la politique des chapeaux.

Que le concours apaise cette querelle — en se prononçant pour le moins obstruant des deux adversaires.

Et alors, vive le concours de chapeaux : hommes et femmes, nous en serons tous coiffés.

Une joie folâtre est de rigueur. Il convient ces jours-ci, que l'allégresse déborde. Et pour régler ces débordements, l'administration édicte des mesures de police dont le blanc affichage, aux coins des rues. semble nous chanter, comme le faux grand prêtre, au dernier acte de la Belle Hélène:

Soyez gais, Il le faut, je le veux!

Mais ces invitations n'ont pas un effet bien émoustillant.

Des antiquaires affirment, avec une irrésistible bonne foi, que jadis, dans un temps reculé, le carnaval était joyeux et que l'on profitait de sa tolérance pour s'amuser ferme... Que les temps sont changés!

Notre carnaval des rues est piteux et maigre. Les chroniqueurs l'enterrent régulièrement chaque année. C'est toujours, sous un ciel plus ou moins clair, le même spectacle défilant devant des gendarmes et des pompiers qui veillent au coin des rues à ce que le « cours » ne perde pas le bon chemin.

Dans les voitures paradent des mioches costumés et des dames qui, très discrètement enfermées dans des dominos, ont l'air de s'amuser à mourir.

Quelques bandes de masque d'une propreté beaucoup moins que douteuse promènent des affublements qui ne doivent effraver aucune bourse. Les tuniques, les dolmans des guides, les shakos et les bonnets à poils sont un luxe qui. paraît-il, est toujours de bon goût. Nous rencontrerons encore les traditionnels grenadiers en chemise de nuit et soufflant dans une flûte de ferblanc, des " villageois " qui mettent un ruban rouge à leur chapeau, et les gardes civiques en crinoline, la figure dans un bonnet de coton découpé. De grands gaillards à barbe de sapeur se pavanent avec des jupons crottés, une camisole outrageusement gonflée, un bonnet à fleurs et un masque cramoisi, gros de plusieurs fluxions et décoré d'un monocle vert. Comme ces bons drilles ne veulent se priver d'aucun plaisir ils font à leur masque une forte déchirure par où passe un cigare et aussi un bout de moustache. Cela ne gâte pas l'illusion.

Le comble du genre est de porter solennellement un tronçon de parapluie dépourvu le plus possible d'étoffe. Et cette friperie sale et déchiré e passe grave, impassible avec une cérémonieuse lenteur.

Puis, il y a les bandes de garçons et de fillettes qui vont en sautillant. Des matelots pommadés et des astronomes galants promènent des pierrettes qui glapissent un refrain à la mode, et des Andalouses de Molenbeek qui, de leur éventail, cinglent les polissons trop entreprenants. Ces troupes sont précédées de pancartes et de cartels annonçant à la foule l'allégorie mûrement réfléchie que représente la bande de travestissements loués.

Restent les bals, où chacun va regarder les autres se divertir.

Car, en réalité, nous avons gardé des coutumes carnavalesques précisément ce qui manque de piquante drôlerie.

Le bal avec ses jolies mystérieuses et ses dominos intrigueurs, est devenu une fête de galanterie; les belles de cinquième ordre abusent du déguisement trompeur; d'autres en des costumes qui rappellent le Paradis semblent avoir mis un masque, parce que — comme disait une effrontée — on ne peut montrer tout à la fois; des princesses s'installent sur les premiers genoux venus. et dans les mots qui se chuchotent l'homme propose et la femme accepte.

Et puis, on dansait. Les conteurs nous font sur ce sujet des récits alléchants. Des demoiselles joviales faisaient montre de talents bizarres et de charmes variés. Comme il y a des demoiselles de magasin, il y avait des demoiselles de cancan, préposées à l'entrain général. Machines à gigoter, improvisant ces funambulesques cavalier seul, et ces fantaisies dont les dessins de Gavarni nous conservent un faible et déjà lointain écho. C'est une de ces folles qui dit avec sérénité: Les nuits où l'on danse, on n'a pas de chambre à payer.

Parmi les fringants d'alors qui suivaient et régentaient à l'Opéra de la rue Le Pelletier les enthousiastes sauteries de la génération qui s'en va, Henry de Pène - le brillant esprit - était dans les plus ardents. Pierre Véron — ce collectionneur de souvenirs - écrit dans ses mémoires humoristiques : " Je me souviens du soir qu'Henry de Pène distingua une petite danseuse rousse et blanche, à la physionomie assez commune, mais pleine de jeunesse, et qui dansait d'une façon étrange et avec une ardeur sans pareille. Sa danse était originale, insensée, mais elle ne manquait ni de grâce, ni de décence, ou, pour parler plus vrai, elle n'avait rien de commun ou de répugnant. Cette petite danseuse portait le costume des figurantes du Pré aux Clercs.

" Le samedi suivant, l'Indépendance belge publiait une chronique dans laquelle Némo signalait à l'admiration publique Marguerite la Huguenote qui, au bal suivant, devint une célébrité parisienne et fut baptisée Rigolboche."

Le hasard des lectures qui m'a déniché ce bout de mémoire m'avait conduit la veille dans la Correspondance littéraire et philosophique de Grimm, cet admirable chroniqueur parlant aussi dans une lettre de mai 1770 d'une danseuse célèbre, M11e Camargo qu'il appelle : vierge émérite et fondatrice de la danse à cabrioles. « C'est Camargo qui osa la première faire raccourcir ses jupons. Les jansénistes du parterre criaient à l'hérésie et au scandale et ne voulaient pas souffrir les jupes raccourcies: les molinistes, au contraire, soutenaient que cette innovation nous rapprochait de l'esprit de la primitive Église, qui répugnait à voir des pirouettes et des gargouillades embarrassées par la longueur des cotillons. La Sorbonne de l'Opéra fut longtemps en peine d'établir la saine doctrine sur ce point de discipline qui partageait les fidèles. Enfin, le Saint-Esprit lui suggéra, dans cette occasion difficile, un tempérament qui mit tout le monde d'accord : elle se décida pour les jupes raccourcies, mais elle déclara en même temps qu'aucune danseuse ne pourrait paraître au théâtre sans caleçon. »

Cette note précise donc un point important d'histoire chorégraphique.

Mais la danse ne se trémousse plus guère dans nos bals masqués devenus la cohue d'une foule comprimée et tassée, piétinant péniblement. Que de peine pour se frayer un mince passage à travers cette masse où ne manquent ni les contacts aimables, ni les braconnages galants, ni les audaces ravageantes. Au bal, comme dans la diplomatie prudente, il ne faut jamais dire ce qu'on pince.

Et quand ces bonnes gens, après s'être si brutalement divertis, sont essoufflés, écrasés, fondus, et ont, à la suite de batailles, conquis un coin de table et de quoi se refaire un peu l'estomac, ils vont se coucher, tous se disant avec conviction : Non, décidément c'est la dernière fois...

Et trois jours après, on recommence.

Dans le monde où l'on se masque, le costume historique est décidément en défaveur générale.

On ne rencontre plus les triomphants mousquetaires au large feutre gris, fièrement orné de plumes ondoyantes, — gloires des temps carnavalesques d'autrefois. Les mignons du roi ont disparu aussi. Le pourpoint seigneurial, tant en vogue jadis, la perruque Louis XIV, les crevés et ces casques moyen-âge chers à nos grands parents, sont à présent d'un démodé méprisé: le tout est définitivement relégué dans la défroque romantique.

Le travestissement qui, aujourd'hui, s'enorgueillit de haillons et de loques, s'est fait naturaliste.

Le triomphe du jour c'est, pour les deux sexes, le folâtre costume de clown. Les joues peintes, une perruque multicolore, et un ample costume flottant, bariolé et accompagné du feutre conique. Voilà la fureur de ces années, le succès s'accommodant bien de la pitrerie dont les moralistes nous accusent. Les souplesses et les cabrioles auraient-elles pris une telle importance dans notre existence?

Autre accoutrement dans le ton moderniste : le pierrot noir, le pierrot endeuilli, qui a repris les affaires chagrines de la triste élégie et se fait le commis voyageur de notre morose philosophie.

Dans les masques populaires, encore du noir broyé. Aujourd'hui, le nègre triomphe. Est-ce affirmation de sympathie pour les frères d'Afrique, mais, rue Haute, se pavane le tout Congo des Sablons, passé au noir de fumée ou ciré comme des bottes, et les lèvres épanouies dans un gros rire écarlate.

N'oublions pas le « simple appareil » le masque économe et frileux qui a passé sur son vêtement ordinaire une chemise de nuit. Modestement incognito sous un masque grimaçant, à monocle, il file du pas pressé d'un homme affairé.

Et voilà tout ce que notre ingéniosité est parvenue à réaliser en fait de comique.

Encore un dernier secouement de grelots vides, quelques sauteries dans la boue, et le mélancolique carnaval dépouillera ses frusques de louage: place aux harengs et aux haricots pour les âmes pieuses et les estomacs délabrés!

Est-ce bien démodé ce trimballage de zouaves en chemise, de blanchisseuses décolletées, de moutards trompetants!

La vieille coutume, dont le rire colossal et déployé est resté accroché aux sculptures des plus austères cathédrales s'en va, trempée et funèbre, avec les quelques saligauds saouls qui trainent encore, le long des ruisseaux, des défroques crottées et des refrains de bastringue.

Elle n'est plus de notre temps, cette joie assez forte pour refouler les soucis, les préoccupations, les tracas de chaque jour.

Le progrès et notre pseudo indépendance ont tué le carnaval. Nous avons aujourd'hui le verbe assez libre pour dire quand et où il nous plaît notre opinion. Autrefois, sous le déguisement parlait la critique contenue, enchaînée, seulement lâchée trois jours par an. C'était la fête de la satire démuselée. A présent, assure-t-on, nous ne cherchons plus de paravant pour abriter notre franchise...

Je croyais précisément le contraire! Je supposais qu'il en est encore bien moins parmi nous se risquant, même déguisé en turc ou en pompier, à aller dire sous le nez, à un pignouf aux vastes prestances abdominales, qu'il a bigrement négligé d'épousseter sa vie privée.

Le pignouf n'a plus le droit de nous faire donner demain au coin d'une rue des coups de bâton sur les épaules, mais il est l'ami de MM. Tel et Chose, il trône dans une foule d'excellentes affaires, on a toujours besoin de ces gens-là, et puis, je serai bien avancé quand je lui aurai dit un tas de vérités inutiles, enfin, mon cher, on risque toujours d'être reconnu, fut-ce par un ami qui n'aura rien de plus pressé que d'aller me dénoncer; non, vous comprenez, on ne joue pas ce jeu-là... La voilà, notre franchise, mon bonhomme!

Et puis, notre gravité, notre gravité qui s'affiche, notariée dans la chère redingote noire, nous permet-elle encore de rire? Ainsi encadrée, notre joie est plus gauche que le naturel d'un élève qui sort de la classe de déclamation.

On lit les brochures de M. Malou ou les souvenirs littéraires de M. Maxime Ducamp qui est de l'Académie comme Auguste est du Cirque, et on lit cela en public, en chemin de fer, ostensiblement.

Voilà, ô Vauvenargues à la manque, moraliste à éjaculations hebdomadaires, voilà comment le Progrès serait en train de tordre le cou tout doucettement et avec son ordinaire sournoiserie, à M. Carnaval.

Mais le carnaval qui figure sur les blanches affiches de M. Buls est-il le vrai, le suprême carnaval?

Le carnaval authentique, celui qui nous entraîne tous dans sa ronde, dure plus que les pochades de cette semaine. Des cartonnages enluminés, des barbes en crin, du noir, du rouge, des moustaches jaunes, est-ce là le vrai signe du carnaval, de ses travestissements, de sa bernante dissimulation et de ses infinissantes intrigues, qui ne se bornent pas à un : je te connais?

Les financiers aux airs béats. l'âme confite dans les bénédictions, qui enlèvent pieusement le porte-monnaie et le reste, les romanciers qui blaguent papa bon Dieu, gravissent un beau matin la butte Montmartre, se frappent par trois fois la poitrine et demeurent en un pieux extase, saintes Nitouche condamnées à huis-clos, politiques aux programmes d'Arlequin, artistes qui lutinent la gloire dans le prétoire des tribunaux et qui se font de la réclame à coups de canne, les généraux diplomates qui portent des toasts puant la poudre. les archevêques qui retroussent leur robe pour filer avec les économies des nigauds, ces savants qui jouent du magnétisme au théâtre, ces mendiants millionnaires, ces Carlos qui arrêtent les trains de chemin de fer, dévalisent les voyageurs et se font voler à leur tour par des aides-de-camp aux farouches scrupules... Carnaval, carnaval, sérieusement joué!... Ils sont bien à leur rôle, tous, et les hypocrisies et les postiches tiennent bien à ces joues de coquin.

La vraie carnavalaille: et tous dansent la grande ronde politique: l'ambition, déguisée en devoir civique, donne la main à la passion haineuse travestie en éloquence sacrée et au dévouement habillé en gros traitement; car, en vérité et malgré toutes les considérations que fait laborieusement pousser dans l'imagination des gazetiers, la nécessité de remplir à jour fixe des feuilles de papier, le carnaval n'est pas mort. Il vit plus que jamais; il est organique puisque depuis l'étudiant de première année jusqu'aux fonctionnaires pensionnés, nous nous occupons de la politique, la grande parée, masquée et travestie.

Le Mardi-Gras, suivant sa coutume, a tenu ses bruyantes assises au théâtre de la Monnaie, toute la nuit durant.

Et puisque, d'autre part, une seconde coutume est, chaque annnée, de contempler ces turbulences — si uniformes et invariables dans leur diversité, — soumettons-nous. La décoration des couloirs, du vestibule et de la salle est une troisième tradition également immuable: passons.

Vers une heure du matin, du balcon, le papillottant aspect de la salle bondée a un coup d'œil d'une amusante diversité en sa continue et tressautante animation. Cohue bizarre, épaisse. dans laquelle se pilonne un remuement 'de gens cocasses. Confondus par le hasard, se heurtent, se poussent, se cognent, s'agglomèrent dominos aux tons coquets, masques aux étonnantes caricatures, corsages fleuris, parures enrubannées, chapeaux aux vastes éploiements, clowns pailletés, habits noirs, faux nez, bariolage pittoresque sous la flambaison des lustres, - tandis que dans les coins veillent dans leur lourdes capotes les indifférents policiers. Dans cette foule parquée, tassée, empilée, fatiguée du piétinement sur place, meurtrie par les cognades, par moments, une bousculade tumultueuse trace un sillage, que les poussées referment aussitôt avec accompagnement des vociférations de ceux qui veulent manifester leur joie, prouver leur plaisir; ce sont les suaves jeunes gens qui s'entraînent, montent leur verve et braillent leur entrain pour le faire gober aux sombres et muettes personnes qui constituent aux loges et aux balcons une circulaire curiosité.

Des théories gambadantes de pierrots, de Turcs, de lansquenets et de diablesses rigoleuses font des ronds et gigottent victorieusement, se glapissant les maîtres du plancher.

Les lazzi rances, les rengaînes jetées à pleine voix sont des formules, de l'esprit estampillé et reconnu bon par un usage prolongé.

Mais l'orchestre commence et met ce mouvement en mouvement plus violent encore.

Sur cette mer aux scintillantes bigarrures, la musique soulève en longues ondulations, des vagues dans un drôlatique moutonnement de têtes peintes et de cartonnages monstrueux.

Les quadrilles à dislocations ne se créent un peu de place qu'à coups de bélier postérieur dans la galerie tassée.

Dans les ébats de cette chorégraphie d'acrobates fous, on donne aujourd'hui un rôle douloureusement actif aux infortunés chapeaux haute-forme des danseurs — si l'on peut risquer ici ce nom de danseur. Le pauvre chapeau se campe d'abord en dehors de toute verticale banale; une crapulerie bien caractérisée est le suprême du très chic. Puis le couvre-chef se lance en l'air, se passe aux partenaires, se dépose même sur le plancher et parfois même s'oublie, le pauvre! mais finit toujours par essuyer de vigoureuses contusions.

Et un gaudrioleux tout à fait dans le mouvement ne s'est copieusement amusé que s'il quitte la partie de trémoussement emportant un chapeau écrasé, difforme, lamenteux, ravagé, horrible voire même seulement un bord de chapeau qu'il porte en couronne triomphale, marque insigne d'une folâtrerie réussie.

On pourra bientôt adjoindre aux vestiaires des grands bals du Carnaval un atelier de réparations à la minute et de coups de fer instantanés pour les chapeaux victimes de la danse.

N'importe. La consigne est de s'amuser; c'est pour cela que l'on est venu et que l'on a payé; et on s'en donne ferme sans redouter d'abuser des très larges autorisations. C'est la joie tournoyant en tempête. Un cyclone de plaisir qui affole et qui donne, dans le bruit des rires et le tapage des invectives, un vertige de déraison. Et l'inco-hérence règne et la sottise domine dans ce bonheur artificiel qui se distribue à heure déterminée pour des prix affichés.

A regret, nous avons constaté dans nos promenades cahotées par cette mascarade, que les costumes trahissent une farouche parcimonie d'imagination. Toujours les mêmes travestis qui semblent obligatoires; nombre de bonnes personnes, nullement cachotières de leurs charmes, sagement réalisent des économies d'étoffe dans leurs costumes, et leurs maillots, comme dit Banville:

> Font sur plus de richesses Que n'en ont les duchesses, Coller jusqu'au talon Ce pantalon.

Il pouvait être curieux de voir quelle influence auraient sur nos danseuses délurées les représentations à tapage données à plusieurs reprises par de jeunes Parisiennes élevant leur chorégraphie, dite naturaliste, à plusieurs pieds au-dessus du chapeau de leur cavalier. Et cette influence, à regretter, a gâté ce qui restait de gracieux dans l'ancien quadrille suffisamment lâché, mais où une discrétion, malicieusement feinte, mettait un piquant, un attrait agaçant et émoustillant — qui n'existe plus aujourd'hui dans le cynisme tout déboutonné des Grille-d'Egout et autres faiseuses de tours.

La danseuse de jadis, celle qui se trémousse et

raille dans les croquis de Gavarni, avait dans le regard une tendresse engageante; ses mouvements câlins s'arrêtaient à point, et sa mimique hésitait avec des réticences, certes, plus gentiment impertinentes que la façon brutale dont maintenant on avoue et souligne.

Le quadrille à grand écart et à gros effets lunaires de naturalisme aveuglant est une acrobatie désarticulée. La femme, sous l'effort des contorsions pénibles garde une face sèche où se trahit la souffrance des muscles distendus. C'est un exercice de clown, un travail où le métier laborieusement appris remplace la fantaisie et où la grâce à fait place à l'effort des membres qui craquent.

Cette chorégraphie décadente perd toute la joyeuseté de parodie-bouffe de l'ancien cancan; rien ne reste de la drôlerie burlesque des cascades à la manière des folles pirouetteuses d'autrefois, ces endiablées qui avaient de la verve plein les mollets. Nous avons remarqué avec bonheur aux derniers bals masqués, que le loup noir, le loup classique, reprend ses anciens droits.

Quelque temps, seuls, les dominos ténébreux et les placides spectatrices du balcon le portaient encore, ce pauvre délaissé. La vogue furieuse était tout entière aux entortillements de dentelles, voiles à la turque, dentelles espagnoles à la manola faisant autour de la tête une espèce de sac léger, qui dissimule tous les détails du visage et ne laisse pas même passer une mèche de cheveux— pour trahir la nuance de l'inconnue.

Il était désolant d'être intrigué par une aimable personne aussi totalement dissimulée. La voix sortait des profondeurs d'un léger suaire. C'était presque un fantôme, une apparition drapée, enfermée dans un impénétrable secret. Et, ne voyant même pas le mouvement des lèvres dont on entendait le murmure assourdi, on se demandait si ce revenant ne se livrait pas avec un compère à des expériences de ventriloquie.

Tandis que le loup, beaucoup plus coquet et bien plus habile, ne retranche de la figure que juste ce qu'il faut pour la rendre méconnaissable. Il laisse à découvert le front et montre la pointe mutine du menton qui s'agite pendant que le babil de l'inconnue gazouille. Ce carré de velours ou de satin s'éclaire lui-même du pétillement des yeux railleurs qui s'amusent de votre embarras; et quand vous ne répondez pas par une bêtise, vous pouvez voir la joie s'épanouir sur les lèvres mystérieuses qui ne dissimulent point un rire de malice.

C'est piquant et agaçant parce que, ne cachant pas entièrement son visage, la femme semble livrer la moitié de l'énigme. Cela taquine, et l'on veut deviner le reste. On veut trouver et l'on s'entête.

Mais, au contraire, une dame jalousement voilée et hermétiquement close fait peur. Vous vous demandez, non sans appréhensions, quelle surprise sursautante va jaillir de ce paquet de dentelles. Est-ce la femme de votre tailleur qui va finir en vous faisant une scène de mauvais goût, ou bien une antique maîtresse de piano qui cherche de la consolation romanesque.

Voilà comment le loup restera le masque préféré des femmes qui ont de la beauté et de l'esprit. Il serait trop méchant de supposer que ce fût peutêtre là un motif de sa disgrâce momentanée.

Les femmes ne permettront pas l'offense de cette insinuation peu galante et le loup reprendra ses anciennes et charmantes prérogatives.

On connaît le cri des anciens débardeurs arrivant au bal masqué :

- Ohé! ohé! les femmes du monde...

Aujourd'hui, toutes les assistantes dresseraient l'oreille et sembleraient interpellées par ce cri. Toutes les femmes, bénéficiant du déguisement, cherchent à se faire passer pour des égarées en ces saturnales qui les offusquent, oh! bien minimement...

Nos bals, sans verve, sans chamaillis gardant un certain ton et un brillant d'esprit, sont devenus brutaux et turbulents; l'entrain se communique seulement par des poussées et des bousculades, en cette immense et bariolée cohue, une cohue-bohu », comme disait quelqu'un. Et il faut, dans ces trémoussades, quelques pétillements d'alcool au cerveau pour donner l'illusion de la joie.

On faisait remarquer combien le ton et la classe des participantes à ces extravagances sans chorégraphie étaient peu à peu descendus jusqu'à recruter n'importe où ces peu mystérieuses si bénévolement décolletées.

Et beaucoup posent — pendant la première heure — pour le distingué; avec de petites manières et des pudeurs plus gauches que roses, elles cherchent à se persuader de leur fraction de bon ton.

Avant le champagne, elles font les mijaurées, à la faveur du masque; elles emploient des termes sucrés, de cérémonieuses circonlocutions pour se parer d'allures de dames attirées par le péché de curiosité.

A un bout d'intrigue quelconque affirmant les connaître, elles vous disent à mots pressés, tout bas, absolument confuses et suppliantes:

— Vous m'avez reconnue, ne me perdez pas. Et le passant peut répondre:

- Vous vous perdrez bien toute seule.

Nous entrons dans le recueillement et la contrition... Contrition, pas bien terrible, — car les fêtes se suivent et la chronique mondaine est enflévrée.

« coline-bohu », comme dissit quelqu'an, Et il

Le carême est agréablement modernisé; le ciel

lui-même, en ses accommodements, a daigné adoucir, par égard aux temps, la rigueur de ses mandements. Et les abstinences, faciles à observer, trouvent moins de pécheurs récalcitrants. Il faut avoir l'âme bien païenne pour ne pas s'arranger des réceptions plus intimes, des représentations théâtrales, particulièrement brillantes et de tout ce qui constitue maintenant la pénitence de nos mignons égarements.

Et pour nous réconforter en suite de ces fatigues, déjà les cuisines s'affairent. Les chefs méditent, les marmitons se recueillent et préparent ces plantureux festins du vendredi-saint, confectionnés dans la scrupuleuse observance des plus sévères édits.

Seulement, malgré les cours de cuisine qui sont publiés et professés à présent dans des écoles d'application, c'est cette partie gastronomique du carême qui est la plus pénible à digérer. Nos cuisiniers, malgré leur science, malgré les noms pompeux des sauces, malgré leur connaissance de la chimie nutritive, malgré leurs recherches, manquent d'imagination de la plus désolante façon.

Nous entendions un conférencier broder de longues variations et tresser des guirlandes de bonnes raisons autour du couplet de *la Belle* Hélène réclamant à tout prix, devant le temple de Calchas, du nouveau, n'en fût-il plus au monde. Nous sommes las des vieilles formules, disait le conférencier, notre temps est usé, et nous avons faim d'un peu de nouveauté: elle est dans l'air. Puissent les dieux, invoqués par Hélène, au milieu des jeunes Grecques chargées d'offrandes, faire passer aussi devant les fourneaux, ce Messie transformateur, quand il se décidera à nous apporter ces irrésistibles nouveautés.

Appliquant à la gastronomie toutes les considérations dont M. Lacour a criblé l'art dramatique, je souhaite voir bien vite s'établir, à l'image du Théâtre libre, la cuisine libre, faisant fi des ragoûts et des sauces qui, traditionnellement, marquent de leur obligatoire présence tout menu qui a la prétention d'être un peu relevé; la cuisine déchirant les recettes du Parfait cuisinier et servant des plats qui donnent faim sans corroder l'estomac... Quelle félicité!

Je ne sais quelle victime de nos restaurants a dit un jour, si justement, qu'un bon cuisinier vaut dix médecins. On pourrait, en effet, retrouver dans la nourriture chimiquée et fatigante, qu'il faut bien se résoudre à prendre du bout des dents, l'origine des maux dont nous souffrons individuellement, voire même des crises sociales et de la méchante humeur qui assombrit nos contemporains.

Dans des discours que les comptes rendus font suivre de la mention: "Longs applaudissements", on parle des abîmes vers lesquels nous sommes entraînés: la société ne sera sauvée que par de bons estomacs. Vraiment, il serait curieux et instructif de demander à l'Histoire dans quelles dispositions digestives se trouvaient des personnages célèbres au moment où ils ont pris une puissante décision. On sait que la révolution anglaise, qui fit tomber la tête de Charles 1er, est due à un détail de la santé défectueuse dont souffrait Cromwell, rendu bougon et rageur par cette indisposition qu'une meilleure nourriture eût sans doute atténuée.

Sans avoir une attrayante sympathie pour les bouleversements que prophétisent des phraseurs sonores, nous espérons que les méditations du temps pascal inspireront quelque ingéniosité à un cuisinier malin. Au demeurant, nous ne cachons pas notre penchant pour tous les usages que ramène cette époque. On finit par aimer ces coutumes en les retrouvant, chaque année, comme de vieilles connaissances.

Ce sont les habitudes qui nous permettent de

nous retrouver un peu dans la confusion de l'existence. Elles sont si vieilles — et par conséquent respectables, puisqu'elles ne font aucun mal. Et puis, ces traditions, si docilement suivies par les générations, reposent presque toujours sur de justes raisons d'hygiène ou d'utilité morale. C'est grâce au retour de ces fêtes et de leurs usages, que les années nouvelles nous arrivent sans avoir une physionomie tout à fait étrangère. Ainsi, l'on vit sans trop de secousse, avec des points de repère dans l'imprévu; cela met du calmant sur l'inquiétude du nouveau perpétuel.

Il y a sur ce sujet une légende norvégienne qui raconte comment Dieu, ayant créé l'homme à son image, lui fit part des dangers et des douleurs qui l'attendaient.

L'homme, tout aussitôt, refusa une pareille existence.

Pour le réconforter Dieu lui donna la Résignation. Ce n'était pas assez. Il y ajouta l'Amour. Ce n'était point encore assez. Puis l'Espérance. C'était encore insuffisant.

Alors, Dieu lui donna l'Habitude...

Et l'homme put supporter la vie.

C'est un charme réconfortant de voir certaines époques nous ramener des cérémonies, des usages connus dans lesquels chacun peut à sa guise loger de petites manies ou des habitudes personnelles.

Ainsi, pour cette semaine sainte, j'ai un ami qui se divertit en allant dans les églises regarder, aux pieds des confessionnaux les dévotes agenouillées et attendant le moment redoutable des aveux, sans réticence.

Il paraît que cette contemplation est d'un intérêt piquant et pleine d'observations amusantes. Les attitudes, les impatiences nerveuses trahissent les craintes de la femme devant le mystérieux et redoutable tribunal. A leur maintien, on devine la gravité des aveux. Des attitudes songeuses indiquent des plans machinés pour présenter le cas sans noirceur. D'autres, pressées et frémissantes, maudissent ce temps d'attente. Puis, au sortir de la confession, les unes ont un petit air satisfait : cela ne s'est pas trop mal passé: d'autres sont graves, préoccupées. La toilette aussi a des indications à noter : toilettes simples de bourgeoises allant faire des courses le matin, ou robes plus voyantes des frivoles qui veulent faire des gentillesses au bon Dieu.

Au cours de ces promenades impies, mon ami avait remarqué, dans une paroisse bruxelloise, un confessionnal où il y avait cohue véritablement; on stationnait des heures entières dans une patiente expectative. Renseignement pris sur cette extraordinaire abondance de pénitentes, il paraît que ce confessionnal est occupé par un brave vieux curé ayant la coquetterie de ne pas vouloir avouer une absolue surdité.

Les théâtres de fantaisies exhibent tout ce que l'ingéniosité acrobatique combine pour fixer la curiosité publique.

Un faiseur de magnétisme, voulant dépasser l'extraordinaire déjà atteint par des concurrents, conduisait une jeune femme dans une cage au milieu de lions étonnés, tapis dans les coins et que l'on battait à tour de bras — comme si ces peu sociables animaux avaient été d'Aubusson.

Puisque la foule a été séduite et charmée, et puisqu'elle a applaudi, nous taisons notre sentiment tant sur l'utilité que sur la férocité de cette terrible expérience — d'autant plus que, sans attendre long, nous en verrons certainement bien d'autres. Le précepte du vieux Nicolet est l'évangile des amuseurs publics, et il faudra que le prochain montreur de phénomènes arrive avec des

affiches plus grandes et des audaces plus terrifiantes encore. Le sujet devra, par exemple, traverser le cirque sur une corde tendue tout en haut. Ce sera un frémissant régal pour les connaisseurs. Il nous semble néanmoins mauvais, l'abus qui, à présent est fait des expériences d'hypnotisme, abus perpétré par les premiers venus. Je ne sais quelle rage de mystère nous a toujours poussés vers les manigances des sciences occultes. Elles règnent encore, aussi bien qu'aux temps des alchimistes, les sciences cabalistiques aux étranges pratiques qui veulent nous révéler l'inconcevable au-delà. Nous avions la mode du spiritisme qui faisait tourner les tables; nous voyons aujourd'hui les jeux du magnétisme qui fait tourner les têtes. C'est un genre, une manie générale et un redoutable péril. Dans toute réunion se trouve un individu dont le regard, sous le froncement des sourcils, a d'impérieuses énergies. Cet amateur, à la première requête de la maîtresse de la maison, exerce son fluide sur toutes les jeunes personnes de bonne volonté. C'est très drôle et plus surprenant encore - mais c'est surtout fort dangereux pour les natures aux nerfs frêles que ces actions maladroitement exercées détraquent et alanguissent.

Ne jouons pas avec le péril surtout quand il est

aussi vague et aussi traître. Nous sommes en présence d'une inconnue extraordinaire, d'un problème trouble et grave, d'une force nouvelle, inquiétante par l'énergie de ses manifestations; au lier d'en laisser l'examen aux hommes d'étude, nous voyons des hâbleurs nomades aller de cirque en éden et profiter de cette ignorance pour faire rire le gros public. Des charlatans, après avoir risqué un bout de conférence soi-disant scientifique, torturent de pauvres filles, abusent des faiblesses de certains tempéraments et, en somme, se livrent impunément à une lucrative exploitation de quelques infirmités.

Il serait temps d'arrêter les pérégrinations de ces docteurs diplômés de la Sorbonne des Tabarins en robe, et de laisser les études des phénomènes nerveux prendre, dans le recueillement des laboratoires de physiologie, une direction sérieuse, digne de notre temps.

D'autant, je le répète, que ces extases et ces catalepsies imposées à tort et à travers pour l'amusement banal de spectateurs qui ont payé leur stalle, présentent de sérieux dangers. Les gros bouquins de science insistent sur les conséquences redoutables que produisent ces phénomènes mal dirigés; ils citent, par chapitres entiers, des malheureux devenus fous par l'abus

de ces séances, des sujets victimes de maladies incurables. La manie des soirées d'hallucinations contribuera fort au détraquement de nos systèmes nerveux: et l'on sait si nos contemporains et nos contemporaines affligés déjà du mal du siècle, du spleen dissolvant, des mièvres chloroses et des pâles anémies, ont besoin qu'on sème les crises épileptiques et tous les troubles psychiques que laissent après eux les jeteurs de fluide. Nos cerveaux suffisamment malades demandent plutôt des soins. L'alcool, l'amour, la politique nous font assez de toqués. Halte-là! La folie a déjà trop d'empire en cette fin de siècle et il est grand temps d'écarter les pièges tendus à la fragilité de nos méninges. Ne donnons pas jusqu'à ce point raison au vieux sceptique affirmant un jour que les hospices d'aliénés ont simplement pour but de laisser croire aux personnes non internées qu'elles sont saines d'esprit.

Arrêtons les exercices de ces escamoteurs de la science qui ne veulent que l'étonnement de leur public et qui ne reculent devant aucune cruauté pour grossir la recette. Pour démontrer l'état de parfaite anesthésie de leur sujet, ces bouchers enfoncent brutalement dans le bras de la victime une longue épingle, sans prendre aucun soin, aucune attention. Ces tortures sont révoltantes..

Et il paraît, qu'en particulier, le magnétisme n'est pas moins blâmable; il ajoute encore, dans l'intimité, des excès, des pratiques, des manœuvres et un tas de choses scandaleuses dont la morale la moins sévère trouverait à s'effaroucher.

De tout cela il résulte que nous avons tort de railler la crédulité de nos ancêtres qui regardaient opérer des magiciens et croyaient un peu à la sorcellerie. Nous faisons la même chose, en y ajoutant la sotte jactance d'hommes fiers de leur temps et qui prétendent ne s'en plus laisser conter. Des malins abusent de notre ignorance pour nous étonner.

Les finauds se disent que tout est supercherie. Le sujet est un compère. La femme endormie chez les lions, mais c'est une ancienne dompteuse... La chose alors est plus sotte encore, et le jeu plus bête.

Un médecin, signalant dans une récente étude ces dangers magnétiques rappelle qu'un tribunal a condamné pour coups et blessures un charlatan qui, à la suite de passes malhabiles effectuées sur un jeune homme de dix-neuf ans, avait déterminé chez ce sujet un état cataleptique qui se prolongea dix-huit heures. « Les juges », ajoute le médecin, « ont bien fait de frapper, comme elle le mérite, cette industrie immorale qui

attente si légèrement à la liberté individuelle, tout en nuisant souverainement aux intérêts de la vraie science. »

Il paraît donc prudent d'examiner s'il ne serait pas temps, à la fin, de suspendre les dangereuses opérations de ces savants d'estrade qui font des expériences à double-fond et nous exhibent du merveilleux de contrebande. L'interdiction de ces séances — qui sont des débits de savoir falsifié — arrêtera un peu les progrès de la neurasténie qui voudrait nous dévorer. Et pour retarder le moment où, chacun étant plus ou moins suggestionné, il n'existera plus de responsabilité absolue, il faut rigoureusement laisser les savants étudier et chercher — et ne permettre aux clowns que des tours de force et non plus des tours de médecine.

Au verso du carnaval...

Je ne sais si, comme moi, célibataire vaguant, vous êtes obligé, chaque jour, d'aller, dans une taverne ou l'autre, chercher votre pain quotidien figuré par des plats du jour et autres ragoûts et triturations de restes abominablement mixturés par des empoisonneurs en costume de pierrots sales, — mais cette station dans les restaurants, par les soirs qui suivent les folies carnavalesques des jours gras, fournit une série d'observations amusantes.

On voit arriver, avec cérémonie, des couples modestes, des liaisons toutes neuves écloses sous les déguisements et derrière les masques des jours passés.

Ils se sont fortuitement rencontrés au bal ou dans la cohue d'un rassemblement, au coin d'une rue; le hasard a fait les présentations sans formalité, - une plaisanterie, un tour de valse, un mot drôle et un éclat de rire ont cimenté la « connaissance ». Puis, on s'est mis à jacasser à travers les idées baroques et les plus saugrenues, ce qui amuse divinement. Bras dessus, bras dessous, et les têtes un peu rapprochées, une intimité — permise par ces jours de joie tolérante allume déjà un peu d'amour dans les deux cœurs jeunes; et la belle mystérieuse, qui sourit sous son loup, montre des dents mignonnes, un menton fripon, des joues d'un rose affriolant et d'adorables bouclettes blondes tout autour du front. Sa voix un peu moqueuse a des câlineries d'enchanteresse, — et l'homme, intrigué, piqué par le mystère taquin qui enveloppe la belle, est pris et enchaîné. Il ne la quitte plus, devient son chevalier soumis pendant un bout de nuit. Au souper, elle s'est à peine démasquée, car elle est fille sage comprenant la plaisanterie sans dépasser une limite, qui, malgré les plus pressantes instances, reste strictement observée. « Vous vous trompez, monsieur... Voyons, soyons raisonnables... »

Et en la ramenant austèrement, il a fallu bien implorer pour obtenir la promesse d'un rendezvous.

Puis, le soir venu, elle s'échappera après la tâche quotidienne, racontant une histoire à une vieille brave femme de tante : une amie malade, un travail extraordinaire... Et la voilà, à l'heure dite, preste et légère et coquettement toilettée.

Il la conduit souper. Ils sont attablés, caquetant dans la fierté d'un amour tout neuf, gentil par sa fraîcheur de sentiment.

Lui, veut faire des folies, et, pour subjuguer sa conquête, il commande royalement sur un ton aristocratique, esbrouffreur; et la femme se redresse avec une moue raide et fière en se voyant traiter en princesse de petite marque.

Puis il entoure de prévenances empressées sa chérie, qui se laisse faire complaisamment avec des sourires satisfaits qui brillantent les yeux.

Tous deux se regardent, s'examinent, se devinent, — car, en somme, ils se connaissent à peine; ils se sont vus le soir; ils étaient fatigués; puis il y avait le déguisement et le maudit loup, le loup obstiné. Alors, il se font des aveux sur leurs conditions respectives, se présentent en quelque sorte et livrent leurs noms, — les vrais, cette fois, — et un premier tutoiement échappe au gaillard amoureux qui prend de l'audace : ses mains sont picotées d'une rageuse envie de braconnage.

Oui, ils sont d'une observation amusante, dans les coins des restanrants, au lendemain des jours de folies masquées, ces gentils romans avoués, ces idylles paisibles qui gazouillent devant un filet cresson... Croquis d'amour et tableaux de sentiment, si simples et si naïfs dans leur expansion de tendresse.

Pour l'isolé, pour celui que le contact des hommes offusque, ils sont presque consolants, ces délicieux amants pétillant de jeunesse encore illusionnée, maintenant qu'ils ont dépouillé les loques du carnaval et ses odieuses paillettes.

Quand ils s'en vont, le sang bien chaud, lui poussé par une hâte impatiente, elle, moins bavarde et un peu traînante dans ses songeries; on devine ce qui les attend, la discussion aimable à mots ambigus, les tendres hypocrisies de l'amour, l'offre engageante et discrète et les serments solennels et les promesses sans fin du séducteur, — tandis que la mignonne fléchit et, suivant les formes de la diplomatie féminine, dit à demi-voix un non qui crie oui.

Et dans les coins de la ville, après l'apothéose du carnaval, ce sont des tendresse qui pleuvent et des baisers qui sonnent.

Ah! carnaval! miroitant enjôleur! voilà tes diaboliques sorcelleries...

Et l'on appelle cela : « les jours maigres ».

Des malins qui voudraient, par de tapageuses fantaisies, se tailler une clientèle dans la badauderie ambiante, ont cherché un moment à étonner le Bruxellois en installant chez nous quelques-uns des cabarets drôlatiques qui eurent leur vogue à Paris.

Nous avions déjà, dans le boucan de la rue des

Bouchers, un comptoir dont le liquoriste s'était fait une tête à la Rodolphe Salis — le pacha de Chatnoir-ville, celui qui fut candidat aux élections municipales en réclamant la séparation de Montmartre et de l'État.

Notre liquoriste avait invité quelques rapins à gribouiller sur la blancheur des murs les élucubrations les plus désordonnées; et l'établissement, attirant quelques jeunes artistes chevelus, dont le génie consiste surtout à promener au Passage d'ignobles feutres et de longs manteaux castillans, devait nous initier aux blagueuses séances où rêve le doux poète Albert Tinchant, tandis que son compère, Alphonse Allais, confectionne ses fumisteries énormes.

Un autre, ensuite, pour hameçonner le client rebelle, a voulu reprendre l'idée du citoyen Lisbonne et nous donner, dans un bouchon de septième ordre, une copie du cabaret-bagne que la police parisienne fit fermer.

Déjà, d'ordinaire, les gens attablés dans les cafés ne sont pas si joyeux. Les uns fument en silence attendant l'heure de la rentrée, d'autres mécaniquement remuent des dominos, — et on avait toujours cherché, pour ces salles publiques, des décorations brillantes et gaies, mettant un peu de rose dans les patientes rêveries des buveurs. Les

austères disciples du citoven Lisbonne méprisaient ces décors futiles qui doivent probablement offusquer l'un ou l'autre des grands principes. Dès l'entrée du nouveau caboulot, on frémissait... Une basse et sombre porte de geôle. Puis, un gardien qui vous recevait assez brutalement en vous disant: « Entrez. condamné. » Ce devait être tout à fait engageant. Il est certain que nous sommes fatigués de nous entendre traiter avec cette politesse très sobre dont les garçons ordinaires sont déià fort parcimonieux. Mais s'entendre traiter de condamné, être servi par des forçats trainant un boulet, n'y voir à peine que par de petites fenêtres grillées, et découvrir autour de soi, le long des murs, des scènes affreuses de la vie du bagne... C'est d'un délicieux immodéré. Il ne manque plus que de voir s'attabler près de soi un Pagnol, pieds nus, qui, dans son vert langage, vous confie - comme dans l'Évasion - la joie de dilettante qu'il éprouve à « travailler » dans un bourgeois bien gras avec une belle chaîne d'or sur le ventre.

Pour les gens fantasques et exagérément décadents, dont le rêve, longtemps caressé, est de savourer les travaux forcés, l'illusion était complétée par quelques menues formalités comme un certificat de libération, délivré en manière de reçu du prix de la consommation et permettant de passer devant le farouche geôlier pour quitter ce ravissant séjour.

La mise en scène était si amusante, et l'expression si exquise, que, les premiers jours, des clients, plus candides encore que curieux, furent trop émus. Non seulement ils n'ont rien pu consommer, mais il fallu les ramener bien vite au grand air, à cette lumière bête et banale, bonne tout au plus pour les honnêtes gens.

Ces entreprises niaises ne peuvent attirer l'attention publique que par une originalité ingénieuse et vraiment neuve. Nous n'avons vu ici que des singeries de réclames parisiennes, singeries qui vont jusqu'à imiter la tête du patron de là-bas.

La naïveté des industriels qui voudraient ainsi nous éberluer est d'autant plus saugrenue que nous avons eu à Bruxelles nos cabarets pittoresques. Il ne faut pas avoir des cheveux blancs pour se rappeler le dernier de ces établissements, l'Enfer, situé dans une cave; l'entrée, au commencement de la rue de l'Etuve, était voisine de la porte de l'Association libérale, habitant alors la Grand'Place, sous la présidence de M. Vanhumbeek. Les murs de cet humble débit de bières avaient aussi leurs peinturages dont les horreurs étaient rendues avec un grossissement

d'un comique désarmant. Nous n'avons pas eu besoin d'attendre de mauvais spécimens d'importation pour connaître ces fantaisies.

Nous pouvons d'autant plus nous fâcher contre ces déplaisantes installations, qu'il y a véritablement un café d'une originalité étrange et triomphale que l'on pourrait créer sans trop de peine. un café séduisant, dont la haute nouveauté, tout à fait surprenante, démolirait toutes les concurrences. Et cette idée, simple comme toutes les idées vraiment grandes - nous la livrons généreusement à l'initiative intelligente : c'est la création d'un établissement où les garcons seraient polis, où les verres n'auraient pas un fond occupant la moitié de la capacité, où il n'v aurait ni sang de bœuf dans le mazagran, ni acide sulfurique dans le bitter... Enfin un établissement ne débitant pas les ignobles « consommations de premier choix " et ne nous forcant pas, par un insupportable abus, à payer ses employés au moyen de pourboires que rien ne justifie.

Cette idée, bien que d'une bizarrerie peu compatible avec les progrès de la chimie et l'âpreté du *struggle for life*, serait surtout morale et hygiénique. Sempite rnellement, la question monétaire répète son refrain compliqué.

Il est temps qu'on sache une bonne fois ce que devient l'Union latine; rompons-nous — ou ne rompons-nous pas, demande la Marinette belge, — et il faut que les Gros-René qui jouent dans cette comédie du débit se prononcent. On ne passe plus une pièce de cent sous, sans qu'elle soit soupesée, examinée en tous sens. On a l'air de vous faire comprendre que vous abusez indélicatement des circonstances monétaires pour payer quatre francs ce qui en vaut cinq.

La prédiction trop hâtive de la dépréciation de ces beaux écus répand périodiquement une horrible panique dans tous les bas et chaussettes et dans les matelas décousus où des âmes économes et craintives élèvent et engraissent de laborieuses économies. Ces économies, comme on sait, sont le plus souvent en bon argent. Le papier, on ne s'y fie guère, c'est bien fragile; l'or, c'est si petit, tandis que les belles grosses pièces blanches, c'est solide, cela a du volume, du poids, de l'aspect, — c'est une magistrale valeur. Et ce sont les pièces de cent sous qui composent en plus forte partie ces

épargnes amassées petit à petit et que les vieilles gens dissimulent jalousement. Mais quand tout ce monde apprend que, par décision d'une conférence internationale, ces trésors vont être du coup diminués de vingt pour cent : épouvantable alarme. Des gens qui n'avaient jamais entendu parler de l'Union latine, la traitent, il faut entendre comme! Véritablement, paraît-il, cette Union a perdu beaucoup de sa considération près des petits rentiers, et nous ne lui conseillons pas de se présenter chez des personnes que nous connaissons; elle se ferait proprement mettre à la porte. Comment! elle vient nous prendre un franc sur cing, c'est révoltant, - tandis qu'elle eût été si gentille en décrétant que les pièces de cinq francs en vaudront six...

On entend dans des réunions paisibles des messieurs bien informés qui se lancent dans les théories les plus transcendantes sur le rôle économique de la monnaie; ils jonglent avec l'étalon d'or et dévoilent les mystères du bimétallisme. C'est émerveillant, — mais cela embrouille plus que jamais les natures plus pratiques qui veulent tout simplement faire leur compte et savoir ce qu'elles ont au juste dans la main.

Cela vaut-il cent sous, ou bien quatre francs? Et ils retournent la pièce, cherchant tout autour où pourrait bien se dissimuler ce misérable, ce chenapan de cinquième franc qui abandonne si traîtreusement ses quatre compagnons avec lesquels il faisait un si beau groupe, une si bonne union représentée par la pièce solide : c'était cela la véritable union monétaire.

La pièce de cent sous que les dessins allégoriques représentaient comme un mignon soleil sur de glorieuses apothéoses et qui jouait une des divinités modernes, est aujourd'hui chassée, méprisée, — pour un cinquième seulement! On cherche à les passer au voisin, on en glisse dans tous les payements, et chacun se défend le mieux possible d'en accepter. Encore un dieu qui s'en va...

Vraiment, il est temps que la conférence prenne pitié des mésaventures de cette infortunée — et que nous sachions ce que vaut une pièce de cent sous.

Avez-vous eu la curiosité, en cette saison de repentir, de passer par l'église et de les regarder, dans un coin sombre, agenouillées à la file, aux côtés d'un confessionnal poussièreux, les pénitentes recueillies, murmurant un acte de contrition, les yeux baissés?

Anxieuses, tracassées de remords, elles attendent l'examinateur devant lequel il faudra déboutonner sa conscience et abdiquer toute pudeur spirituelle. Et les visages, doux et pâlis, semblent implorer d'avance l'indulgence du juge questionneur.

Déjà, les repentantes ont subi les longues et diverses épreuves du temps pascal, les jeunes et les offices abondamment multipliés, les retraites et les macaroniques sermons fortement enlatinés durant lesquels il faut s'abstraire, oublier les soucis de toilette, être contrites et garder un dévot silence.

Pour le moment, ces bonnes pécheresses n'ont qu'un dominant souci. Elles épluchent leur conduite, analysent leurs journées et leurs nuits, soupèsent leurs actes et font un choix dans leurs menues faiblesses. Que faudra-t-il avouer, et comment tourner adroitement autour des investigations de l'inquisiteur intime?

Véritablement, en cet instant de grave anxiété, au seuil de la boîte noire, on voit, dans les traits préoccupés de ces femmes, qu'elles s'apprêtent à la perpétration d'une mauvaise besogne, d'un acte

douteux qui exige l'ombre et le chuchotement à l oreille.

Mauvaise besogne, oui! belles dames, et puisque les sermons sur les sujets pieux sont de saison, j'y vais de ma petite homélie, sans mettre à mes phrases des bouts en latin.

Et pour être plus clair je vous dirai, tout de suite, ma conclusion : j'estime peu la femme qui se confesse.

Je ne sais si une femme peut blesser plus violemment un mari intelligent et délicat, qu'en lui disant : " Mon ami, je vais me confesser. "

Un homme qui, loyalement, donne à la femme élue sa vie entière, son travail, sa confiance a, — vous l'admettez sans discuter, — le droit d'être seul à déshabiller cette femme et à connaître les jolies choses que peuvent contenir les plus intimes de ses vêtements. Pourquoi n'a-t-il pas sur la conscience de cette femme, pour ses qualités morales et ses défauts, un droit identique à celui qu'il possède sur le corset pour les défauts comme pour les qualités physiques de sa compagne? Il doit connaître l'âme et le cœur de cette épouse, comme il connaît la gorge et la jambe de celle-ci, et il peut, pour les uns comme pour les autres, vouloir être seul à posséder tout cela. C'est-à-dire qu'il y a une jalousie morale, comme il y a

une jalousie charnelle. Toutes deux sont preuves d'amour sincère.

Et c'est vous, mesdames, qui refusez l'une de ces preuves d'attachement; vous la repoussez, et vous avez la dangereuse effronterie de faire plus injurieux encore. Quand un remords ou un doute agite des hésitations dans votre conscience, quand, devant un cas difficile, votre conduite est incertaine, au lieu de consulter loyalement l'homme que vous avez pu connaître et dont vous devez apprécier le jugement, vous mettez votre chapeau et vous allez droit demander avis, sans aucune dissimulation, à un confident de rencontre, à un inconnu que vous payez, et, à cette attention vendue, vous parlez à cœur ouvert et vous obéissez.

Et autre chose encore : en admettant que vous ne soyez pas sottes au point de croire qu'un missionnaire de passage, étranger sans famille, peut escamoter vos péchés magiquement, et qu'après ce nettoyage intime, vos dettes envers l'honneur soient soldées et que vous pouvez alors gaîment commencer une nouvelle ardoise, vous devez conjecturer que ce besoin d'une absolution doit nous inspirer des doutes véhéments sur la rectitude de votre conduite.

Vous nous donnez vous-mêmes l'idée que vos

vertus sont bien chancelantes, alors que, dans notre simplicité, nous nous demandons de quelles criminelles tentations peuvent bien être traversés les jours tranquilles et réguliers d'une brave mère de famille. Et ces peccadilles — nous aimons à les croires telles, — il faut courir les déballer dans un confessionnal; vous vous obstinez à les cacher à votre mari, qui aurait le pardon irrésistible à vos câlineries. Mais, par hasard, voudriezvous donc abuser votre époux sur votre caractère?

Eh! eh! ne serait-ce point un besoin de tromper et une soif de dissimulation qui vous poussent chez le confesseur?

Ce serait, mes chères sœurs, réfléchissez-y bien, une faute nouvelle ajoutée à vos mignons péchés.

Pour vous parler franc, nous voici, je crois, sur le chemin de la vérité. Il y a dans la confession une dissimulation rusée qui séduit la diplomatie un peu canaille de la femme.

Ce ne peut être véritablement par religion convaincue qu'une mère intelligente va se confier à un noir étranger et s'enferme si complaisamment avec un Auvergnat de sacristie pour répondre à toutes les questions que veut bien imaginer l'indiscrétion de ces crocheteurs de ménages. Pas du tout. La réalité, c'est que ces petites manigances mystérieuses et cachottières, ces aveux dans l'ombre plaisent et conviennent aux instincts ruseurs de l'être féminin. C'est une façon austère de faire des cancans. C'est la sanctification du potin. Et puis, ces duos impénétrables ont quelque chose d'un peu compromettant; c'est exquis; on a ses petits secrets, des intelligences qui taquinent la curiosité d'autrui.

C'est par la malheureuse légèreté de votre nature, mes jolies sœurs, que vous adorez cette cérémonie de la religion qui vous enferme avec un homme et vous fait jaboter sur toutes choses avec un n'importe qui. La confession, c'est un vice féminin. C'est l'amour du défendu : toujours et sans cesse l'histoire de votre première mère, Eve, la tant curieuse.

Je vous affirme, mes toutes belles, que si la confession se faisait dans l'oreille d'un prêtre féminin, d'une prêtresse d'un culte ou l'autre, on ne vous verrait pas, comme maintenant, impatientes d'aveux, dans un coin sombre du temple, agenouillées à la file, aux côtés d'un confessionnal poussiéreux, pénitentes recueillies murmurant un acte de contrition, les yeux baissés...

Alors, ce serait peut-être bien les hommes qui viendraient, en nombre, attendre leur tour de bavarder avec la confessante... Donc, Mesdames, et pour arriver au terme de ce sermon, votre chère réputation est engagée dans la suppression de cette comédie du repentir, car la confession est la preuve la plus noire de votre détestable nature.

Les femmes vont à confesse pour la même raison qu'elles portent des robes longues, cette autre bêtise. Et admirez bien ici les lumières divines qui éclairent ce prêche. Savez-vous pourquoi vous portez des robes longues?... Tout simplement, parce que la majorité d'entre vous ont de vilains mollets. Regardez les fêtes, les bains, le bal, le théâtre, le carnaval, les cortèges comme toutes les occasions sont empoignées par les femmes pour montrer leur jambe, quand elle est bien tournée. En temps ordinaire, la majorité impose sa loi et fait tomber jusqu'aux bottines le dernier volant de jupe.

Tâtez-vous, mes sœurs chéries, et montrez-le si je profère ici un mensonge, — ce que, certes, je ne ferais point en temps de semaine sainte.

Je conclus donc que vous allez à confesse et que vous portez des robes longues parce que vous avez quelque chose à cacher...

Je vous le dis en vérité: péchez plus encore, mais ne vous confessez pas, — et votre réputation grandira en vertus et en précieuses qualités. Ainsi soit-il.

La Mi-Carême, une fête en retard, ne réveille que timidement l'entrain bruyant et le trémoussement affolé des jours gras. Journée le plus souvent grise malgré le soleil; soirée triste malgré le tintamarre des bals masqués.

Une lugubre agonie, cette nuit, avec des masques éreintés reprenant piteusement le chemin du domicile.

Dans le centre de la ville quelques restaurants encore ouverts. Les garçons traînards, les yeux mi-clos, maronnant des : voilà! enroués.

De ces établissements sortent des masques qui ont économiquement soupé d'un rosbif; ils bâillent d'un air désolé: on serait si bien chez soi!

Le long des rues qui rayonnent de ce quartier central encore un peu vivant et s'en vont vers les faubourgs, on rencontre alors le cortège épuisé des traînards de la fête. Les costumes dépouillés, délabrés, ont des airs de défroques minables; les malheureux travestis écrasés dans les bals, sont meurtris de lassitude; ils geignent et bougonnent. Tous sont d'une humeur massacrante.

Des fillettes, qui ont largement dépassé l'heure permise, trottinent bien vite. Les pauvrettes, le corsage décolleté, se serrent, frileuses et transies, dans de maigres châles de tricot. Elles grelottent dans leurs robes courtes de percale rose. Le vent glacé les a saisies au sortir du bal, elles sentent un grand froid dans la poitrine; les imprudentes payeront cher leur escapade.

Des seigneurs en pourpoint, la figure déteinte, discutent avec un cocher peu respectueux pour la grandeur pseudo-historique de ses clients.

Au coin d'une rue, deux mousquetaires gris comme des Polonais, se font de grandes protestations d'amitié; il se jurent avec forces accolades larmoyantes, devant un globe électrique qu'ils prennent pour la lune, que leurs deux nobles caractères sont taillés l'un pour l'autre; ils décident à l'unanimité qu'un dernier et suprême grog au rhum doit cimenter cette union de leurs âmes et, bras dessus bras dessous, titubant fraternellement, ils se dirigent vers le comptoir d'un liquoriste.

Puis c'est une idylle attardée entre un paillasse et une Napolitaine. Le hasard les a apparentés entre une valse et une mazurka, — et maintenant, très étroitement unis, ils voguent dans des rêves d'amour. Plus loin, c'est un Satan mal arrangé; des aventures, dont il n'a plus aucune notion, lui ont enlevé la queue, les cornes et une partie du déguisement — et le bon diable trouvant que Bruxelles est décidément une ville trop vaste où les distances sont démesurées, s'est installé sur les marches d'une porte et ronfle honnêtement. Un sergent de ville le réveille, lui prodigue de sages conseils, et Satan, qui a encore soif, supplie l'agent de lui prêter cent sous pour aller boire à la santé de l'autorité...

habitade de voisinage, ont fini par se connectre; la cohabitation dans un même salon semble établir entre eux de mueites relations; c'est une sileucieuse famille, et dans ce groupement paralt un peu de volonté du destin.

Les collectionneurs bruxellois font parler d'eux, et de généreuse façon. L'un avait offert à la ville, pour son bourgmestre, un hôtel tout bourré de choses de prix. Un numismate s'est dépouillé de ses médaillers pleins de pièces et de jetons se rapportant à notre histoire locale. Le marquis de Rodes abandonne au musée de la porte de Hal, une collection de montres curieuses. Louis Cavens gratifie la capitale d'un panorama — et de bien d'autres dons... Voilà de somptueux exemples,

dont on comprend la générosité. Après ce qu'il a fallu de temps, de recherches, de négociations pour dénicher, conquérir et rassembler les objets d'une collection chère, il est véritablement douloureux pour l'amateur de penser qu'un jour. prochain peut-être, tout cela va s'éparpiller et se disperser au hasard des ventes. Au contraire, c'est une consolation de savoir qu'ils demeureront réunis, formant toujours tel que l'a voulu la fantaisie du propriétaire, un ensemble parfait et entier, ces bibelots admirés qui, par une longue habitude de voisinage, ont fini par se connaître : la cohabitation dans un même salon semble établir entre eux de muettes relations; c'est une silencieuse famille, et dans ce groupement paraît un peu de volonté du destin.

Les ravissements du maître flânent le long de la galerie avec des attentions et des prévenances délicates et des admirations toujours nouvelles. Il ne veut décidément pas que cette œuvre de lente patience s'émiette un jour, et il déclare, en bonne et due forme, que ce trésor appartiendra au gouvernement ou à la ville. Il est bien assuré de la sorte que sa précieuseté demeurera telle qu'il l'a faite, sera soignée, sera visitée par des curieux dont l'émerveillement respectueux, bien que futur encore, réjouit l'amour-propre du collectionneur.

Bruxelles meuble ainsi ses musées de curiosités diverses et originales, car la manie de la collection, très répandue parmi nos concitoyens, s'étend à toutes choses, depuis les timbres jusqu'aux lorgnons, aux pipes et même aux noyaux de cerise sculptés. Plusieurs amateurs se disputent les vieilles brosses, parmi lesquelles il en est de fort jolies portant de galantes devises. Un antiquaire flamand, M. Vander Kellen, poursuit avec passion les chausse-pieds. Il y a quelque temps, on vendait à Bruxelles une série de billets de faire part de décès portant des dates du siècle dernier.

Ces épaves des temps disparus, miettes du passé, peuvent nous révéler des détails, des usages et des mœurs de jadis. Ces vieilleries sont comme des commentaires ou des illustrations, les images d'un cours d'histoire. Elles sont d'un intérêt attachant, parce qu'elles précisent des descriptions; ce sont des souvenirs que l'on peut toucher et manier, et l'on devrait en dire ce que les Goncourt, dans leurs *Idées et sensations*, disent de l'anecdote : c'est la boutique à un sou de l'Histoire. Le tarif n'est en réalité pas aussi modique.

Aujourd'hui le bibelot est devenu la fureur à la mode, le luxe exagéré des appartements. Son trafic se fait dans de véritables bourses d'antiquités. Certaines ventes - comme celle de San-Donato, il y a une vingtaine d'années - demeurent des assises consacrées où se fixent les cours des différents genres. Aussi, bien vite, grâce aux roueries scientifiques de notre très industrieuse époque, le truc s'est faufilé dans ce commerce. L'authentique pur devient d'une extrême rareté. Il a bien fallu répondre à la demande considérable de l'article à la mode, et trouver de quoi vendre à ces ignares à prétentions qui mettent de pompeuses étiquettes sur de vieux morceaux de saladier, comme le savantasse de la Grammaire. Il n'est point de parvenu qui n'entende à présent avoir sa galerie esbrouffante. Et on peut dire qu'il y a trop de collections : c'est pour cela qu'il n'y en a guère plus.

Elle est loin, la bonne époque de la chasse aux précieuses vieilleries, une chasse émouvante exigeant patience, flair, rouerie, dans ses minutieuses expéditions au fond des arrière-boutiques, dans les caves et dans les greniers, dans la poussière et dans la crasse. Nous ne connaissons plus guère le type fameux de l'amateur sagace, chercheur habile, infatigable, faisant de merveilleuses trouvailles sous des tas de chiffons. Vieux maniaque allant armé de loupes et de catalogues et, après cent retournements attentifs, achetant pour quel-

ques sous et avec l'indifférence la mieux feinte, un vieux panneau enfumé chez un marchand de bric-à-brac, ou bien un vase bossué déniché sous un amas de méchantes ferrailles. Vérification faite — quand les objets rapportés avec précautions avaient reçu les soins d'une délicate toilette — le panneau était de Raphaël Sanzio et le vase, admirable spécimen, avait passé par les mains de Benvenuto Cellini. Quelle triomphante victoire, c'était alors! Et quelles joies superbement lucratives il éprouvait, après avoir dupé l'ignorance de ces benêts de revendeurs, le bon finaud dont la devise, modifiant un peu le proverbe, proclamait que le bien vient en se promenant.

Ils sont bien passés, ces jours de rares découvertes. On a beau fureter, on ne rencontre plus les hasards providentiels. Non seulement, les négociants en vieux raffuts, ces marchands de poussière, ont pris leurs précautions pour ne plus perdre d'aussi belles aubaines, mais aussi la ville, la banlieue, la province et les campagnes ont été explorées, fouillées et battues en tous sens, par les commis-voyageurs en curiosités. Il fallait fournir à la demande sans cesse croissante. La manie des collections a tout enlevé. Tout et même plus. Car le bibelot est maintenant « usiné » et au lieu du nigaud qui vous laissse emporter pour

quelques sous un bout de toile admirable, vous rencontrez maintenant le marchand truqueur qui vous montre, avec d'alléchantes sournoiseries, de vieilles faïences qui viennent d'être confectionnées à Limoges. Ne sont-elles point à votre convenance? Voulez-vous autre chose?... Mais ce sera tout de suite commandé à la fabrique.

Comme ils seraient surpris, les artistes d'autrefois, s'ils pouvaient voir combien leur travaux se
sont multipliés et avec quelle infatigable ardeur
leurs chefs-d'œuvre ont fait des petits. On ne les
compte plus les Michel-Ange du xix° siècle, ni le
Watteau... d'outre tombe. Et ces faux, dans leur
effronterie, pour se donner des airs d'importance,
coûtent des sommes très lourdes.

Il est juste d'ajouter à l'honneur des artisans peu scrupuleux qui se livrent à cette industrie malhonnête et lucrative, que certains bibelots, meubles ou panneaux, sont mieux réussis et plus légers que les travaux d'autrefois. Sous le règne de la chimie toute puissante et universelle qui nous envahit, la contrefaçon et l'imitation sont triomphales à notre époque. Au moral comme au physique, il faut... avoir l'air. Conséquence de notre orgueilleuse envie de paraître. Le postiche trône, on respecte le boursouflé. Nous sommes à l'âge du toc... Mais n'insistons pas, pour le

moment. Ce n'est pas en plein bouillonnement de la période électorale, quand à la veille du scrutin, les multiples candidats proclament et affichent les plus ronflants programmes et les plus mirobolantes promesses, qu'il convient de parler de choses qui sonnent le creux.

Si nos scrupules étourdis continuent à gambader dans la voie des progrès modernes ou modernistes, nous verrons un jour trébucher le scrupule qui nous tient encore, et on glorifiera ouvertement le faux qui a des fantaisies et des surprises autrement drôles que l'austère et toujours identique vérité—bien monotone à la longue.

A un congrès des sciences historiques, à Bruges, dans un discours qui ne manquait pas d'attrait et qui avait pour sujet la vérité et le mensonge dans l'Histoire, M. Henri Cochin a dit que l'erreur mérite la pitié et peut avoir son charme.

Cette thèse, surtout en matière historique, doit suivant l'expression consacrée, nous ouvrir des horizons nouveaux. Car il n'en est pas comme l'Histoire pour nous radoter la sempiternelle même chose.

Et un peu de changement, quelque variante par-ci par-là, dans les faits trop connus, mettrait quelque diversion joyeuse dans les enseignements de Clio. Alexandre Dumas avait déjà, dans ses drames comme dans ses romans, agrémenté de quelques improvisations l'existence de plusieurs souverains: mais on peut, en appliquant les théories du congrès de Bruges, obtenir de bien plus beaux effets, car les drames historiques ont ce défaut que leur dénouement est connu d'avance. Si, par exemple, après les scènes sanglantes de la Révolution, on voit Louis XVI sur l'échafaud faire une entraînante allocution et si bien exciter l'enthousiasme de la foule que c'est lui qui décapite le bourreau... Ou bien Napoléon ramenant Wellington prisonnier après Waterloo, quelle surprise, quel imprévu brusque, quel inattendu cocasse - au lieu de l'inflexible et sermonneuse vérité connue à satiété. Vraiment, le mensonge a ses joyeusetés, l'erreur est synonyme de toutes les variétés et de toutes les imaginations. C'était probablement la pensée de ce chenapan dépenaillé mais philosophe, qui répliquait un jour à la morale d'un président de cour d'assises : « Ah! bien. on s'amuserait s'il n'y avait que d'honnêtes gens sur la terre! »

Tromperie, erreur, supercherie, mots si justement féminins, et dont les mensonges ont de douces cajoleries. Tout ce qui enchante, tout ce qui est rêve, est mensonge et fiction — comme le bonheur. Tandis que les moralistes ont toujours dû reconnaître que les observateurs, les positifs qui scrutent les vérités de notre existence sont des tristes.

Et il était sans doute hautement philosophe et sage, ce poète qui lâcha sa maîtresse — parce qu'elle ne savait pas mentir.

Dans des boutiques vides, dans des magasins à louer, des marchands font un déballage d'œuvres d'art au rabais. Ils installent un mauvais comptoir, accrochent des tableaux le long des murs, garnissent les vitrines de quelques bibelots et mettent devant la porte une grande pancarte appelant les passants et annonçant que tous les jours on vend, dans une criée publique, tableaux, sculptures, meubles anciens, etc., etc.

On assiste à de singulières ventes dans ces hôtels Drouot d'un ordre horriblement secondaire. Des personnes qui passaient, des flâneurs, des dames qui attendent la fin d'une averse, des gens qui ont un moment à perdre, forment un petit groupe planté debout devant le comptoir. Une à une les toiles sont décrochées et arrivent sur la table aux enchères. Il y a de tout dans le hasard de ce défilé: des tableautins de maîtres absolument signés, des croquis anonymes, des aquarelles ridicules, des œuvres de toutes provenances, marmites de Vollon, pêcheuses de Feyen-Perrin et paysages d'auteurs rigoureusement ignorés.

Le crieur avale une gorgée de bière, donne un coup de canne sur la planche de la table et annonce une œuvre authentique du célèbre Machin. Le garçon de salle — un commissionnaire du coin — débarbouille la toile avec une éponge mouillée et fait circuler le tableau parmi les gens indifférents qui ne se passionnent pas et n'ont guère envie de se charger d'une œuvre d'art pour rentrer chez eux : leur femme les recevrait bien! Encore une de ces machines qui coûtent cher et qui encombrent sans utilité les logements déjà si étroits...!

Les marchands font alors un boniment engageant à la portée de l'auditoire : ils font remarquer que c'est de la « vraie peinture »; la toile porte d'irréfutables attestations, on peut toucher le tableau. On allume la pratique, — et les enchères commencent; la mise à prix descend, dégringole à des chiffres dérisoires, à peine les frais matériels.

- Comment! il n'y a pas acheteur à 12 francs! mais le cadre en vaut 25!
- Voyons, messieurs, on donne les tableaux aujourd'hui.

Un vendeur montrait l'autre jour une copie « genre Rubens, — tout au moins d'un élève de ce grand maître ».

— C'est peut-être du professeur de Rubens, insinua quelqu'un dans la foule.

Une autre fois, nous avons vu mettre en vente un violon à l'air respectable. On le fait circuler, et un connaisseur examine, retourne l'instrument.

- Un Stradivarius assure le marchand.
- Hum! fait le connaisseur, peut-être simplement un Charivarius...

Le soir, quand l'heure du dîner arrive, la boutique se vide. Il ne reste que quelques misérables qui se chauffent à bon compte. Et cette vente quand même et malgré tout devient navrante. Des œuvres qui ont encore un certain aspect et sur lesquelles de malheureux artistes, dans leur naïve conviction, ont peiné sincèrement, échouent sur ce comptoir, tombent à des prix honteux — et le public les dédaigne encore. On songe à ces pauvres qui, dans une chambre froide, ont du probablement abandonner leur œuvre fraîche, autour de laquelle ils avaient mis tant d'espérances, et la livrer à la rapacité d'un créancier.

Dans la plupart des églises bruxelloises, les jeunes paroissiens des deux sexes, bien pénétrés de leur catéchisme et vêtus de costumes neufs, ont fait dévotement leur première communion.

Le ciel, par bonheur, fait trêve à ses mines maussades; il veut bien sourire sur toute cette joie enfantine qui se pavane par les rues avec un orgueil radieux. C'est beaucoup une fête de coquetterie et de vanité, cette cérémonie de la première communion.

La fillette porte sa première robe longue — presque une toilette de mariée. Les apprêts de ces beaux atours ont été, depuis des semaines, le sujet de soins attentifs et de discussions minutieuses. Aussi est-il indispensable d'aller se montrer dans cette mise pimpante; il faut aller, venir, faire son petit effet au milieu de la foule

des dimanches. On comprend le chagrin que répand une averse un jour pareil; que de projets longuement caressés se trouvent percés et détruits par cette pluie noire et désolante! Il pleut dans le cœur, comme dit un attristé de roman.

Heureusement, le ciel était bleu. Et il y en avait, dans les rues, de ces familles heureuses, satisfaites, accompagnant docilement la jeune héroïne qui marche en tête solennellement dans son voile blanc et se redresse sévère comme une petite personne qui sait être le centre de l'attention générale! A côté d'elle, marche une sœur aînée, une sœur qui a « déjà passé par là » et qui veut abuser de son expérience pour donner des conseils sur la manière de tenir le livre de messe ou de recevoir les congratulations des amis. Mais la petite se rebiffe et prétend agir à sa guise.

Un contraste curieux à observer, c'est la différence d'attitude des communiantes le matin à la première messe et le soir, au salut.

Le matin, c'est la cérémonie officielle, le moment suprême. La petite, toute fraîche dans sa toilette que la maman vient d'arranger jusqu'en ses plus menus plis, est confite d'une dévotion attentive; elle demeure empesée dans sa pitié. Un silence recueilli plane sur ces enfants émues, et elles reçoivent la communion avec de petites mines extasiées, des craintes mystiques. La solennité les accapare; on dirait de petites béguines.

Mais le soir, oh! ce n'est plus la même chose. On s'est promené, on s'est amusé, on a bavardé tant et plus... et on a dîné. Pour les parents, c'est le moment sérieux de la journée, ce dîner. Et comme la jeune communiante est à présent une grande personne, elle tend son verre carrément. La joie, l'entraîn, le dessert interminable, —enfin, on arrive en retard au salut; les toilettes sont moins correctes, les petites bavardent comme des pies et mêlent des rires étouffés à leurs prières qu'elles dépêchent. Où sont les petites religieuses de ce matin... L'enfance gamine et joyeuse reprend ses droits et se moque elle-même de la petite femme gourmée et prétentieuse dont elle a voulu jouer le rôle pincé tout un jour.

Voici revenu, annoncé par les mandements d'abstinence, par les solennels sermons et aussi par les menus interminables qui s'allongent à la

mentionprismo, La polite, sonte fralche dans sa

quatrième page des journaux, l'austère Vendredi saint, date maigre consacrée à la mémoire de la passion et de la mort de Jésus-Christ sur la croix.

On comprend assez le mélange de jeunes en prière et de repas plantureux qui marque cet anniversaire. On ne sait, en réalité, s'il faut s'enfermer et gémir, ou bien gaiement se divertir en mémoire de notre Rédempteur. C'est, en effet, d'après les saintes traditions, à la mort du Christ que l'humanité — dont les forfaits originaires furent ainsi expiés et rachetés — doit son salut devant l'éternité. Faut-il, en ce grave vendredi, se réjouir grandement de notre délivrance conquise, ou pleurer sur la mort de celui qui s'est donné en sacrifice? On comprend l'embarras des uns et des autres et la baroque diversité des manifestations de ce jour.

En Angleterre, cette date est considérée comme l'ouverture de la belle saison, et il est de tradition de faire de joyeuses parties de campagne et d'aller au bord de la mer.

Chez nous, l'Eglise pense autrement, et, du haut de toutes les chaires, on prêche la retraite et le recueillement; c'est seulement le jour de la résurrection qui doit être un jour de fête.

On sait comment nombre de nos compatriotes s'abstiennent de partager cette appréciation; les dîners énormes se préparent chaque année à pareille date en grande et fastueuse pompe.

La gourmandise a des adresses spéciales pour se faufiler avec piété entre les sévérités du carême et se consoler très aisément de ne point manger de viande. On laisse ainsi un pieux semblant d'abstinence sur l'enfilade des services d'un repas bruyant. Et on se gave très saintement.

Voici donc un jour d'abstinence qui donne un fameux travail aux marmitons et à tous les maîtres d'hôtel. C'est, dans le monde des cuisines, une lutte, une émulation pour la confection bien réfléchie d'un menu — poème de gueule, comme a osé l'écrire Chavette — joli et savant et dont les séductions entraînent l'appétit.

La fête semble maintenant appartenir à une autre religion, le culte du Ventre, qui a eu ses prêtres et ses prophêtes, Brillat-Savarin, Grimod de la Reynière et aussi Alexandre Dumas père. La nappe est mise sur l'autel, et ce soir : grand'chèrel comme dit Pantagruel, le bedonnant patron des bons et vaillants mangeurs.

résurrection qui doit être na jour de l'ète.

Fidèle à ses usages, la Société Sarlabot procède au couronnement de Sa Grosseur le Bœuf, roi de la graisse. L'excellent animal! son sort, aussi glorieux que fatal, est en ce moment entre les mains d'un jury solennel et impitoyable. Voilà un être pour lequel la semaine sainte a des rigueurs particulièrement redoutables. Il ne verra plus le pré natal se couvrir de pimpantes marguerites : à la rentrée de sa promenade insigne, le triomphal quadrupède aux cornes dorées sera sacrifié à notre gloutonnerie. La seule cérémonie funèbre consacrée à sa mémoire consistera en sérénades et en brabanconnes soufflées à pleins cuivres, le soir, devant les étalages des bouchers fortunés qui, après les disputes de l'enchère, pourront offrir à leur clientèle des pièces de viande primée, enjolivée de papiers roses et bleus. Il est particulièrement curieux que tous les bouchers en ont, de ce bœuf merveilleux dont les flancs sont aussi inépuisables, semble-t-il, que la bouteille magique de Robert-Houdin. Un statisticien n'a-t-il jamais songé à estimer le nombre fort invraisemblable de biftecks, de rôtis et

d'aloyaux que fournit, avec une générosité extraordinairement abondante, un bœuf gras? Il y a là un phénomène étrange de notre artificieuse industrie moderne qui parvient ainsi à contenter tout le monde.

Mais, le plus gros intéressé n'est plus là pour réclamer contre l'usage abusif qui est fait de son nom; et alors, cette année comme toujours, nous assisterons à la multiplication des rosbifs couronnés et tout Bruxelles mangera du bœuf vainqueur.

A grandes volées, les cloches, après quelques jours de silence obligé, annoncent joyeusement, du haut de toutes les tours, le radieux jour de Pâques. Une fête générale — sauf dans les poulaillers que cette date met au pillage — arrivant comme la délivrance après une période de méditations et d'austères exercices de piété.

Ce temps pascal, observé par la plupart des peuples d'une manière spéciale suivant des usages nationaux et des rites religieux divers, est une des curieuses périodes de l'année. Des mœurs, des coutumes, des solennités très anciennes et variées se manifestent en cette semaine sombre comme les nuages qui descendirent sur le Golgotha au jour du crucifiement.

En Italie, les églises se ferment comme si la religion elle-même était morte. Et le culte nouveau recommence à Rome par une procession qui vient en grande pompe au seuil de Saint-Pierre demander par trois fois le: attollite portas. Alors, l'église s'ouvre et le « Dieu de gloire » ressuscité prend possession de la basilique en fête au milieu des premières fleurs qui symbolisent le renouveau du culte.

A Vienne, on procède encore au lavement des pieds. Les souverains donnent cet exemple solennel de pitié, poussée un peu loin, à toute leur cour assemblée dans la salle des Chevaliers au château impérial.

Les hospices envoient douze vieillards qui ont été particulièrement soignés et baignés. L'Empereur et l'Impératrice leur passent sur les pieds un linge trempé dans l'eau parfumée d'une aiguière d'or — et font une ample distribution de monnaie. C'est exagérer l'imitation de Jésus-Christ.

L'Espagne a sa célèbre procession de la confrérie du Silence, qui passe par les rues de Séville à 2 heures du matin; cérémonie si mystérieuse que l'obscurité et la solitude de cette heure de la nuit ne paraissent pas suffisantes aux membres de la confrérie dissimulés encore sous d'impénétrables cagoules.

Les Russes se donnent aujourd'hui le baiser pascal. On se rencontre: on s'offre un œuf et on s'embrasse fraternellement en se félicitant de la résurrection du Christ. On assure que cet exemple "osculatoire " est, chaque année, donné par le Czar lui-même qui, en sortant de la chapelle du palais. le samedi-saint à minuit, donne le baiser de paix au factionnaire. Cette pluie de baisers, que personne ne peut refuser, efface les rancunes et raccommode les amitiés brouillées. Il faut voir le lendemain si ces raccommodages tiennent et si les amitiés recollées ne cassent pas. Mais en tous cas, l'usage n'a rien de désagréable; il doit être fécond en occasions galamment charmantes et en expressions ardemment appliquées sur des joues fraiches. Pour un peuple froid, ce pieux braconnage de baisers n'est pas mal trouvé. Nous ne serions pas fâchés de voir faire chez nous un essai de cette religion mise à la portée de toutes les lèvres.

Car, pour en arriver à notre pays, nous trouvons que c'est dans nos contrées que la célébration des fêtes de Pâques donne lieu au minimum de cérémonie. Nous restons assez réfractaires et indifférents à ces coutumes, intéressants témoignages de la poésie du passé et des légendes que respectaient nos ancêtres.

Nous ne voyons guère que les œufs multicolores, teints violemment en rouge éclatant, en vert arseniqué, en bleu intense, en violet rubiacé, en vilain jaune, ou bien décorés de festons maladroits tracés du bout d'une allumette. De ces œufs durs, qui doivent être tombés des cloches durant leur voyage aérien en revenant de Rome, on fait des salades écrasantes dont quelques familles se donnent de consciencieuses indigestions pascales.

Pour le peuple, Pâques continue à être l'ouverture de la belle saison. Qu'il pleuve, qu'il vente, ou que le soleil rayonne, n'importe. La femme du peuple sort son bonnet à fleurs claires et sa robe légère, car l'été doit être arrivé. Si le ciel se trompe, tant pis.

Pour nous, Pâques n'est plus rien, qu'un dimanche où l'on est, en ville, plus bousculé que d'ordinaire parce que les campagnards des environs profitent des deux jours de fête pour envahir la capitale et y faire leurs emplettes.

Voilà ce qui, pour certains, est déplorable. Il faut peut-être regretter l'évanouissement de nos anciennes légendes et de nos vieilles coutumes étouffées par notre bruyante vie d'affaires, une vie pratique, sèche, pressée, un américanisme chiffrant les minutes comme les sentiments en bon deniers sonnants et trébuchants. Cela fait de nous des organismes mécaniques, des portemonnaie animés, des chasseurs de gros sous lancés furieusement dans ce steeple-chase de la finance et franchissant, comme de simples et méchants obstacles, les bonnes vieilleries, les chères routines et les poésies d'antan. Ainsi nous allons hativement à travers cette existence que nous n'examinons même plus - et nous devenons des êtres nouveaux, des bipèdes auxquels il faudra trouver un nom spécial, une famille toute neuve et suffisamment « select » dans le classement de l'histoire naturelle; on pourra nous ranger dans une espèce de « vélobipède ». Barris eus not sel las propè

La saint Léopold finit par une soirée gaie, car le ciel fait comme les monuments publics, il a illuminé, toutes étoiles dehors.

Pour nous, Paques n'est plus rien, qu'un

Les banquets officiels qui se donnent à profusion remplissent le centre de la ville de messieurs chamarrés et de fonctionnaires en brillante tenue ayant cette joie légère et animée qu'inspirent quelques verres d'un bourgogne généreux. Tout ce monde bavarde haut dans les cafés, tandis que la foule du dimanche marchant lentement le long des volets clos, va voir les illuminations ordinaires — très ordinaires : la place Royale, les ministètères avec leur longue ligne de feu formant des triangles au-dessus des divers hôtels.

Quelques grands établissements, comme la plantureuse Société générale, Montagne du Parc, font aussi des frais de gaz ou d'électricité; les fournisseurs de la Cour ont, fidèles au vieil usage, allumé vers 6 heures une rangée de lampions gras alignés sur la corniche de leur boutique, — après avoir avec une bonne précaution roulé le drapeau.

Le caractère typique de cette soirée est dû aux militaires pour qui ce jour est vraiment une fête, avec des permissions plus conciliantes. On les voit, vers le commencement de la nuit, ces guerriers naïfs, avancer lentement à travers la foule, allant par petites bandes, et un peu guindés dans leur grande tenue. Des groupes de brigadiers des guides promènent de long en large, dans les galeries Saint-Hubert, les aigrettes blanches

de leurs coiffures dominant les passants. Puis, la bière donnant de l'audace, Mars se dégourdit de plus en plus, il risque une chanson, et enfin, vers les onze heures, on entend des brabançonnes informes, enrouées, qui s'en vont de travers le long des petites rues et sont brusquement coupées par des appels de camarades.

Dans les quartiers moins bruyants se réfugie le sentiment, représenté par un soldat et une bonne attachés l'un à l'autre dans une interminable poignée de main; ils regagnent lentement la maison de ses maîtres et se font de brûlantes promesses.

Tout cela, lampions éteints, se termine par un tableau apitoyant. Quand les douze coups tragiques de minuit ont sonné, on rencontre aux environs de la place du Trône de pauvres soldats qui filent au pas de course tenant leur sabre et regagnant en grande hâte les casernes tout là-bas, là-bas dans les déserts d'Etterbeek. Les plus allumés, tout en allant bon train, répètent les excuses qu'ils serviront à la garde; les plus éteints, qui ont oublié l'heure, courent; on les entend haleter et ils filent de plus en plus vite sentant déjà du côté de la caserne, les pitoyables, l'humidité moisie de la salle de police, — et ils songent tristement que dimanche prochain elle viendra seule au rendez-vous.

La saison des kermesses est ouverte.

La tradition veut ordinairement que le Bruxellois attende le lundi de Pâques pour aller à Dieghem voir l'éclosion des premières baraques qui assaisonnent d'odeurs de fritures les senteurs du printemps et mêlent aux premiers chants des oiseaux la musique des pistons de la parade.

Cette première foire annonce le commencement des plaisirs dominicaux dans la banlieue et des folies à bon marché qui dansent autour des orgues de Barberie. Et pour certains, l'annonce des premières baraques est bien mieux significative que l'arrivée des hirondelles.

Le lundi de Pâques a, depuis des temps légendaires, l'habitude de voir des chevaux de bois valser autour de l'église Sainte-Marie.

La fête qui met en joie les populations de Schaerbeek, n'a de remarquable que cette date signal au terme de l'hiver.

La foire de Dieghem inaugure une série folâtre dans laquelle chaque faubourg a son tour bruyant.

Et puis, on y va voir si les événements ont

donné lieu à quelque actualité, ou si le goût des forains se manifeste d'une façon un peu neuve.

Le Congo est devenu la mode. Tout ce qui est surprenant, magique, extravagant, rare, vient du Congo, — qui doit être pour la masse le continent féerique.

Nous avons remarqué aussi que la mécanique, les applications de phénomènes fort ordinaires, les tours de science qui cherchaient à duper la crédulité publique dans ces derniers temps, disparaissent un peu.

On revient, semble-t-il, à la vieille exhibition de phénomènes dus à la nature ou à des trucs.

En fait de supercheries de ce genre, on n'a point oublié le succès d'un loustic qui annonçait, il y a quelques années, un cheval prodige, unique, naturel et vivant; seulement il avait la tête à la place de la queue! Et l'on se trouvait devant une pitoyable haridelle efflanquée, tout simplement retournée dans sa stalle, si bien qu'elle avait l'air de bouder à son râtelier.

Le goût plus naïf paraît se reporter vers ce vieux mode d'étonnement, vers l'ancienne baraque très simple, d'une propreté médiocre, où un phénomène balourd, inconscient de sa valeur, se soumet complaisamment à l'admiration publique pour le prix irrésistible de deux sous, C'est l'ancien jeu, l'art primitif d'émerveiller les masses.

Quelqu'un voyant annoncer à Schaerbeek un enfant de quelques mois pesant une somme terrible de kilogrammes, trouvait aussi que ce phénomène était l'enfance de lard.

Aussitôt qu'un pan de mur ou un pal clôturant une démolition offre, le long d'une voie publique, une surface vacante, la réclame aujourd'hui s'en empare avidement et y dresse une gigantesque publicité; ces murs deviennent comme la quatrième page d'un immense journal qui serait imprimé en couleurs.

C'est le boniment des rues, la parade à tant le mètre carré.

Cet envahissement de la publicité — qui a même tenté d'accaparer jusqu'aux panneaux des fiacres — est à présent un usage consacré; c'est une habitude normale à laquelle sacrifie tout le commerce. Tailleurs, marchands de parapluies, teinturiers, pharmaciens, directeurs de théâtre, tous cherchent à accrocher au passage l'attention publique par des promesses et des vanteries proclamées en gros caractères bien évidents.

Il serait curieux de rechercher le résultat pratique réel de cette avalanche d'affiches multicolores.

En général, il faut bien le dire, l'annonce murale est mal conçue chez nous. Le négociant rédige cette annonce tout comme celle qu'il envoie à l'administration d'un journal; or, ce sont deux modes de publicité très différents. Dans le journal l'annonce doit être lue; sur le mur elle doit simplement être vue. Dans un journal parcouru à loisir et passant de mains en mains, on peut détailler l'annonce. Sur une muraille qui s'adresse aux passants il suffit de la dessiner bien en évidence, d'une manière saillante et avec la simple exclamation d'un titre ronflant.

Les Américains qui, en matière de réclame, sont les maîtres du monde entier et savent bien que la publicité est la condition même de toutes les transactions, — les Américains, qui usent si bien des journaux, usent aussi de la publicité murale, et ils ont, à cet égard, des idées différentes des nôtres.

Ces annonces américaines sont de grandes images d'un dessin solide, accentué d'une coloration vive. Les images, qui dominent bien la foule et s'aperçoivent de loin sont cependant soignées comme exécution. C'est la production d'un art spécial qui a ses trucs, un art voyant qui sait habilement escamoter les détails trop menus et donner à ses fortes enluminures une physionomie coquette, surtout attrayante.

Le ton général, le dessin, la couleur s'inspirent du sujet lui-même et concourent également à produire sur le passant une rapide impression. Ces affiches excitent la curiosité et piquent un souvenir dans la mémoire. On oubliera le titre de l'œuvre littéraire et le nom de l'auteur, mais on dira: Vous savez bien cette affiche sombre représentant une pauvre fillette entourée de gens tragiques et farouches, et au-dessus ce cri de la malheureuse: "Je suis innocente!"

Un impresario, au lieu d'étaler un programme alléchant avec l'énumération détaillée des merveilles du spectacle et des excellentes conditions d'aérage de la salle, exhibe simplement aux passants, en très grand, les têtes des artistes les plus choyés. Ces bonnes figures sourient à tout le monde, de l'air le plus engageant, et les comiques de la bande grimacent ou font des excentricités : ils fument deux cigares à la fois. Pour les premiers rôles, ceux qui font recette, on colle de

grands portraits spéciaux, plus grands que nature et montrant l'artiste en tenue de ville. Pour les drames à tressaillements, on représente, sous le reflet blafard d'un sinistre clair de lune, la scène empoignante, les naufragés désespérés agitant encore un lambeau d'étoffe, ou bien, après le crime odieux, l'assassin arrachant sa fausse barbe.

La salle aussi figure dans cette revue illustrée des succès. Au lieu d'écrire que la salle est comble chaque soir, on montre, avec d'amusantes exagérations, le public des loges se penchant avec transport vers les artistes pour leur offrir bouquets et cadeaux — et dans la salle, l'intervention d'un policeman pour tempérer l'exubérant enthousiasme des spectateurs.

Au-dessus de ces dessins quelques mots, une phrase courte, un simple cri précisent le but de l'affiche. Et le passant devant cette pancarte grandement étalée, n'a pas besoin de stationner ni même de lire pour emporter une image qui demeure dans le souvenir.

C'est là une annonce insinuante, c'est la carte forcée de la réclame. L'aspect de ces immenses affichages est autrement gai à l'œil que l'insipide défilé d'affirmations élogieuses que nous voyons — ou plutôt que nous ne voyons plus — le long des vilaines murailles.

Il appartenait aux Américains de nous donner cette leçon. C'est sur cette terre classique du puffisme, du boniment extravagant et de la réclame à coups de revolver que l'on voit l'invention d'une brosse à dents prendre dans les trompettes de la Renommée l'importance d'une révolution.

On n'a pas oublié la furieuse publicité qui fut faite dans la patrie de Barnum pour célébrer un savon mirifique. Le long des voies ferrées, sur des rochers escarpés, on avait blanchi de grands rectangles sur lesquels un ami sincère de l'humanité conseillait en gros caractères noirs à tous les vovageurs de ne jamais se laver les mains avec un autre savon que le savon à jamais célèbre! Tous les événements étaient prétextes à réclames pour cet ingénieux inventeur; les journaux annonçaient que l'on avait trouvé dans le testament du banquier X... et, tatouée sur le ventre du pendu Y... cette phrase : Le meilleur savon sera toujours le savon... On prétendit même que ce furent les premiers mots de plusieurs nouveauxnés qui avaient la peau particulièrement blanche.

Nous nous rappelons encore qu'il y a une dizaine d'années des journaux américains publièrent une protestation de quelques coiffeurs de New-York. Ces coiffeurs protestaient contre

l'emploi de certain régénérateur de la chevelure doué d'une telle puissance, que chaque fois qu'on avait taillé les cheveux d'un client faisant usage de ce magique spécifique, les ciseaux étaient fatigués au point qu'il fallait les faire repasser. Les coiffeurs se voyaient obligés d'élever leurs prix pour ces clients. Aussitôt, un industriel répondit qu'il suffirait d'employer des ciseaux fabriqués avec les aciers de la grande fabrique de X..., aciers auxquels rien ne pouvait résister.

Et jamais on n'a su lequel des deux avait imaginé cette mirobolante réclame, — qui sans doute fut le résultat d'un compérage entre un marchand d'acier sans clientèle et un alchimiste qui ne parvenait pas à écouler sa provision de drogue régénératrice des cheveux.

Déjà frissonne le pressentiment des roses — et l'on signale les ordinaires grêves du printemps dans les régions industrielles.

Les hirondelles nous sont revenues. C'est toujours un heureux présage. Mais les pauvrettes éprouvent souvent chez nous, à leur rentrée une effarante surprise. Au lieu de la joie naissante de cette belle saison doucement épanouie aux premiers souffles rièdes, au lieu de la vieille chanson éternellement jeune et jolie que gazouille la nature ragaillardie, les hirondelles entendent une pétarade de coups de feu; elles trouvent un printemps qui sent la poudre.

Les bourgeois qui, aux sourires d'avril, ouvrent béatement leurs fenêtres bien large, installent un fauteuil sur le balcon et hument, avec une savoureuse satisfaction les premières senteurs de verdure, ces bourgeois atterrés, devant les orages socialistes, barricadent leurs portes, s'enferment avec de minitieuses prudences et craignent. Dans certains coins du pays les magasins sont clos; dans les demeures mornes, il semble qu'on enfouit des trésors au plus profond des caves, et les journaux multiplient dans leurs colonnes les rubriques sinistres et terrifiantes.

Le revolver a fait violemment irruption dans nos mœurs. Nous nous américanisons de la façon la plus dangereuse. Pour un rien, pour attirer l'attention, pour faire parler un peu de soi, pour recommander une lettre qu'on veut faire parvenir à son adresse avec éclat, on arme son bon revolver et on tire une salve bien nourrie. C'est une réclame à bout portant. Si bien que des personnes timides prennent peur maintenant quand on parle de lettres « chargées » et l'on vend dans les rues, à voix basse, des revolvers pour l'insignifiante somme de quatre francs. Ces armes, que personne ne se refuse plus, tuent aussi bien que les autres et même mieux. car le tireur lui-même risque d'y passer par les effets d'une explosion que l'on pourrait garantir sur facture. Attendons-nous donc à voir un de ces jours l'annonce d'une compagnie d'assurances contre les coups de revolver au théâtre, à la ville, à la campagne et à la Bourse.

Voilà comment notre printemps n'est pas toujours clément. Il chauffe les têtes. Les turbulences anarchiques ne paraissent pas lassées. Le vilain drame des misères sociales hurle dans ce tendre décor de l'année jeune qui pare la nature de coquetteries en piquant les premières fleurettes dans les verdures qui tressaillent.

> L'hiver tousse, vieux phtisique, Et s'en va; la brume fond;

Les zéphyrs font la musique Des vers que les arbres font.

L'herbe éclate en pâquerettes ; Les parfums, qu'on croit muets, Content les peines secrètes Des liserons aux bluets. Mais, il est chagrinant qu'on n'ose pas se réjouir largement comme on le voudrait de ce séduisant changement de décor. Dans le lointain, monte le grondement des grévistes qui vocifèrent.

Les hirondelles terrifiées sont capables de reprendre le chemin des pays bleus où siège le calme, et notre printemps penaud, désolé, sanglant ne serait point fèté.

Nous avions même déjà supposé, en souffrant les longs froids tardifs des dernières semaines, que le soleil, lui aussi, gagné aux théories nouvelles, s'était mis en grêve et refusait tout travail. Heureusement sa belle humeur l'a repris et nous le voyons resplendir insensible aux agitations d'ici-bas.

Sous sa direction, les arbres se mettent à l'œuvre, travaillent à leurs bourgeons et vont nous faire de l'ombre pour l'été.

Le Parc, dont on a fignolé la toilette, et où les concerts viennent de reprendre, a un air de ressuscité; nous y avons rencontré, le matin, vers les onze heures, quantité de vieux braves qui sont dans toutes les joies de leur àme. Ces pauvres vieux, petits rentiers, maigres retraités que l'hiver enferme si longaement dans les appartements froids avec des rhumatismes et des bronchites, voient paraître ces premiers beaux jours

comme une aurore de liberté. Le Parc c'est leur domaine, leur jardin; et ils y viennent quotidiennement se gaillardir au soleil en faisant, à petits pas, leur tour hygiénique. Ils se connaissent, forment des groupes et se retrouvent avec un bonheur guilleret et de tremblantes poignées de main. Puis, ils taillent une bavette, se racontant de vieilles histoires et faisant, du bout de la canne, des dessins dans le sable.

En voilà qui sont heureux, malgré les meetings, les grèves et les troubles. Ils viennent déjà dans leur Parc pour voir comment cela va, si les bourgeons font mine de s'ouvrir, — et, quand ils s'en retournent, ces chers anciens, leur dos est moins voûté, leurs jambes sont plus lestes et, Dieu leur pardonne! ils fredonnent du Béranger...

En cette jeune saison, d'un printemps qui n'est encore que de demi-qualité — comme disent Messieurs les commis en nouveautés — Bruxelles rassemble tout son monde, au grand complet.

Les chasses sont bien finies; les frileux volages

sont rentrés du Midi; la campagne est encore cinglée de bises âpres, et il faudra pas mal de semaines avant que la mer roule le long des plages ses irrésistibles tendresses bleues.

C'est donc l'époque où il faut bien demeurer en ville; et alors, par les rues animées, fourmillantes, passent des flâneurs nombreux, — quand le temps est doux et engageant, quand le soleil tout frais, commençant son apprentissage pour le printemps futur, s'essaye à chauffer.

Flâneries musquées et pittoresques; il fait assez frais encore pour s'entourer de fourrures douillettes, et assez tiède cependant pour arborer les coquetteries des premières nuances claires.

La Montagne de la Cour a le privilège d'attirer les oisifs notables. C'est là, le long de cette pente que « le monde chic fait sa poussière » suivant l'expression du camelot qui s'installe au coin de la rue et braille son boniment.

Le dandysme triomphal et le copurchic fleuri s'y épanouissent triomphalement. Brummel impeccable y promène sa suprême indifférence. C'est une parade fringante, une morgue empesée, une ostentation de raffinés de luxe, une montre de toilettes adorablement combinées et préparées avec des minuties scrupuleuses.

Monocle à l'œil, les « cols de zinc », pontifes

du bon ton, se prélassent dans l'orgueil de leur tenue britanniquement correcte.

Les officiers cambrés, la taille pincée, la moustache cirée, le sabre tapageant, portent beau et fier, et resplendissent comme le tambour-major du Caïd, « tout galonné d'or ».

Des saluts solennels, très étudiés, s'échangent au hasard des rencontres; ces mondains habiles, passés maîtres en les dissimulations d'une politesse compassée, savent d'un regard rapide jeté à la valseuse d'hier réveiller des souvenirs de confidences, ou bien insinuer un : à ce soir, très discret parfaitement compris.

Les femmes se regardent, s'examinent — et s'évaluent; les toilettes sont dépouillées par des regards connaisseurs, inventoriées par des mémoires rusées qui savent l'histoire d'une robe et mettent des étiquettes sur les jolis chiffons. Les mamans promènent leurs filles. Les jeunes mères exhibent triomphalement leur poupon qui sommeille, le nez en l'air, dans les bras d'une nourrice. Et l'on considère en passant les nouveautés offertes dans les vitrines chatoyantes, le chapeau coquet qui a les impertinences de la mode nouvelle, les étoffes aux audaces de nuances, la coupe toute dernière, et ce qui sera la mode impérative de demain. Chez le libraire éclate la

couverture du dernier roman à fracas; les bijoux ont d'irrésistibles appels.

Chez un pâtissier, des dames de marques diverses — plats du jour et de la nuit cotés sur la carte de la galanterie — trempent un biscuit dans un verre de porto et, avec des allures garçonnières, tendent la main aux gandins.

Et tout ce monde, paré et parfumé, erre lentement, à l'heure convenue, traînant sa promenade monotone de la place Royale au bas de la rue de la Madeleine, et là se disperse. On ignore ce que devient, au delà de ces limites sacrées, le double courant mondain, traditionnel, obligé, et dans lequel un élégant est tenu de se montrer.

Une rumeur de conversations molles remue sur ce flot de jolis passants; c'est un continu papotage, un échange de nouvelles et de potins vinaigrés qui enveniment les plus minimes incidents, une médisance à dents fines, des railleries froides qui lardent le prochain le plus benoitement du monde.

Et dans ce concert de mondanité précieuse et d'élégance mièvre et savante, la seule note brutalement démocratique est donnée par le gros omnibus d'Ixelles qui, lourd, empli de commères et de provisions, remonte péniblement, au pas de ses quatre chevaux essoufflés. opt d'irrestroics appers,
Chez jun philssier, des dames de marques
diverses — plats du jour et de la mit cotés sur la
carte de la ralanterie — trempent un biscuit
dans un verre de porte et, avec des allures gar-

Préludant à la saison des courses, le concours hippique fait parader la série de ses grandes journées.

L'institution sportive, bien que très jeune à Bruxelles, s'est calée bien vite dans nos mœurs et elle a, dès à présent, sa place dans les usages sacrés du monde à la mode. Ces concours ont la vogue.

Installé en premier lieu sur la grande terrasse du Parc Léopold — aujourd'hui voué aux Instituts de l'Université — l'hippique a transporté ses barrières au bout de la rue de la Loi, dans les halls qui rappellent les Expositions de 1880, de 1888 et de 1897.

Le cadre que donnaient les bosquets et les pelouses de l'ancien Jardin zoologique était bien autrement riant que cette serre-manège.

La piste se déroulait dans un parc soigné qui, surtout en ces premières semaines de gai printemps, constituait un décor délicieux.

Les feuilles étaient d'un vert tout neuf, les

arbustes avaient fait toilette et les massifs piquaient des bouquets de lilas au bout de leurs branches.

Le grand bâtiment du fond, avec sa belle terrasse, formait une vaste tribune où se pressait une foule élégante, et, au grand complet, le monde du sport.

Le spectacle est curieux; pour les connaisseurs, il est plus sérieusement intéressant que les courses qui font défiler, pendant quelques secondes, une furieuse galopade de bêtes déformées avec science en vue d'obtenir le maximum de rapidité d'allure. C'est un jeu, un sujet à paris, beaucoup plus qu'une étude véritable de la race chevaline.

Dans les concours, sur une piste bien préparée et sur laquelle, avec cette adresse des gens d'écurie, on a dessiné en sable des écussons compliqués, défilent lentement et se montrent dans toute leur valeur, les chevaux de choix et les équipages de luxe. L'art difficile de l'équitation dompte la fougue des chevaux de sang. Des cavaliers en habit rouge font cavalcader des chevaux de chasse qui franchissent les haies d'un vigoureux coup de jarret, en un gracieux élan. Puis, ce sont les frémissants chevaux de trait aux membrures carrées, les poneys nerveux qu'on ne peut retenir, les entiers aux flancs tressaillants, la robe lustrée d'une sueur grasse, et, à côté, le

cheval de luxe fringant sous sa coquetterie de harnais neufs. Belles bêtes qui s'avancent fièrement dans la robuste harmonie de leurs mouvements et le beau développement de leurs lignes.

Les cochers, avec de souples adresses de main, font décrire aux véhicules de difficiles sinuosités et retiennent, sans effort, au bout de leurs longues guides, cette puissance prête à bondir.

Les attelages en flèche rappellent la vieille mode des chasses anglaises quand le chasseur attelait à l'avant son cheval de selle.

Les gentlemen cossus mènent leur mail attelé de quatre chevaux impatients. Autour d'eux, tout l'essaim des coureuses, des buggy, des phaétons et de toutes les voitures légères, hautes et basses. Cela, présenté avec des soins minutieux, une préparation artistique, des couleurs fraîches, des grooms raides, des ornements, des rubans et une parure complète.

Et ce triomphe de " la plus noble conquête de l'homme " est une fête du luxe. Le spectacle riche de la grande vie est un attrait pour tous. Il semble même que ce concours, ce nouveau venu parmi nos usages, soit arrivé à prendre la place de Longchamps, vieille promenade un peu en désuétude.

La foule parée vient au concours faire rivalité

de toilette. C'est là, véritablement, que s'épanouissent les premières robes de la belle saison, les jupes exquises, portées avec un charme diabolique et une irrésistible mutinerie. On remarque jusqu'aux ombrelles, trop originales parfois, plates absolument et formant une grande étoile de dentelle.

Le ciel gris fait sortir les manteaux. Les frileuses portent des ulsters sans pèlerine et des redingotes longues de drap clair qui ont des allures touristes. D'autres revendiquent les droits de la visite montrant les bras, et les plus effrayées devant les hypothèses de pluies sont empaquetées dans ces vilains manteaux en toile cirée, sorte de bâches fort malséantes. Ce monde emplit les gradins et la terrasse et mêle son caquetage aux accents de la musique placée devant la loge royale. C'est du pittoresque, qui sourit au grand air frais du printemps et qui réjouit l'œil d'un sémillant chatoiement de nuances tendres.

La série de ces réunions hippiques se résoud au bois de la Cambre

La Reine, dans son attelage à quatre doubles poneys, passe en revue, près du lac, les chevaux et les équipages primés.

Beaucoup de curieux sont attirés au boulevard et à l'avenue Louise. Nombre d'amazones, cavaliers et conducteurs d'équipages rivalisaient dans ce concours défilant.

Le soleil pâle, jette sur ce mouvement de voitures rapides et de coursiers au galop des rayons faibles qui mettent un peu d'or sur les cuivres des harnais et font scintiller les vernis frais.

A midi, la porte de Namur, avec l'entassement des curieux faisant une double haie, a l'air d'attendre un retour des courses.

Une chanteuse qui dugazonnait avec un accent drôlement vicieux, le rôle de la bonne sorcière, amie de Mireille, chantait un soir :

> Voici la saison, mignonne Où les All'mands font leur choix.

Ce sont, en la saison que voici, les Anglais, touristes intrépidement expéditionnaires, qui font leur choix, et se demandent en quel coin du monde ils vont, cette année, aller promener leurs mackintoshs, leur « family » et leur appareil portatif destiné à faire du thé dans toutes les situations où un gentleman peut dignement se trouver.

Et si le soleil persiste dans les faveurs dont il nous dore, bientôt, en même temps que les gros tonneaux de tôle verte, — qui, sous le fallacieux prétexte d'arrosage municipal, aspergent d'eau sale tant de beaux pantalons frais et de jupes claires, — nous allons les voir surgir, ces caravanes d'Anglais extravagamment amusants, ces familles qui ont l'air de sortir d'un vaudeville et qui, avec une gravité cocasse, traînent par les rues leur toujours sévère curiosité.

Ils savent que sur ce misérable continent ils représentent la gloire de la noble Angleterre, et ils marchent superbes, empesés de cette dignité.

Seulement elle est accoutrée de délirante façon, cette morgue britannique. Quels attifages! Master John est équipé, armé et muni, comme s'il partait pour le Zoulouland. Il est vrai que la fantaisie de cette expédition peut lui pousser en route, et un Anglais de race ne doit jamais être pris au dépourvu. Donc, pour venir passer une semaine sur les rives de la Senne, il a pris son casque et son voile vert, un vaste coquin de parapluie, qui peut servir de tente, et un bon châle, moyennant quoi, si par hasard on ignorait l'institution des hôtels en Brabant, il pourrait camper dans la plaine, à la belle étoile.

Les femmes sont empaquetées et ficelées dans de longs manteaux de toile claire ou sanglées comme des colis, dans leurs imperméables. Elles ont la haute bottine vigoureusement lacée, la semelle épaisse, bien cloutée; et leur dos, comme le reste est hideusement plat: ces voyageuses pratiques suppriment la tournure, parce que, dans les compartiments de chemin de fer, cela occupe une place inutile.

A midi, ils s'attablent à l'air, pour déjeuner, à la terrasse d'un des restaurants de la place Royale, devant Godefroid de Bouillon; le père, au préalable, lit à haute voix, dans son guide, devant sa famille et le garçon impatienté, la biographie de ce chevauchant croisé. Puis, ils étudient la carte, confondent les potages avec les desserts, et se mettent sèchement en courroux contre le garçon, qu'ils écrasent d'un mépris à plusieurs étages.

Les plus sincèrement drôles sont ceux qui, en bande nombreuse, ont été « entrepris » par une agence Cook ou autre; cargaison ambulante trimbalée à prix fixe par les monuments, les hôtels, les théâtres, les bateaux, les montagnes et toutes les curiosités alléchantes inventoriées au prospectus.

Ils traversent la ville dans de vastes véhicules, et, comme ils veulent en voir pour leur argent et ne pas perdre une miette des curiosités promises, leur attention est aux aguets, les têtes s'agitent pour épier à droite et à gauche, en haut et en bas; tous les yeux sont farouchement à la besogne, et, dans cet ébahissement qui bée, toutes les bouches, grandes ouvertes, font une menaçante exposition de dentiste.

A la porte des monuments, ils descendent de leurs tapissières et marchent en file indienne. Les indications données par le guide, en tête, son t transmises de bouche en bouche, afin que le dernier ne soit pas volé. Le nombre augmente le flegmatique sans-gêne des insulaires. Ainsi, ils entrent à Sainte-Gudule pendant un office et circulent absolument comme si l'église était vide. Alors grincent des altercations entre le suisse et la naïve stupéfaction des anglais, qui se croient, mordicus, dans leur droit le plus simple, le plus indiscutable.

Au Passage, ils dévorent les photographies avec des yeux goulus et achètent, comme souvenir, le « portrait » du Palais de justice.

Et devant l'Hôtel de ville, on voit un groupe de ces touristes baroques adresser à un agent de police interloqué une pantomime étrangement animée. Cette mimique à saccades veut tout cyniquement dire: Indiquez-nous le coin de la rue de l'Étuve et de la rue du Chêne.

Dans les musées, qu'ils encombrent et qu'ils regardent très impassibles, ils ont plutôt l'air de vérifier l'exactitude du catalogue. Et quand ils sont sûrs que tous les numéros, justement indiqués, figurent bien en leur place, c'est parfait; ils s'en vont.

Puis encore, la scène amusante, c'est l'arrivée du mail-coach, ramenant de Waterloo et descendant place Royale les Anglais transportés de la gloire de leurs armées et méprisant tout bas ce rien du tout de Napoléon. Les Anglaises, avec leurs lourds riflards, leurs chapeaux en cloches et leurs dents de grenadiers, sont juchées sur l'impériale; quand la voiture, annoncée par une sonnerie de cornet à piston et traînce par quatre haridelles, - qui doivent, elles aussi, bien maudire Napoléon, - s'est arrêtée, on applique une échelle et les braves dames sèches font, à la grande joie des gamins, une gymnastique un peu shoking pour descendre de leur perchoir. Les plus attrapés sont les curieux effrontés, car, c'est plutôt comme bâtons de chaise que seraient présentables les mollets exhibés alors dans des bas gris ou jaunes.

Le soir, les familles vont au théâtre voir le succès du moment, tandis que les hommes seuls grimpent au Waux-Hall avec leur casque et leur pipe, et alors... Enlèvement des Sabines de la rue de l'Enseignement par les vertueux fils d'Albion.

Il est de tradition, en cette saison, de broder une fantaisie printanière sur les joies perpétuelles des kermesses entraînant les promeneurs du dimanche vers les communes environnantes.

Nos faubourgs sont pris d'une envie de fêtes. Des affiches officielles et d'interminables programmes promettent aux populations l'allégresse la plus générale. Ils ont l'air, ces faubourgs en gaieté, de danser en rond autour de la capitale, qui, séduite à la fin par ce joyeux exemple, se laissera convaincre. Elle mettra aussi des drapeaux à ses fenêtres, offrira du vin d'honneur à des présidents et écoutera interminablement la Brabançonne, — tandis que des avis alléchants, circulant en ville aux vitres des tramways, appelleront la foule à s'ébahir devant les saltimbanques.

Il faut penser que ces fêtes répandent de véritables et bien tentantes joies, car la foule répond avec constance aux appels de ce genre. Seulement, c'est un peu l'avis de ceux à qui est imposée la kermesse folâtre, qu'il faudrait connaître, l'avis de ces citoyens trop favorisés qui voient s'installer devant leur porte toute l'alignée des boutiques et des installations, l'outillage des plaisirs populaires. Ils pensent, ces amusés malgré eux, que la kermesse, c'est comme le pâté de Geneviève de Brabant, il n'en faut pas trop prendre.

On ne connaît pas, véritablement, sans l'avoir éprouvée, toute l'horreur de ce supplice à tapage incessant, continuant chaque jour, chaque soir, chaque nuit, toujours et encore, avec une irritante uniformité.

C'est, de plus, un encombrement qui barre la circulation. Pour rentrer chez soi, il faut faire des détours au milieu d'une crasseuse agglomération de nomades campés là, autour de leurs tente set cuisinant leur fricot en plein vent. Ces vagabonds, peu discrets, ne se gênent pas outre mesure pour chiper de droite et de gauche les choses mal gardées, — car les scrupules sont un bagage superflu pour ces errants, bohémiens de la joie publique.

Ce monde d'acrobates attire des essaims turbulents de polissons qui, pour s'exercer à des jeux d'adresse et à des manœuvres de tir, cassent les carreaux des immeubles voisins, conservant à leurs méfaits le plus modeste et tout aussi prudent anonymat. Et malgré le proverbe, c'est celui

qui n'a pas cassé les verres qui les paye.

Voilà à travers quel vermineux grouillement il faut regagner son domicile en subissant les offres d'un photographe qui ambitionne l'honneur de « tirer votre portrait » et le boniment d'une commère qui veut vous dire, au moyen de ses cartes magiques, quel est l'amant de votre femme!

Mais c'est le dimanche que la fête est complète.

Un entassement de foule traînarde suit docilement son même chemin, toujours. Ces gens fatigués ont des mines peu réjouies, d'une lugubre
résignation: ils ont réellement besoin d'une
bonne dose de distraction. Mais il paraît que
ce n'est pas encore là qu'ils trouvent de quoi
changer leur humeur; car il ne faut pas être
grand observateur pour avoir remarqué combien
les familles qui flânent devant les baraques et
qui écoutent l'annonce des plus étourdissantes
merveilles, demeurent lourdes et assoupies. Ces
bonnes gens, que rien ne déride, semblent subir
le divertissement banal: tous ont l'air d'être
venus à la foire pour y conduire les autres.

Le spectacle même du public n'a rien de réjouissant ni d'entraînant.

Quantà la fête, toujours les mêmes programmes,

les monstres identiques, les jeux semblables et l'unique espèce de baraques dont se dégage odieusement les senteurs de graillon et le parfum des pommes de terre frites, où le saindoux cède la place au suif... au suif errant... et encore toutes les autres odeurs in... tant pestives.

On s'écarte énergiquement de la fenêtre, car on serait de plus aveuglé par des jets de lumière électrique et assourdi par les pistons rageurs et les hurlements d'une parade. Travailler ou lire : impossible. Alors, on se couche et, malgré tout, on entend encore avec une horripilante obstination l'orgue criard d'une entreprise de chevaux de bois moudre, plusieurs centaines de fois, l'éternelle valse des Cloches de Corneville avec une même note cassée revenant dans une agaçante régularité au même point. Infernale obsession qui inspire des envies d'émigration. On ne sait pas toute la rage des enguignonnés qui voient devant leurs demeures des kermesses poussiéreuses dérouler leurs affreuses toiles peintes. Ce devrait être un cas de résiliation de bail, - et on comprend la morosité navrée qui empreint si tristement la pâleur dolente des saltimbanques et des forains : ils sont trop à la joie.

Le lundi du Longchamps. C'est-à-dire que, suivant un vieil et cher usage, le Bruxellois met ses plus resplendissants atours et s'en vient muser le long des boulevards — pour voir les modes de l'année.

La formalité s'accomplit sans éclat.

Les ministères généreusement ferment leurs bureaux, et la ville poste dans l'axe du boulevard des agents de police en belle tenue qui veillent à la régulière circulation des équipages.

Promeneurs, et surtout promeneuses, sont en nombre; celles-ci, bravant avec fierté la froidure, ne sont pas trop enveloppées de manteaux et ont malgré tout, sorti des robes printanières en l'honneur de ce jour de coquetterie.

Et, obstinément, on se regarde avec une réciprocité générale, cherchant le détail, la nuance, la coupe, qui sera le mois prochain la note caractéristique du chic suprême.

Nous avons fait comme tout le monde, et, notre meilleur lorgnon sur le nez, nous avons, avec plaisir, examiné nos concitoyennes pour prendre quelques notes sur les modes : le reportage, hélas! n'a que trop rarement d'aussi galantes besognes à accomplir.

Donc, nous avons tout d'abord remarqué que les femmes portent, avec un déplorable ensemble, un très singulier gilet blanc terminé par un petit carcan droit en toile empesée.

Les chapeaux, malgré toutes récriminations, ontinuent à pousser comme de mauvaises herbes. C'est déconcertant vraiment, mais ils sont encore plus monumentaux, — et ornés de rubans jaunes!

La coiffure des jeunes filles est en paille de couleur. Un retroussis à la carabinier montre l'envers blanc de la paille. La mode la plus drôle pour ces demoiselles consiste à s'attacher autour du cou une faveur nouée au côté; c'est un petit collier qui leur donne un air toutou.

On porte beaucoup d'étoffes à rayures, des foulards, des tissus de soie d'un coloris doux et chatoyant, ornés de garnitures plates.

Les mantelets et les collets font fureur; ils sont brodés de perles et garnis de jais. Le jais s'emploie à profusion; plusieurs robes noires couvertes de grandes ornementations de jais scintillent comme de véritables armures — et doivent être à peu près aussi lourdes.

La victime sacrifiée, c'est le volant radicalement supprimé.

Et la plus seyante coquetterie, c'est l'ombrelle; oh! les jolies ombrelles de couleurs; quelles formes, quelle décoration, quelles nuances séduisantes leur a données la mode cette année. Un tulle léger, une dentelle un peu fripée les recouvre, quelques broderies folâtrent tout autour, des nœuds de rubans s'attachent au manche. Elles sont bleues, écrues et surtout d'un beau rouge franc; quelques-unes sont semées de fleurs.

Sous la verdure fraîche des arbres des boulevards, le va-et-vient de ces ombrelles multicolores agite une attrayante variété de tons, une riante gaieté de couleurs; le soleil, traversant avec douceur l'étoffe, pose des reflets délicatement nuancés sur les joues des flâneuses, et les minois égayés semblent sourire au cœur d'une grande fleur de soie.

La statue Rogier d'un côté, la place Rogier de l'autre, et tout là-bas, filant vers la banlieue, la rue Rogier. Et la fontaine de Brouckere dont l'Amphitryte et ses dauphins voguent à plusieurs hectomètres de la place de Brouckere. De même encore, au lieu d'être dans le dos de Ste-Gudule, la place de Louvain se trouverait plus logiquement en tête de la chaussée de Louvain.

Ces disjonctions, dont on trouverait bien d'autres exemples, - ainsi, encore, la Cité Fontainas, - troublent notre topographie urbaine et peuvent dépister l'étranger par leur manque de logique. On nous citait dernièrement, à ce propos, le système pratique adopté dans une ville d'Amérique, - ce pays du merveilleux breveté où toutes les choses ingénieuses existent ou doivent exister. La ville est divisée en quartiers : quartier des fleurs. où toutes les rues ont recu le nom d'une fleur: quartier de l'Europe, où chaque rue porte le nom d'un pays ou d'une ville d'Europe; et puis le quartier des hommes illustres, le quartier des sciences et ainsi de suite. De cette facon, le nom seul de la rue indique le quartier où il faut la chercher.

Chez nous, les conseillers communaux, qui sont les parrains de nos rues, doivent parfois se racler l'imagination pour ce baptême, qui, malgré tout, semble fait au petit bonheur. Les hasards entassent sur le plan des noms cocasses, des appellations risibles, dont on ferait une collection assez étonnante. Ce qui reste charmant, dans ce caprice des dénominations si variées, c'est le nom ancien, dû à quelque légende, à une histoire de quartier, et qui demeure, comme un restant du passé, attaché à son coin de ville.

Dernièrement, des fouilles, au hasard, dans de poussiéreuses paperasses, nous ont fait dénicher l'origine du nom de Saint-Boniface donné à un quartier et à une paroisse d'Ixelles et dû à un évêque, fils d'un orfèvre bruxellois demeurant au Cantersteen. Ce brave prélat qui, au treizième siècle, habitait l'abbaye de la Cambre, - où longtemps fut pieusement conservé son calice dont on se servait pour administrer la communion aux religieuses, - avait conquis et dominé le village devenu aujourd'hui l'important faubourg que l'on sait et qui, paraît-il, a bien manqué prendre complètement le nom de l'évêque; il n'y a pas bien longtemps que, le dimanche de la Mi-Carême, on distribuait encore aux pauvres à Ixelles, de grands pains appelés pains de Saint-Boniface.

Une mélancolie est toujours de voir biffer les noms anciens, comme chose surannée ou grotesque rococo. Ce sont les traces dernières des mœurs d'autrefois, des générations endormies et de l'existence des vieux siècles. Ce sont presque des lambeaux de documents pour les chercheurs de détails, pour les fureteurs en quête de potins vieillots et de racontars, et qui font du bric-à-brac dans l'anecdote.

Les historiens de l'infiniment petit épluchent ces noms si âgés, les analysent avec des précautions d'entomologistes et dénichent de ravissants détails, de menues choses, de précieuses vieilleries.

Chaque rue se trouve posséder sa notoriété potinière, ses gros petits événements, ses héros - et tout cela forme un passé historique, un lot de gloire qui s'éparpille dans les déménagements et s'éteint avec les habitants. Il ne subsiste plus alors qu'un nom dont nous sommes stupéfiés. ignorant sa tapageuse origine. N'importe, n'enlevons pas aux vieilles rues leurs chers anciens noms avec lesquels elles semblent affectueusement unies. Tant pis, si l'avenir ne justifie aucunement le nom dont une voie a été baptisée à son inauguration. Ainsi une manie de tous nos conseils communaux — le cas se présente dans la plupart de nos villes — c'est d'appeler rue neuve, une rue dont on vient de décréter le percement, comme s'il ne devait pas arriver un moment où cette rue neuve sera une vieille rue. Et la désignation alors, toute fausse qu'elle soit, rappelle encore l'orgueil satisfait des administrateurs ravis de leur œuvre et inaugurant pompeusement la rue pavoisée, la rue que jalouseront les cités voisines.

A Bruxelles, notre rue Neuve est déjà âgée; elle a dans sa famille bon nombre de sœurs puînées; malgré ses maisons très démodées, elle continue à se pavaner sous ce nom jeune, comme une grand'maman qui ne se trouve pas encore si ravagée.

Du reste, si nos anciens revenaient voir ce que pas mal de rues ont fait de leur nom, ils seraient violemment étonnés. Une voisine de la rue Neuve, la rue des Fripiers, est précisément parmi les plus coquette comme magasins et étalages. Il doit arriver à des touristes de demander s'il n'y a point erreur sur le plan qui donne ce vilain nom de revendage à une pareille voie.

On glanerait bien de fantaisistes remarques en suivant nos rues et en comparant leur physionomie à leur désignation.

La rue des Dominicains évoque l'image d'un coin silencieux, solitaire, avec des hauts murs sévères abritant les méditations de graves couvents. Ce n'est pas tout à fait cela, en réalité. C'est au Marché au Charbon qu'on trouve le plus de tailleurs. La rue aux Fleurs a dû sans doute son nom gracieux à de beaux jardins, aujourd'hui bien oubliés!

La rue de l'Enseignement n'est pas précisément habitée par des professeurs. Et c'est rue de la Loi que se trouvent de solennels hôtels où — d'après ceux qui se connaissent en politique — la loi n'est pas toujours l'objet des égards qui lui sont dûs.

Ce chapitre rappelle la mésaventure d'un Américain qui, débarqué à Bruxelles, voulut tout de suite, avec une insouciante audace, visiter la ville, seul, et ignorant absolument le français. Il songe cependant, au sortir de l'hôtel, qu'il est pratique de prendre note du nom de la rue. Et au bout du trottoir, il copie lettre à lettre ce qu'il voit au coin du mur.

A l'heure du déjeuner, il avise un commissionnaire et lui montre sur son calepin le nom de la
rue qu'il veut regagner. Après une énigmatique
pantomime, peu respectueuse de la part du
Bruxellois, l'Américain se fait une opinion défavorable de nos commissionnaires, — et monte
dans un flacre en montrant encore son calepin au
cocher. Nouvelle et violente altercation américano-flamande qui finit par l'expulsion de l'étranger, lequel furieux, et toujours le carnet à la
main, s'adresse à un sergent de ville... Le malheureux Américain avait copié sur son carnet :
" Défense d'afficher sur ce mur. "

On n'a pas su comment il parvint à regagner

son hôtel où bien probablement il boucla sa valise à la hâte pour quitter au plus vite une capitale où personne ne sait lire.

Les courses et l'hippique commencent la saison des quadrupèdes. Et puis, l'exposition des races canines, sous le patronage de la Société royale Saint-Hubert, attire le public féminin. Les dames, en grand nombre, se pressent, non pas seulement devant les mignons exposés du deuxième groupe, kings-charles, épagneuls, maltais et havanais, mais devant les 107 classes comprenant une extraordinaire et lassante variété de sujets : les levrettes maniérées dont les finesses se piquent d'aristocratie à quatre pattes, les beaux foxhounds, les griffons étendus sur les coussins brodés appartenant au mobilier de leurs niches, les bassets qui ont les pattes usées, et puis les meutes impatientes maintenues par les valets de vénerie, et aussi des molosses, gros et affamés, toujours en mouvement, le ventre agité, comme s'ils avaient la panse de saint Guy. Que de prévenances et de soins affectueux entourent ces bêtes aimées et leur sont prodigués avec des morceaux de sucre et de tendres paroles. Les bonnes maîtresses veillent tout le jour près de leur chien et les conduisent faire un bout de promenade. Plus loin, un domestique apporte une pâtée tout spécialement confectionnée au nom d'Azor... Bien des gens seraient heureux d'avoir un peu des prévenances si abondamment données aux bichettes choyées, et il y aurait peut-être moins de querelles si l'affection se partageait plus équitablement entre gens et caniches.

Et quand le caniche ne mange pas, ou paraît indolent, les émotions vite consultent les spécialistes. Un des amusements de cette exposition, pour les profanes qui tombent comme un jeu de quilles au milieu des chiens, c'est d'écouter les précieuses recettes, les formules, les secrets fameux qui préservent ces bonnes bêtes de tous maux et qui constituent ce que nos grands anciens appelaient la petite médecine. J'ai entendu un vétérinaire établir en cette expression pittores que la première règle de l'hygiène canine:

N'oubliez jamais que l'eau et le pain, c'est la viande du chien....

Cela rappelle vaguement ce naturaliste de foire proclamant dans son boniment, à la porte de son musée zoologique, que les perroquets, messieurs et mesdames, vivent plusieurs centaines d'années, et même, quand ils sont empaillés, leur existence n'a plus de limite!

Un sentiment curieux que laisse au visiteur l'exposition de la Société Saint-Hubert, c'est que les chiens, jolies bêtes aux souples nervosités, quand elles sont examinées isolément, deviennent ainsi, en revue interminable, en vaste groupement, en tas, tout à fait odieuses et assommantes. On est affligé dans ce vaste chenil d'une température! et d'une odeur! et puis le tapage énervant, les concerts des uns qui jappent et des autres qui hurlent, tandis que les gros dogues accompagnent d'aboiements en mineure. Ces prisonniers improvisent une cacophonie horripilante. Trop de chiens! trop de chiens! Ils abusent de notre attendrissement et semblent se targuer de cette vieille réputation de fidélité obstinée qu'ils doivent à la littérature la plus ancienne, et qui a fait du chien l'animal le plus collant. A l'âge des pensums, on nous faisait copier vingt-cinq fois les prouesses du chien du martyr. Depuis le chien de Sabinus jusqu'au fidèle toutou de Cham, en passant par tous les intermédiaires qui ont retiré une petite fille des eaux du canal ou retrouvé la montre de leur bon maître dans la poche d'un filou, les annales du brave chien sont

cette première apparition de petites feuilles d'un vert mal teinté et qui n'osent jeter dans les allées qu'un ombrage timide... Mais, malepeste! on avouera bien cependant que parmi les feuilles que nous devons au présent mois, il en est de fort ennuyeuses et superlativement agaçantes: ce sont certaines feuilles de papier, des imprimés... Car, en cette gentille saison d'éclosion générale, ce sont surtout, pour le moment, les prospectus des magasins de nouveautés et des maisons de confection qui poussent et se répandent avec une encombrante exubérance.

En ces jours tendres où la nature se toilette de feuillage fieuri, il semble que nous aussi, pour nous mettre au ton, nous éprouvons des besoins de coquetterie, des envies de vestons frais et de cravates claires.

Le "joli mois de mai "auquel un cantique très court et aussi vieux que naïf demande, en deux vers adorablement pudiques, de nous apporter de quoi vêtir toutes les portions de notre personne,—est le mois des tailleurs.

S'en donnent-ils du boniment, tailleurs et confectionneuses! En avant la musique, le tapage de l'adjectif vantard et les prix tentants des étiquettes marquées en chiffres connus.

La boîte aux lettres, chaque matin, est gorgée

de prospectus, d'avis, de réclames avec échantillons à l'appui et de brochures très détaillées; le tout démontre que vos vêtements sont d'une coupe déjà affreusement ancienne et d'une étoffe dont le démodé est ridicule. Grand temps est-il de passer aux comptoirs du colossal magasin, unique dans le monde, qui vous offrira les modèles les plus nouveaux et les plus « fashionables » à des prix dérisoires et irrésistibles, — et, au moins, vous pourrez décemment vous montrer en plein jour sans avoir mine de sortir de l'arche de Noé.

C'est une véritable conspiration énervante qui éclate chaque matin dans le courrier et bombarde de prospectus, chargés de termes d'un jargon spécial, notre pauvre garde-robe et nos bons serviteurs de vêtements.

Nous, les hommes, nous résistons encore assez raisonnablement aux verbeuses parades de ces charlatans de la mode. Les femmes, c'est autre chose. Leur dire que les robes qu'elles portent sont démodées et le leur affirmer avec cette impertinence musquée des commis en nouveautés, — pontifes de rayon, prêtres pommadés prêchant le goût du jour, — c'est affreux! et, Dieu me pardonne! elles iraient plutôt... sans robe. Une jupe vieille de six mois est d'un monstrueux insurmontable! Or, cette horreur du démodé, non seule-

ment on l'affirme, mais on la prouve par des croquis montrant les corsages nouveaux exactement seyants, les ravissants manteaux d'été exquisement modernes, et tout l'artificieux arrangement d'une pimpante toilette. Par là-dessus, le prospectus clame: Rabais extraordinaire! bon marché fabuleux! occasion unique dans les temps présents et futurs! Venez voir nos merveilleuses expositions!

Infernale séduction. On peut remarquer combien en ce moment les grands magasins de nouveautés sont, tout le long du jour, encombrés de visiteuses touchant les étoffes, questionnant, examinant, cherchant et ne s'en allant qu'à regret, méditant des plans financiers et des combinaisons d'arithmétique conjugale pour réaliser les ambitions de coquetterie.

Sans être bien devin, on sait ce qui va se passer, le soir, quand madame sera assurée que monsieur n'est pas de trop fâcheuse humeur, et comment elle vantera cette occasion rare, sur laquelle une bonne mère de famille doit évidemment se précipiter. Des satins merveilleux, des surahs splendides et du mohair, grande largeur, à deux francs le mètre, c'est dérisoire et cela ne se retrouvera plus jamais; c'est une vente à perte; il faut en profiter...

On ne sait jamais comment finissent ces scènes engluantes de la vie conjugale; elles tournent souvent au féroce, — quand une robe neuve est en jeu.

Nous réclamerons peut-être un jour une ligue pour la protection du domicile contre toutes cette circulation de réclames sans vergogne et de publicité banale qui s'engouffre partout. Elle abuse de ce que toutes les boîtes à lettres sont là béantes et si accommodantes, le long des rues, et semblent complaisamment laisser pénétrer dans chaque maison un coin de voie publique accessible aux paperasses de la rue. Cette intrusion de prospectus qui viennent s'imposer au milieu de la correspondance, c'est presqu'une violation morale du domicile; c'est la carte forcée de la réclame. Réclame d'autant plus intempestive que les journaux sont là avec leur quatrième page pour servir d'entrepôt à ces annonces.

Cette invasion de vantardise à images, en passant par certaines mains de coquettes insinue de très fâcheuses tentations dans de placides intérieurs et y allume discussions et querelles.

Voilà comment pas mal de ménages, en ce charmant printemps, par ce temps de modes nouvelles, vont pour quelques jours ressembler à ce mari et à cette femme ardemment en dispute et qui, un matin, ayant décidé de faire faire leurs portraits, — avant une séparation définitive, s'en furent machinalement chez un peintre de batailles.

Par ces jours chauves d'événements, nous constatons que depuis un temps on ne l'a plus aperçu, ce cirque vagabond, joie des gamins, ce cirque américain qui se fabrique comme les cartes de visite: à la minute. Il est précédé d'une cavalcade d'affiches immenses mettant sur les murs des éléphants qui vont à cloche-pied, et des demoiselles jaunement élégantes en périlleux équilibre sur des chevaux extraordinairement fougueux. Encore une des manifestations de notre penchant pour les distractions choisies et pour la forme moderne et ambulante de l'art dramatique clownesque.

Nos faubourgs à tour de rôle étaient visités par ce cirque voyageant en longue caravane de chariots sous pavillon américain.

Les acrobates nomades arrivent le matin, s'in-

stallent au beau milieu d'une place, et déballent leur cirque. Le soir même, après avoir trouvé le temps de processionner en retentissante cavalcade, ils donnent leur brillante représentation dans les courants d'air et dans la fumée de leurs lampes grasses. Ces arrivées de voitures peinturlurées, de dromadaires et de nègres, font sensation dans les localités de province où les spectacles sont rares.

Cette idée du cirque-voyageur devait évidemment nous arriver d'Amérique, la patrie des objets démontables et à transformations. Le rêve de l'Américain est d'emporter tout son chez-soi dans ses poches et dans sa valise. A une récente exposition, on voyait un canot dont les parois en caoutchouc pouvaient se gonfler d'air : défaite et vidée. l'embarcation se pliait et entrait dans un sac de voyage. On fait aussi, sur l'autre continent, des habitations complètes qui se décomposent en deux heures et se transportent sur une brouette. On ne déménage plus : on emporte ses pénates au grand complet; et on a raconté, l'an dernier, cette histoire de voleurs qui, la nuit, avaient démantibulé l'habitation d'un yankee en voyage et avaient volé la maison.

Notre vieille Europe, plus tranquille, a donc été surprise quand ces cirques américains ont poussé leurs pérégrinations dans notre pays. Un administrateur du cirque Sanger — celui qui passa par Bruxelles — nous racontait son arrivée. C'était au Havre; au moment où le steamer est à quai, les douaniers, ces curieux règlementaires, se précipitent sur le pont avant tout débarquement. On demande à M. Sanger s'il a quelque chose à déclarer?

- Rien qu'un cirque...
- Un cirque? Et où çà?
- Il est dans mes malles.

Et comme M. Sanger parle un français transatlantique, il a ajouté, pour dire qu'il allait déballer son installation et la sortir de ses malles :

— Un moment me suffit pour "dévaliser "le cirque...

La stupéfaction de l'administration française en la personne de ses douaniers, a donné tout de suite, paraît-il, une fort piètre opinion à ces Américains, des idées étroites qui règnent en Europe.

Un bourgmestre à qualités rares, M. Buls, l'homme intelligent et aimable, très au-dessus

des vaines popularités, vous a fait une vieille grand'place toute neuve. L'antique façade plate et grise avec la supplique fameuse : libera nos... est devenue la très fignolée Maison du Roi, Les immeubles de jadis ont été débarbouillés, décrassés et remis en bel état, redorés et complétés. Enfin on a rétabli — pour la grande joie d'Amédée Lynen et de Dardenne, les officiants du Diable au corps, — on a remis en sa place la Maison de l'Etoile...

Il est beau et tout frais, vigoureux et clinquant, ce vieux neuf.

Des souvenirs parfaitement historiques se rattachent non pas à la maison junior, — qui est une antiquité future, — mais à l'ancienne, à la disparue.

D'excellentes raisons ont poussé les administrateurs de la ville de Bruxelles à prendre ces décisions, — et le travail présente un intérêt...

La question francs et centimes ne doit pas non plus nous préoccuper en ceci. L'art et l'histoire méritent bien un sacrifice, et au point de vue des finances, la ville a le bonheur de ne pas devoir être regardante comme la bourgeoise modeste qui tient la bourse du ménage. La ville est une heureuse gaillarde qui a toujours de l'argent... sur nous.

Néanmoins, et malgré toutes conciliantes dispositions, on doit reconnaître que certains esprits tâtillons, — et il y en a toujours, — pourront trouver quelque singularité dans le procédé de notre communale administration.

En 1853, la maison de l'Etoile gêne la circulation de la rue de l'Etuve : on démolit la maison. Plus tard, de nouvelles voies dégagent la dite rue de son encombrement. Alors on reconstruit la maison de l'Etoile. Dépense de reconstruction après dépense de démolition. Et nous ne sommes pas assurés qu'un jour ou l'autre, un bâtiment non prévu ou une installation de services spéciaux. — la gare centrale peut-être, — ne ramène une bouillante activité dans la rue de l'Etuve... Alors?

Si, au contraire, en 1853, on avait fait des travaux pour débarrasser l'engorgement de cette rue et permettre à la circulation de contourner la maison-obstacle sans passer par un étranglement, si l'on avait tout simplement, sans toucher à la précieuse maison, fait en sorte, d'une manière ou d'une autre, de ne pas réduire la largeur de la voirie nécessaire au mouvement normal de piétons et de voitures, — non seulement il y aurait eu économie, mais nous eussions conservé un souvenir authentique, une trace véritable de gros

événements de notre histoire bruxelloise. Tandis que la nouvelle maison... je ne sais trop ce qu'elle nous dira.

C'est une manie, à présent, de faire plus encore que retoucher les vieux monuments : on les jette bas et on les refait arrangés, aménagés et corrigés, donnant une leçon de construction aux vieux bâtisseurs.

Nous avons cette outrecuidance, aujourd'hui, et nous sommes assez fiers de ces " pieuses reconstitutions ", comme on dit.

Nous nous ébahissons avec satisfaction devant ces fringants monuments, très vieux. en matériaux neufs, en briques complètes et intactes et avec des charpentes en chêne frais, Mais ils m'ont l'air d'être endimanchés, ces édifices d'âge modernisé, — et, comme les gens simples qui ont une toilette dont le neuf brillant les surprend, ils demeurent raides, guindés, figés et muets.

Telle est la déconcertante impression qu'ils font, ces monuments retapés, dont on a battu les murs comme de méchants tapis et dont la toiture a reçu un vaste coup de fer.

Ils nous donnent, oui, fidèlement, l'image, le portrait de la maison où des heures historiques ont sonné,—mais l'émotion est morte et emportée avec la poussière des vieilles boiseries.

Ce qui nous empoigne, dans ces chambres sécul aires, dans ces demeures si âgées, c'est de songer que ces murs ont été les témoins de ce que pas un vivant n'a vu; ils sont le cadre des scènes glorieuses; ces tentures ont peut-être été touchées par tel héros; sur cette estrade, un magistrat célèbre a fait une proclamation fameuse; c'est dans ce coin, sur ce plancher vermoulu, que s'est machiné un complot de patriotes, et c'est à travers ces mêmes vitres que ces vaillants regardaient sur la place passer leurs concitovens. Avec une émotion recueillie, nous prenons ce même coin, touchant ce qu'ils ont touché, eux, et regardant par la même fenêtre, - et nous retrouvons ainsi quelque chose des grands disparus, quelque chose de leur âme, de leur vie, de leur enthousiasme. C'est une résurrection des souvenirs qui reposent dans la poussière d'autrefois.

Et dans les nouvelles vieilles maisons, que restera-t-il? Une figuration peu imposante, un simili-passé, un neuf froid et correct, engourdi; ce sera une mise en scène à décoration trompeuse, — et nous aurons fait, en très grand, ce qui se perpètre dans les ateliers qui fabriquent, sur d'excellents modèles, des antiquités pour la bourgeoisie.

D'autre part, cela ne sera pas à l'abri d'un certain ridicule. Un étranger ayant connu la Grand'Place, et revenant dans quelques années, surpris de voir une nouvelle construction, demandera des renseignements, — et on lui dira très sérieusement : c'est dans cette maison, construite en 1888, que mourut, en 1387, Evrard t'Serclaes.

D'autres penseront encore que si l'on veut simplement conserver mieux qu'une image, un modèle grandeur nature d'une construction historique, rien n'oblige à établir cette maison à la place même où elle fut. Que l'on dresse, au Cinquantenaire, à l'ancienne Plaine des Manœuvres, par exemple, tout une série de reconstitutions avec bois et toiles peintes. Avouons intégrale ment notre œuvre, sans mauvaise intention de supercherie. Faisons des collections de musée colossal. Mais, pour l'amour de la sainte vérité, ayons plus de conscience à l'égard des choses du passé et ne démolissons plus les jolies vieilleries pour les reconstruire en plus propre.

Si le cas de la maison de l'Etoile devait faire école et devenir, — avec la maison du Roi, — le commencement d'une méthode, nous pourrions aller loin. En supposant que, par des transformations futures de la capitale, par les travaux de la Montagne-de-la-Cour, par les projets d'arrangements du haut de la ville et par la nouvelle gare, le mouvement déserte un peu le boulevard Anspach, on pourra trouver, dans pas mal d'années, que le vieux Bruxelles des bords de la Senne, démoli parce qu'il gênait la circulation entre les deux gares d'alors, présentait de précieux morceaux de notre architecture. Peut-être se trouvera-t-il au conseil communal un architecte pour demander le rétablissement de certaines vieilles demeures; il soutiendra que l'activité n'est plus aussi grande qu'autrefois et que ces quartiers ont été jugés assez intéressants pour que leur aspect fut conservé dans les bureaux du bourgmestre.

C'est le cas de la rue de l'Etuve, présentement. Comme il serait drôlement pittoresque alors, le caractère de cette ville moderne au milieu de laquelle, de droite et de gauche, s'élèveraient des reconstructions singulières et de jeunes vieilles bicoques.

Je crains fort que ces faux vieux bâtiments, si bien peints, si gentiment arrangés, soient désormais sans intérêt captivant, sons émotion.

Nous aurons devant nous une imagerie dispendieuse et de grandes et solides maquettes, — mais rien de l'histoire sincère avec ses longues mélancolies. Cela ne rappellera que ces modèles élevés dans les parcs d'expositions. Simplement, ce

seront des documents pour les annales de l'architecture à travers les siècles, mais des documents complaisants, arrangés avec agréments,— et sans autre intérêt intime.

Que l'on y songe bien, et encore, et longtemps, avant de continuer autour de la Grand'Place cette méthode de vieux-neuf; car elle deviendrait bien morne et somnolente, cette précieuse et brillante revue de façades historiques qu'un écrivain français appelait, un jour, une merveilleuse symphonie d'architecture majeure...

Jolis et reposants, les matins du Parc, en été, — quand le soleil a superbement soigné la mise en scène.

Sur la majesté des perspectives vertes et denses, des vaporisations tremblotent et l'air miroite, brillanté. Une brise défripe les feuilles, évente les allées. En haut, s'embrouillent des jeux de moineaux en goguette.

Opulemment, le Parc repose dans une imposante paix, — alors que les foules poseuses des Le clair bâtiment est encore empaqueté en de longues housses grises à rayures rouges; ces rideaux attachés à leurs tringles mettent à ce kiosque un grand jupon rayé, un négligé matinal.

Autour, des garcons en tablier bleu, font sans hâte, la toilette du jardin; ils débarbouillent les girandoles et peignent les allées à longs coups de balais promenés mollement. Le « Cercle » respire toutes fenêtres ouvertes. Les arbres dans la fraîcheur se déploient, heureux de cette belle lumière d'été, et avec des airs gaillards, ils étendent leurs opulentes ramures sur une vaste assemblée de chaises blanches, le dos en l'air. Des globes qui, le soir, s'épanouissent en fleurs de gaz, semblent poussés dans des corbeilles. Et à cette heure charmante où la rosée se sèche aux premières chaleurs du jour, l'orchestre à l'étude fait tournoyer dans l'air des gaietés valsantes ou des mélodies qui s'arrêtent brusquement cassées par le chef d'orchestre qui fait reprendre.

A l'entrée, une femme qui apporte des provisions au limonadier, s'arrête et se régale de quelques minutes de musique.

Puis viennent, un à un, les museurs, les gâchetemps, les inoccupés, les flemmards, prêts à tous ces congrès de l'oisiveté que la badauderie assemble dans les coins de grande ville. Ces traînards silencieux, ces désœuvrés, ces rentiers sans le sou, ces mystérieux qui vivent les mains dans les poches, s'agglomèrent là. S'arrêtent encore, des étudiants, les cahiers en toile cirée sous le bras, et convaincus qu'on arrive toujours trop tôt au cours; puis des gens en course se permettent cinq minutes de distraction; un garçon boucher encombrant avec son large panier; des jeunes gens rêveurs que l'âge n'a pas encore vacciné contre les crises de poésie printanière; et aussi des pensionnés accomplissant leur tour de promenade quotidienne et savourant le premier cigare de la journée.

En avant, s'aligne la rangée obligée de ces galopins et mioches débraillés, piétés devant tout attroupement et dardant leur plus grosse attention, sans se rendre compte. Ils écoutent parce qu'on écoute, ils regardent parce qu'on regarde : prétention de faire comme les autres.

Ainsi, peu à peu, le monde se masse.

Des fonctionnaires compassés se rendant dignement au ministère voisin, s'arrêtent un moment et daignent prendre une part brève à cette audition... car il convient que devant la population le gouvernement ne se montre pas indifférent aux manifestations artistiques.

Et toujours, attelés à leur besogne râclante et

soufflante les musiciens, poursuivent leur préoccupation d'en finir... Un passage est repris et repris encore avec accentuation des mouvements, recherche des effets.

Les oiseaux habitués à cette laborieuse confection de sonorités, en ont pris un dédain qu'ils ne se donnent plus la peine de taire. Des phrases de violons doucereux sont suivies de pépiements railleurs sifflotés et tombant de là-haut comme des rires qui s'en fichent.

Le sergent de ville, en gants blancs, promène d'un pas régulier sa raide prestance et il va, le sourcil en arrêt, le regard superbement administratif.

Mais retentit brusquement une sonnerie de clairons militaires : c'est le régiment des grenadiers qui défile rue de la Loi, — et tout le monde se précipite et disparaît, courant à ce toujours irrésistible spectacle du régiment qui passe.

La polémique électorale, à l'étroit dans les journaux, envahit les murs et continue dans les rues la bataille à coups d'épithètes sonores, de grandes déclarations, d'apostrophes solennelles.

Déjà commence la floraison des placards multicolores à points d'exclamation, en attendant les gros effets de la dernière heure, les malices de la fin, quelques caricatures et dessins au gros trait — celui du Parthe.

Nous voilà repris d'un accès de fièvre électorale. Pour les uns, c'est l'anxieuse curiosité de savoir quels seront nos hommes dirigeants; pour les autres, c'est le rôle égosillant de candidat à soutenir pour convaincre universellement les masses que c'est bien là, là seulement, que se trouvent les vrais principes, solides et bon teint. Il faut, avec une subtile prudence, éviter les discours compromettants aussi bien que le silence criminel. Les uns trouvent que vous êtes un peu trop... les autres prétendent que vous n'êtes pas assez... Il faut, à la sagesse de Talleyrand et aux vertus d'Aristide, joindre la vigueur d'Hercule infatigable devant l'accomplissement de toutes les tâches.

Cette période d'agitation affairée, de discussions tapageuses se termine, au jour fatal, dans les transes de tous ceux qui affrontent le handicap électoral. Alors, dans les chutes, combien de rêves et d'espoirs se brisent, après tant de peines

perdues, ne laissant au vaincu que la maigre consolation de gémir sur l'ingratitude de la foule volage.

Mais il paraît que dans ce que l'on nomme le blackboulage, le moment le plus terrible n'est pas celui où le candidat apprend la perte de tous ses efforts. Ce n'est pas cela encore le redoutable de la défaite. L'épouvantail véritable, c'est la rentrée au domcile, quand l'évincé doit avouer l'infortune à sa femme.

Madame, dans l'entraînement de ses songeries ambitieuses, se voyait déjà en possession d'un rang officiel, — et elle n'est plus que la femme d'un dégommé!

On rira, c'est certain. Les amies auront de railleuses consolations, de doucereuses méchancetés. Les déceptions navrées éclatent en scènes nerveuses, en vitupérations, en reproches à l'adresse de ce maladroit, qui décidément, ne fera jamais rien pour sa femme!

Si l'histoire était plus potinière, elle nous conterait certainement que des crises ministérielles ont été évitées de la sorte. Des ministres — que l'on accusera d'ambition aveugle — ont consenti, ont plié bénévolement et compromis leur caractère pour que Madame conservât le portefeuille.

Les femmes, surtout lorsqu'il s'agit de leur

intérêt orgueilleusement en jeu, ont des façons presque comiques de mettre tout à un point exclusivement personnel. Aux raisons de dignité compromise, aux considérations de parti à sauver, aux raisons d'Etat, l'épouse déçue répliquera avec une candide conviction: Et moi?... Tu ne songes donc pas à moi?... Tiens, vois-tu, tout ça, c'est pour m'être désagréable!

Claretie, dans son Monsieur le ministre, a montré un peu de ce personnage féminin. Pendant que le brave homme travaille éperduement, reçoit le choc des interpellations et se fait écorcher par la presse, madame trône, montre ses appartements, se pavane dans les loges officielles, éclabousse ses amies et trouve cette existence un régal divin.

En nos jours d'arrogant orgueil et d'ambition effrénée, il existe, et sans doute plus souvent qu'on pense, le type du député par amour conjugal et du ministre pour sa femme. Brave homme d'un naturel placide — qui resterait avec tant de volupté sous de frais ombrages en lisant le sage Horace et le philosophe Montaigne, et laissant la planète tourner à sa guise. Mais Madame, linotte mondaine, ne l'entend pas de la sorte, et pousse, bon gré, mal gré, son mari sur les bancs d'une assemblée aussi législative que possible.

En fin de compte, il ne faut pas en vouloir trop pour cela aux belles ambitieuses. D'abord, nous leur devons peut-être quelques bons députés; et puis, n'est-ce pas'précisément le malin Montaigne — dont le nom nous est venu en mémoire — qui disait à peu près, en parlant des femmes avec une bienveillante sévérité, que tant elles sont frivoles et légères que, ma foi! il ne leur est pas possible de posséder un seul véritable défaut.

Chaque année l'un ou l'autre journal, pour faire de la fantaisie, demande l'institution d'un théâtre guignol dans le Parc. Nous nous souvenons que déjà une scène de marionnettes qui avait un temps installé sa boîte à vaudevilles dans un coin du Parc, n'a pas eu la vie longue. Et les jeunes Bruxellois, connaissent peu les émotions de la littérature dramatique et les trucs de la grande mise en scène.

Dans feu le joli et bleu théâtre de la Bourse, on avait aussi tenté des spectacles pour la jeunesse; la venue du *Petit Poucet*, au bouleyard Anspach fut une joyeuse aubaine, une surprise que les parents avaient aussitôt promise aux enfants sages... Je suis sûr qu'un statisticien pourrait démontrer que grâce au *Petit Poucet*, on a renversé moins de vin sur les nappes et cassé moins d'assiettes qu'à l'accoutumée. Car il y avait en perspective cette grosse récompense alléchante : Tu iras voir le *Petit Poucet*!

Le jour fameux arrivé, les moutards parés et fiers étaient là, de bonne heure. La salle, bondée de ces petits spectateurs frisés, avait un air de distribution de prix.

Ce jeune monde gai se laissait prendre par des émotions faciles, des attristements compatissants aux instants pathétiques, et, dans le grand silence attentif et anxieux, on eût juré entendre le toc toc de tous ces petits cœurs horriblement émus. Puis, tout aussi vite, s'épanouissaient des rires frais, d'une bruyante franchise quand l'original cuisinier, le charitable Truffentruffe faisait avaler à son maître, en place d'un gigot de gendarme, un solide morceau de veau accommodé avec de vieilles pantoufles et une lampe carcel. Elle avait même, dans l'ardeur de sa sincérité, quelque chose de communicatif, la naïveté de ces émerveillements devant le défilé des grosses bottes ou le départ léger d'une fée dans un char

traîné par des cygnes. Et les acteurs aussi, empoignés par l'émotion de leur auditoire blond, jouaient avec plus de conviction et plus d'entrain. Si bien que les grands, les graves, très avancés en âge de raison, oubliaient la pièce pour savourer l'ébahissement de leurs petits voisins, de ces spectateurs sans barbe, de ce joli public tout neuf, le cou tendu et les yeux écarquillés.

Quels étonnements immenses et béants quand le farouche Bouf-Bouf avale, d'une vigoureuse bouchée, une grosse nourrice avec son bonnet, ses jupes et ses savates. Alors le marmot, avec une adorable simplicité et un frémissement épeuré qui le rapproche de sa mère, demande si « c'est pour du bon! »

Quelle exquise collection d'enfantillages pas si bêtes et d'un bon sens candidement simple on aurait amassée, si l'on avait pu recueillir tout ce qui s'est chuchoté à l'oreille des mamans avec d'insatiables : pourquoi? Involontaires calinotades et observations naïvement drôles, d'une ingénuité toute fraîche, comme le cri de ce bambin qui voit pour la première fois un bateau à vapeur : « Tiens! une locomotive qui prend un bain!... » Les parents amusés regardaient par les yeux des petiots enthousiasmés.

Le succès, dans ce monde « pas plus haut que

ca » était d'autant plus vif que cette féerie, bien mieux que les autres grandes pièces à effets de mise en scène, est faite pour les enfants et s'adresse à eux. Elle représente à ces enfants une histoire qui leur a été racontée, une légende à leur portée, et ils sont d'avance anxieux de voir, toute vivante sous leurs yeux, cette terrible aventure. De plus, les premiers rôles sont tenus par des enfants, des leurs. Petit Poucet, c'est déjà un camarade: c'est un ami qu'ils vont retrouver; c'est un familier, un bon copain, il doit avoir des billes dans sa poche et il rechigne, lui aussi, à faire les devoirs que lui donne sans doute le maître d'école. Et les menottes des mignons spectateurs, quand elles s'agitent dans les applau dissements, semblent tendre des poignées de main à ce rusé Poucet.

Chaque enfant éprouve en soi les émotions du petit héros; chacun se sent affreusement endolori quand Poucet et tous ses frères sont embrochés le long de la terrifiante fourchette de l'Ogre insatiable. Par contre, quand le malicieux gamin joue un bon tour au rouge Bouf-Bouf et lui ravit enfin, par adresse, les fameuses bottes de sept lieues, c'est une victoire trépignante, une triomphale allégresse de tous : "Maman! il les a!"

La fin de la pièce a encore une superbe idée

pour séduire les marmots. Quand, après leur avoir rappelé Peau d'âne, Barbe-Bleue, le Petit Chaperon rouge, le drame est transporté dans le royaume des mioches où les minuscules sujets de ce souverain de Nuremberg jouent aux soldats en chatoyants uniformes, — les plus osés, dans la jeune assistance, se sentent assez disposés à aller se mêler à la partie.

Après cette merveilleuse contemplation, quand les petites têtes reposent sur l'oreiller dans les lits blancs bien bordés, que de rêves agités doivent encore couvrir de malédictions l'infâme père des sept jolies filles. Ces rêves candides, s'envolant autour d'une vision qui enlace le malin Poucet et Tata la mutine, forment l'apothéose naïvement féerique du grand spectacle qui a si joyeusement diverti tant d'enfants — et tant de parents.

Des jeunes gens de la colonie anglaise, à Bruxelles, ont constitué un club pour le jeu du Foot-Ball.

Chaque année, une société de Londres vient se

mesurer avec le club bruxellois. Cette lutte, qui excite toujours une vive curiosité parmi les Anglais résidant à Bruxelles, a lieu dans la plaine de Ten-Bosch. Le champ de bataille est tracé par une série de drapeaux. Des rubans blancs tendus entre des piquets constituent les buts à faire franchir par la balle. Le nombre des spectateurs est considérable. Vers quatre heures seulement, la balle est solennellement déposée entre les deux camps. Un vigoureux coup de pied annonce le commencement de la lutte et. à partir de ce moment, les profanes ne comprennent plus rien. On voit rouler dans le sable une masse formée de jeunes gens enchevêtrés les uns dans les autres. se bousculant, s'arrachant. Quand un des joueurs. meurtri, déchiré, parvient à ravir la balle, on lui fait brutalement payer son triomphe; une meute enragée le poursuit, le renverse, l'ensevelit sous un amas de corps, de bras et de jambes en mouvement et enlève de force la proje précieuse que le ravisseur écrasé serre sur son cœur.

Un effet curieux est le silence grave observé par tout le monde pendant cette partie, — ou plutôt cette bataille. Pas un cri n'est poussé. Ces jeunes gens très sérieux n'ont pas du tout l'air d'être là pour jouer.

Les jouteurs ont des costumes pittoresques, des

gilets de flanelle, des culottes courtes, des bas de couleurs. Et après un quart d'heure de ce jeu violent, quand, dépeignés, en nage, ils se sont roulés dans la poussière et se sont mis en lambeaux, ils ont, avec leur figure noircie, l'air sinistre de malheureux qu'on vient de retirer d'un éboulement.

Plusieurs personnes, attirées par la foule, demandaient à leur voisin en voyant le pitoyable état de ces jeunes gens :

- Est-ce qu'il y a eu un accident ?
- Non, ce sont des Anglais qui s'amusent.

Sans grand tapage, nous avons eu à l'Alcazar la visite d'un « professeur » d'escamotage, un « docteur » réputé, — car la science noire conduit ses adeptes aux titres et aux honneurs, tout comme le défaut de taille donne à des nains les galons de général. Ces séances d'étonnements, ont peu sollicité l'attention publique.

La prestidigitation se meurt. Lors de la dernière tournée du fameux Hermann, un maître dans l'art de faire paraître et disparaître, on s'attendait à un retentissant succès, et les affiches, avec des images spectrales, promettaient le plus grandiose ébahissement des populations. Ces belles prévisions ne furent pas réalisées : la foule ne se dérangea pas. Il fallut même donner des séances à prix réduits et corser le programme.

Cet échec, qui eût tant étonné nos grands-parents très admirateurs des faiseurs de tours de passe-passe, s'explique pour nous. Non pas que le talent du prestidigitateur fût inférieur à sa réputation : au contraire. L'habile homme était d'une dextérité prodigieuse, d'une stupéfiante ingéniosité, et nul ne savait mieux faire voyager la muscade ou les poissons rouges. Ce diable en habit noir tirait les objets les plus surprenants du mouchoir d'une spectatrice, et il serait même parvenu à trouver de la littérature dans les Annales parlementaires. Enfin, cet artiste aurait eu un très immense succès, si l'escamotage pouvait encore en avoir. Mais, la magie amusante n'est plus de notre temps, c'est un jeu qui s'en va, sa vogue est finie. Ses trucs sont démodés et trop en dehors des tendances de nos esprits plus positifs, plus raisonneurs, moins portés à la féerie.

Il y a des années, Robert Houdin était un nom universellement répété. Robert Houdin avait son théâtre très suivi; ses rivaux faisaient à travers l'Europe des tournées acclamées, et l'on trouvait grand attrait à aller voir ces tours inattendus, ces escamotages trompeurs; on riait de bon cœur en voyant des pièces de cent sous tomber du nez d'un gros monsieur ébahi. Alors, nous étions plus « gobeurs ». On racontait encore aux mioches des contes merveilleux. Au théâtre, nous frissonnions d'une pitié sincèrement attendrie quand une jeune héroïne échevelée se jetait en larmes aux pieds du traître odieux et inflexible. Enfin, notre esprit avait une plus naïve tournure. Les romans alors ne se faisaient point sur documents et enquète, comme des rapports à statistiques; la littérature n'était pas expérimentale.

Depuis, les méthodes scientifiques ont imposé d'autres besoins à nos idées. Nous avons appris beaucoup de nouveautés, reléguant bien des croyances et bien des illusions brisées dans le bric-à-brac des vieilleries surannées. Et comme des savants qui possèdent la philosophie méfiante de Littré, nous voulons, nous devons nous rendre compte: nous cherchons la petite bête.

Le besoin de savoir et l'instruction abondamment répandue, nous ont donné cette attitude réservée de personnes qui examinent, réfléchissent et se retranchent dans une méditation prudente ne voulant pas se prononcer sur une première impression et sans savoir. Nos enfants, forts en physique et en chimie, ont vu dans les laboratoires bien d'autres phénomènes dont, par équations à indices et exposants, on leur a expliqué les raisons, les motifs, les causes; ils savent que le merveilleux est une rengaine, que le surnaturel est une friperie, une antiquaille. Les livres qu'ils lisent leur donnent la clef des mystères de la nature, l'explication des moyens de la physique amusante, des trucs de théâtre et de tous les étonnements artificiels. Et le prestidigitateur a beau être parleur adroit et déroutant, les enfants disent à leurs parents : C'est bien malin, il y a un double fond!

Ainsi, méthodiquement nous devenons des gens froids. Il n'est pas de bon ton, à présent, de laisser voir une émotion de plaisir ou d'attendrissement. Les spectateurs au théâtre, pour être de rang distingué, doivent avoir l'air de tout connaître; ils gardent dans leur stalle cette tenue gourmée, cette figure impassible de désœuvrés venus là simplement pour tuer le temps, attendant le moment de s'en aller.

La salle autant que la scène attire l'attention. Le compte rendu théâtral, ne se bornant plus à citer les acteurs, énumère les spectateurs de marque, les toilettes des belles en évidence et rapporte les cancans qui trottinent derrière les éventails.

Nous sommes un public glacé, fermé aux étonnements qui semblent des naïvetés de provinciaux, et nous laissons les petites gens s'amuser, rire et applaudir.

Ce ne sont point des désabusés, des ennuyés, des blasés de la moderne espèce qui peuvent constituer un public attentif autour d'un escamoteur, quelle que soit son adresse. Nous savons trop bien qu'il y a un truc bête pour cuire une omelette dans un chapeau. Notre scepticisme ne goûte pas ces duperies habiles, ces apparences de sorcellerie mystérieuse. Et quand l'opérateur, les manches retroussées, nous annonce, avec des gestes bizarres, qu'il place ce bouquet sous cette cloche, toute la salle est convaincue parfaitement qu'il ne met rien du tout sous la cloche.

De plus, les physiciens pour rire se sont mêlés depuis quelques années de magnétisme, de spiritisme; ils ont fait intervenir des apparitions, des spectres, des esprits rangés dans des armoires comme du linge qui rentre de chez la repasseuse, — et ces âmes évoquées ne font pas trop de façons pour converser avec le premier venu sur les choses de l'autre monde. Cela nous a éloignés tout à fait de la bonne vieille physique qui se pratiquait avec l'aide d'une baguette magique.

Donc le règne amusant de la prestidigitation est fini. C'est désormais une joie démodée, que nos enfants ne connaîtront guère, — et l'insaisis-sable et classique muscade, qui circulait au commandement, restera endormie au fond de son gobelet.

Il paraît, d'après le calendrier, sommaire des douze chapitres de l'année, que nous avons la joie d'être dans la saison la plus belle. C'est le moment où elle est riante et aimable, l'année en toilette fleurie. Et l'on nous dit de profiter de ce temps, — suivant le précepte du doux Horace. Voici, déjà, que les jours font des économies de lumière; ils arrêtent les frais et diminuent de plus en plus leurs veilles, ne devant pas payer le gaz de la ville au prix fort.

Hâtons-nous de savourer les charmes tant vantés mais si peu durables de juillet, ce mois d'or, comme disent en leurs odes les poètes qui, depuis les quatre chants des virgiliennes Géorgiques, nous ont si abondamment incités à l'admiration de la nature épanouie en ces estivales splendeurs.

Seulement les poètes ont beaucoup l'attention dans les nuages... Charles Demailly prétend que ce sont des violonistes qui grimpent à une échelle appuyée contre une étoile. On peut donc, sans offense, demander à contrôler ce qu'ils affirment touchant les choses pratiques d'ici-bas.

La température est plus accablante encore que celle dont les *Bavards* se lamentent en musique; une température qui décourage — à tel point qu'à présent on souhaite le mauvais temps, on implore les orages qui rafraîchissent.

Les distractions sont nulles : pas un théâtre... Seul, avec ses promenades d'ours et ses ritournelles accompagnées de glaces et desherry-gobler, le Waux-Hall — au sortir duquel on peut s'exclamer comme après Agésilas.

Dans les rues, une poussière rebutante. Alors, l'administration communale fait promener son arrosage qui gratifie les passants de bains de pied intempestifs. Et ce sont les pantalons clairs qui ne sont pas contents!

Les tramways ouverts promènent des courants d'air et des rhumes.

Au café, le garçon croit avoir affaire à un étranger peu regardant et glisse sa fausse monnaie. Quand il fait sec, marchands les augmentent le prix des légumes.

Quand il pleut, ils augmentent le prix des fruits.

Si l'on va, le dimanche, respirer un peu à la campagne, les auberges sont envahies et combles; il faut rentrer en ville pour trouver un peu de calme.

Enfin, nous avons, il est vrai, en ce mois si favorisé, les concours du Conservatoire, qui ennuient le jury, assomment les professeurs et donnent des attaques de nerfs aux élèves. Tout le monde de se plaît pas à ces séances d'exsudation en musique.

Et si l'on rencontre un ami, il revient de voyage et vous dit que Bruxelles est insupportable, — ce que vous savez surabondamment.

Non, vraiment, on a beau comme le placide Antoine-Alphonse de Sarasa « rapporter tout à Dieu et se consoler en songeant à l'autre vie », il faut une belle dose de vaillance pour supporter sans colère ce qu'on appelle la belle saison...

L'été vient ajouter un chapitre spécial au fameux livre de « l'art de se tranquilliser dans tous les événements de la vie. »

C'est ce livre de douce philosophie, de fatalisme arabe, qui dit : Si vous perdez une épouse chérie et si vous pleurez cettefemme parce qu'elle vous était fidèle, consolez-vous en songeant que sa fidélité pour vous est désormais tout à fait assurée; tandis que si elle avait vécu, vous ne pouviez prévoir ce que vous réservait l'avenir... Etes-vous ruiné? Réjouissez-vous de l'idée que vous allez goûter les plaisirs du travail après avoir eu les joies de la richesse. Deux existences en une seule! Peu de gens ont ce bonheur...

Je me demande quelles consolations ce livre de toutes les résignations pourrait bien offrir pour atténuer les désagréments de ce temps trop beau et dont les ennuis sont multiples.

Ainsi, encore, c'est en ce moment que les rues font leur toilette.

On construit, de tous côtés, avec une rage qui encombre certaines voies de platras et de briques. Les propriétaires font frotter, brosser, réparer, débarbouiller la façade de leur immeuble. Partout, sur des échafaudages, on peint à grands coups de pinceaux; et autour des fenêtres de blancs badigeonneurs travaillent avec un zèle placide, mais distrait, et parsèment le trottoir de petites gouttes de couleur. Ces gouttes sans égard atteignent parfois le chapeau d'un passant. Quand le chapeau est neuf, pareille malchance tombée du ciel conduit à des réflexions moroses sur cette

belle saison, sur la peinture des bâtiments et sur la façon dont se confectionne aujourd'hui la décoration de nos rues.

On reconnaît alors, en cogitant, que l'on ne soigne pas avec assez d'ensemble l'aspect de nos villes. Nos grandes cités perdent peu à peu leur fantaisie et leur originalité.

En définitive, et le moment de mauvaise humeur passé, on ne doit pas en vouloir à la maladresse des peintres d'attirer, un peu brutalement il est vrai, notre attention et de nous forcer ainsi à lever la tête pour regarder ce qui se fait là haut, sur les échafaudages.

La rue, dans la combinaison de nos relations, représente le déplacement, le mouvement, l'enlacement des existences les unes dans les autres. La rue agissante, et devenue la principale ouvrière du travail social, a son caractère et sa psychologie.

Boulevards et ruelles ont leur physionomie grave, solennelle, ou leur frimousse bonne fille, accueillante, d'une bourgeoise familiarité.

Les rues changent de mine et de toilette avec les générations qui les emploient.

Notre voirie urbaine, avec le tapage de ses envahissantes réclames, ses tramways affairés, ses horloges, ses avertisseurs à l'électricité et ses appareils automatiques, a un caractère nettement modernisé.

N'a-t-on pas soutenu, sans vouloir trop faire de la jonglerie de paradoxes, cette thèse assez surprenante qu'une corrélation très directe existe entre l'architecture d'une contrée et la toilette des femmes qui habitent ce pays?

Sans aller jusqu'à ces affirmations à plusieurs étages ou à plusieurs volants, il est certain, moins spécialement, que l'aspect et le caractère des rues varient non seulement d'après le pays ou la province, mais même suivant le quartier dans nos grandes villes.

Et ne serait-il pas séduisant pour un de ces chercheurs obstinés qu'aucun sujet ne rebute, de tracer ce parallélisme: d'un côté les modifications de gens, de mœurs, d'état politique, d'activité; de l'autre, les transformations de la rue. Ce serait l'étude des âges de la voirie, depuis le chemin tortueux, rabougri, de la féodalité qui blottissait les unes contre les autres les cages craintives des manants serrés en une mutuelle protection, jusqu'à « l'artère » grande et droite, le boulevard du Cinquantenaire, qui n'est pas sans mettre une fierté poseuse dans son inflexible rectitude de tracé. Son déploiement large et lumi-neux a peut-être quelque chose des immor-

tels principes; en tous cas, il a énormément de la toute-puissance administrative de notre époque devenue l'âge du papier signé et paraphé.

A ce jeu compliqué et solennel des rapports, des enquêtes et des ordonnances municipales, on pourrait bien, au bout du compte, gâter nos villes, en rognant la caractéristique de ces rues qui, aujourd'hui se monotonisent. Il semble que l'échevin des travaux publics, commandant en chef des rues, les veut toutes semblables et les enrégimente dans son administration, en leur endossant un uniforme.

Je voudrais — sans donner du tout dans l'histrionisme de « l'Art appliqué à la rue » — laisser plus à l'entente des citoyens qui forment groupe dans un même coin de ville — et demander moins à l'impôt, prébende de plus en plus lourde que l'autorité nous fait payer, sans prendre guère d'engagement en compensation.

Ainsi, — pour dire franchement ce que j'ai sur le cœur et ce qui me pousse en ces considérations architecturales et administratives, — on vient de peindre la maison du brave homme, mon vis-à-vis, en ton compliqué et très complètement vilain, un ton maladif qui tient du griscaoutchouc et du jaune cataplasme... C'est odieux à subir continuellement devant soi.

Lui, le brave homme, le favorisé, n'en verra rien.

On a consulté, bien probablement, le propriétaire, un architecte, un peintre, voire même le commissaire, — tous gens qui ne passent jamais dans notre rue. Mais on n'a aucunement songé à me prier d'un petit avis, moi, victime permanente de ce forfait en couleur.

La façade d'un immeuble, en sincère réalité, n'appartient pas en propre et exclusivement au locataire, qui ne traverse guère la rue pour voir la mine de sa demeure.

Elle concerne assez logiquement l'habitant d'en face, le seul qui souffre quotidiennement d'une architecture gâtée ou d'une coloration effrontée.

Ce sont, certainement, choses indifférentes à l'intérieur de la construction.

Cette façade était sale: c'est moi seul qu'elle offusquait; j'aurais pu me plaindre.

On la transforme et on me contraint a supporter sa vue : que l'on ait l'égard bien simple de me consulter, — et je ne manquerai pas de rendre la politesse quand, à mon tour, j'aurai à subir les peintres.

Un pareil échange de services et cette réciprocité de prévenances rendraient nos mœurs moins hostiles et feraient des habitants d'une même zone une collectivité maîtresse de sa rue et par conséquent responsable de sa propreté et de sa parure.

La rivalité stimulerait le zèle des habitants assurant entre eux différents services d'utilité publique.

Un quartier serait fier de l'aspect et de l'entretien de ses rues, — et ces rues, de la sorte, sales ou propres, jolies ou sottes, correspondraient directement aux habitudes et au tempérament de leur population.

Encore un personnage qui disparaît : la demoiselle de magasin...

Cette prochaine radiation sera la conséquence certaine de la maladie qui afflige nos rues et promenades, de ce fléau qui se propage dans les cafés, dans les gares, aux villes d'eaux, le long des plages et partout, de cette invasion de vilaines machines carrées, d'un rouge violent, d'une forme lourde et massive, tendant aux passants leur tire-lire quémandeuse avec un avis promettant, pour deux sous, une tablette de chocolat, des caramels ou un cigare.

Lui, le brave homme, le favorisé, n'en verra rien.

On a consulté, bien probablement, le propriétaire, un architecte, un peintre, voire même le commissaire, — tous gens qui ne passent jamais dans notre rue. Mais on n'a aucunement songé à me prier d'un petit avis, moi, victime permanente de ce forfait en couleur.

La façade d'un immeuble, en sincère réalité, n'appartient pas en propre et exclusivement au locataire, qui ne traverse guère la rue pour voir la mine de sa demeure.

Elle concerne assez logiquement l'habitant d'en face, le seul qui souffre quotidiennement d'une architecture gâtée ou d'une coloration effrontée.

Ce sont, certainement, choses indifférentes à l'intérieur de la construction.

Cette façade était sale: c'est moi seul qu'elle offusquait; j'aurais pu me plaindre.

On la transforme et on me contraint a supporter sa vue : que l'on ait l'égard bien simple de me consulter, — et je ne manquerai pas de rendre la politesse quand, à mon tour, j'aurai à subir les peintres.

Un pareil échange de services et cette réciprocité de prévenances rendraient nos mœurs moins hostiles et feraient des habitants d'une même zone une collectivité maîtresse de sa rue et par conséquent responsable de sa propreté et de sa parure.

La rivalité stimulerait le zèle des habitants assurant entre eux différents services d'utilité publique.

Un quartier serait fier de l'aspect et de l'entretien de ses rues, — et ces rues, de la sorte, sales ou propres, jolies ou sottes, correspondraient directement aux habitudes et au tempérament de leur population.

Encore un personnage qui disparaît : la demoiselle de magasin...

Cette prochaine radiation sera la conséquence certaine de la maladie qui afflige nos rues et promenades, de ce fléau qui se propage dans les cafés, dans les gares, aux villes d'eaux, le long des plages et partout, de cette invasion de vilaines machines carrées, d'un rouge violent, d'une forme lourde et massive, tendant aux passants leur tire-lire quémandeuse avec un avis promettant, pour deux sous, une tablette de chocolat, des caramels ou un cigare.

C'est le commencement de la vente mécanique, et l'annonce que les temps arrivent où le Progrès biffera comme chose surannée la corporation des vendeuses. Et ce sera dommage, vraiment, de voir remplacer ces demoiselles par des engins mystérieux, par des marchandes muettes qui avalent la monnaie qu'on leur donne.]

Mais l'invasion est irrésistible et de toutes parts fait des progrès désolants.

Partout, on se heurte, à présent, à des bornespâtisseries, à des parfumeries à déclanchement, à des balances parfaitement dressées, à des restaurants automatiques, à des débits divers formant une rangée de boutiques muettes. Chaque jour on annonce des applications nouvelles.

On connaît, à Londres, les bornes automatiques délivrant papier, enveloppe et timbre. En Amérique, un appareil analogue vend le journal qui vient de paraître. A New-York — car l'invasion dont nous nous plaignons peut être qualifiée de « américanique » — s'est constituée la Compagnie des lorgnettes de l'Opéra, pour les spectateurs étourdis qui ont oublié de se munir de jumelles. Nos salles de spectacle ont immédiatement adopté cette nouvelle location de lorgnettes.

Dans les théâtres où se pratique le drame sombre et à poison, la lorgnette pourra être remplacée par un mouchoir. Avec l'ingéniosité audacieuse qui caractérise les inventeurs contemporains, nous sommes assurés de voir réaliser, dans cette voie, des choses bien plus étonnantes encore que la suppression des ouvreuses.

A Paris, une compagnie veut placer le long des boulevards des appareils qui seront de véritables lanternes magiques; elles diront aux curieux : donnez-moi dix centimes et vous verrez les événements illustrés de ces derniers jours. En effet, la chute de la pièce de bronze fera défiler sous les yeux du spectateur le dessin des actualités. Ce sera, disent les prospectus, un journal illustrée éclairé à l'électricité.

Tant et si bien enfin, que nous pouvons déjà entrevoir le moment où, grâce aux lois de la mécanique combinant si habilement les leviers à déclanchement, le commerce se passera de vendeurs en chair et en os, et la vente généralement sera automotrice.

Nous protestons contre cette prétention de la machinerie universelle; nous protestons contre la suppression des demoiselles de magasin.

Avec cela que c'est déjà si divertissant de faire des achats dans l'une ou l'autre boutique. Ces demoiselles seules mettent un peu d'agrément dans les relations de client à vendeur. Elles renC'est le commencement de la vente mécanique, et l'annonce que les temps arrivent où le Progrès biffera comme chose surannée la corporation des vendeuses. Et ce sera dommage, vraiment, de voir remplacer ces demoiselles par des engins mystérieux, par des marchandes muettes qui avalent la monnaie qu'on leur donne.]

Mais l'invasion est irrésistible et de toutes parts fait des progrès désolants.

Partout, on se heurte, à présent, à des bornespâtisseries, à des parfumeries à déclanchement, à des balances parfaitement dressées, à des restaurants automatiques, à des débits divers formant une rangée de boutiques muettes. Chaque jour on annonce des applications nouvelles.

On connaît, à Londres, les bornes automatiques délivrant papier, enveloppe et timbre. En Amérique, un appareil analogue vend le journal qui vient de paraître. A New-York — car l'invasion dont nous nous plaignons peut être qualifiée de « américanique » — s'est constituée la Compagnie des lorgnettes de l'Opéra, pour les spectateurs étourdis qui ont oublié de se munir de jumelles. Nos salles de spectacle ont immédiatement adopté cette nouvelle location de lorgnettes.

Dans les théâtres où se pratique le drame sombre et à poison, la lorgnette pourra être remplacée par un mouchoir. Avec l'ingéniosité audacieuse qui caractérise les inventeurs contemporains, nous sommes assurés de voir réaliser, dans cette voie, des choses bien plus étonnantes encore que la suppression des ouvreuses.

A Paris, une compagnie veut placer le long des boulevards des appareils qui seront de véritables lanternes magiques; elles diront aux curieux: donnez-moi dix centimes et vous verrez les événements illustrés de ces derniers jours. En effet, la chute de la pièce de bronze fera défiler sous les yeux du spectateur le dessin des actualités. Ce sera, disent les prospectus, un journal illustrée éclairé à l'électricité.

Tant et si bien enfin, que nous pouvons déjà entrevoir le moment où, grâce aux lois de la mécanique combinant si habilement les leviers à déclanchement, le commerce se passera de vendeurs en chair et en os, et la vente généralement sera automotrice.

Nous protestons contre cette prétention de la machinerie universelle; nous protestons contre la suppression des demoiselles de magasin.

Avec cela que c'est déjà si divertissant de faire des achats dans l'une ou l'autre boutique. Ces demoiselles seules mettent un peu d'agrément dans les relations de client à vendeur. Elles rendent moins insupportable ce supplice de l'acheteur qui, devant un comptoir chargé, dans le demi-jour du local encombré, doit faire un choix. se décider, régler des factures qui ont des mines de documents administratifs, donner des adresses et contrôler une véritable comptabilité. Ces opérations de trafic constituent une corvée pour bon nombre d'entre nous et nous font remettre de jour en jour même les acquisitions indispensables... Quand la marchande est jolie et accorte. affable et un peu jaseuse, parlant d'autre chose que de pluie et se laissant aller à un bout de causette qui accompagne bien l'examen de tous les produits étalés, quand la marchande jeune sait affronter un compliment, le magasin devient moins redoutable. Le marchandage, si odieux qu'il soit, peut même assez agréablement devenir un prétexte à prolongation de l'entretien. Les demoiselles de magasin savent avoir leur clientèle - comme certains vicaires conciliants ont leurs pénitentes. C'est souvent la vendeuse complaisante, polie, serviable qui achalande le magasin.

Monselet ne pouvait acheter ses cigares qu'à une marchande unique chez laquelle, malgré la distance, il passait chaque jour, lui apportant, comme politesse, la primeur d'un calembour. Mirecourt, qui rapporte cette originalité de l'au-

teur du Triple Almanach des gourmands, cite plusieurs des plaisanteries improvisées en cette circonstance quotidienne, et notamment celle-ci:

- Savez-vous pourquoi, dans les petits Etats de l'Allemagne, on fume la pipe avec tant de persistance?
- Oh! non, dit la marchande qui ne se piquait pas d'érudition.
- Les pauvres Allemands fument parce que Bismarck les fait « cheminer à la prussienne ».

La vente est un art fait de beaucoup de babil et d'un peu de prestidigitation. Le talent que d'aucunes possèdent avec une subtilité coquine est de vous passer les vieilleries et de vous convaincre que vous devez évidemment être enchanté du hasard réalisé.

L'on ne se plaignait pas trop amèrement d'avoir été roulé, quand la marchande assez fringante et mutine avait doré ce malheur d'un peu de bavardage dans un sourire agaçant. Cette gaieté des vilaines boutiques va s'éteindre et céder le comptoir aux grosses boîtes rouges. Ces appareils commerciaux seront alignés stupidement par séries, chacun offrant un article déterminé pour un prix bien immuable. Vous jetterez votre monnaie et l'objet vous sera avancé avec un bruit sec

de leviers tombant sur leurs couteaux. Donnant, donnant. Et pas de discussion, pas de marchandages, pas d'arrangement avec ces ustensiles qui ont un entêtement de fer.

D'autre part, reconnaissons-le, les demoiselles de magasin, ces derniers temps, ont élevé des revendications graves qui ont alarmé les patrons. Elles prétendaient, ces arrogantes, au droit de s'asseoir, et elles ont gagné à leur cause un fort contingent de hautes et nobles acheteuses.

Nous ne serions pas étonné outre mesure d'apprendre que c'est une manigance des patrons qui pousse la mécanique à perfectionner ses appareils et à fabriquer avec rouages, ressorts, cadrans, bielles et engrenages une demoiselle de magasin ne s'asseyant jamais, ne demandant pas de congé, ne faisant pas d'erreur, ne souffrant d'aucun bobo qui justifie des absences, et réalisant déjà le type d'Eve future de Villiers de l'Isle-Adam.

Mais, bien sûr, les clients protesteront contre cette transformation de nos usages. Quand la mécanique impitoyable aura dit définitivement à ces pauvres filles, en guise de condamnation à la suite de la demande dont nous parlons plus haut : "Mesdemoiselles, allez vous asseoir! "nous ne les laisserons pas réduites, les pauvrettes, à ven ir appuyer la pétition de M^{me} Astré de Valsayre les

incitant à porter des vêtements masculins « pour accomplir plus aisément les devoirs de l'existence. »

Et quand explosera l'excessive désolation empêtrée dans ces rouages du commerce, nous demanderons tout simplement un changement dans la forme de notre monnaie, et alors, ô bonne joie! nous verrons la grève générale des vendeuses mécaniques : elles demeureront, toutes, niaisement, le bec en l'air, ces gourmandes de gros sous.

Le temps fait aux balladeurs des promesses irrésistibles; il les appelle dans la verdure riante des campagnes. Et le dimanche — le jour où tous les citadins répondent avec bonheur aux invitations que le soleil fait rayonner au milieu d'un beau ciel bleu — nos gares ont un aspect amusant et mouvementé.

La cohue des promeneurs qui s'élancent vers les premiers trains du matin donne aux grandes salles de nos gares, une animation intéressante, égayée de la joie des toilettes d'été et de la bizarrerie des accoutrements un peu lâchés des touristes d'un jour.

Aux guichets, la queue n'en finit pas. On se presse, on s'interpelle, on se fait des recommandations.

De bonnes dames prévoyantes portent des provisions emballées dans du papier blanc.

Les moutards sont armés de filets à papillons et de bottes à herboriser; ils ont voulu aussi, pour se donner du sérieux, se munir d'une canne comme papa, — et c'est lui, ce papa, qui portera canne, filet et vasculum quand l'enfant, devant les grandes routes, oubliant la botanique et la chasse, ne songera plus qu'à gambader dans toute la turbulence de son âge.

Aux portes de la gare, des groupes se rassemblent, des familles qui ont monté une partie de campagne se réunissent. Les vieux. prudemment munis d'un fort parapluie, regardent le ciel d'un air méfiant et racontent que le bulletin météorologique de leur journal, hier soir, n'était pas rassurant. Ce sont les enfants qui ont voulu venir, malgré tout. Les grandes filles, en robe légère gentiment façonnée, ravissante et fraîche simplicité champètre, portent des ombrelles de couleur; et, les coquettes, avec des rires satisfaits,

se laissent faire la cour par un M. Henri ou un M. Auguste qui a une cravate flamboyante, des gants jaunes et la manie des calembours.

Des pêcheurs à la ligne portent gravement le poids de leurs pensers et de leur fourniment compliqué.

Des tireurs, très sûrs de leur fait, s'en vont à un concours.

Et arrive une société d'orphéonistes, gens frais rasés, redingote noire et cravate blanche, chapeau de soie d'une mode étrange; et ils vont, avec la peur de se perdre, à la queue leu leu et s'appellent: Ohé! Batisse!

Puis, des troupiers, neufs et luisants, en permission d'un jour. Et une quantité de petits laborieux, humbles, qui ont peiné dur les six jours de la semaine et qui vont rincer d'un peu d'air pur leurs pauvres poumons encrassés de la poussière des ateliers, des bureaux et autres geôles grises du travail quotidien.

Des ouvrières, aux yeux éveillés, se penchent, avec des tendresses, au bras d'un jeune premier exactement peigné; tranquilles amoureux, riches seulement de leurs vingt ans, et qui vont dévorer, dans l'ombre d'un bosquet discret, un modeste repas avec beaucoup de baisers au dessert — et avant le dessert.

Et encore, et encore un défilé de familles au grand complet, y compris le caniche cravaté d'une faveur bleue.

Les voyageurs arrivent sans interruption, toujours et toujours.

Les trams débarquent encore des gens qui accourent en hâte. Les abords du chemin de fer sont un tumulte bruyant. Et la gare, elle aussi, s'est endimanchée pour faire accueil à cette rieuse clientèle, Les employés ont astiqué les boutons de cuivre de leur tunique. Les commissionnaires balourds qui rôdent le long des trottoirs et guignent les cabarets, ont mis une blouse d'un blanc tout frais. Et dans cette agitation de voyageuses fringantes et d'enfants impatients, dans tout ce monde qui porte le chapeau de paille de rigueur, on cause, on bayarde, on échafaude des projets.

Des retardataires arrivent haletant, au galop, gens affairés et nerveux, regardant de tous les côtés, cherchant le guichet, bousculant le monde, perdant des paquets, se faisant des scènes et jetant sur l'horloge inflexible des yeux désespérés.

Hâte fébrile des derniers instants.

Des voyageurs courent par bandes le long des quais pour trouver leur train. Il ne reste que quelques places. Les employés sont assaillis de questions. On se case avec peine dans les compartiments bondés du train immensément long. En quand il part, avec de lents efforts, ce train bourré de joie, toutes les fenêtres sont garnies de visages heureux; les loustics jettent des plaisanteries et une société d'harmonie encaquée laborieusement dans un compartiment de troisième classe, entonne un pas redoublé aux accords violents.

Et cette foule vibrante que la grande ville a lâchée à travers les champs pendant un jour de liberté insouciante, rentrera ce soir, par le dernier train de banlieue, lasse et muette, traînant des enfants endormis.

. Le Went-Hell, est efflief de tent de gelries

Les grandes filles, qui auront subi la verte poésie de la campagne, seront rêveuses et chargées de fleurs. M. Auguste ou M. Henri offrira le bras, et elle, regardant avec une adroite dissimumulation la moustache bien cirée de son cavalier, pensera que ce serait un mari très acceptable.

Et ils rentrent tous, fatigués, les jambes molles et tendant le cou, — comme pour se rattacher au collier du labeur quotidien dans l'ardente activité de la grande ville qui reprendra demain sa peineuse semaine.

Les distractions ne sont pas d'une affolante abondance à Bruxelles. Les étrangers, après leur dîner, sont bien en peine de se payer un peu d'amusement.

Le Waux-Hall est affligé de tant de soirées maussades qu'il pourrait trop souvent, hélas! faire figurer dans son programme la musique de la romance qui gémit : « Que les beaux jours sont rares! »

Il y a quelques années une idée superbe avait jailli dans les esprits directoriaux voulant adapter le théâtre aux circonstances estivales.

Pour être agréable aux étrangers qui composent maintenant en majeure partie le public, les deux scènes qui allumaient encore leurs rampes avaient supprimé les paroles de leurs comédies : elles mimaient leurs pièces. Les méchants tours espiègles du Favori de la marquise, les tressaillantes émotions de Pierrot affligé d'une affaire d'honneur et les aventures peu délicates de Robert Macaire, tout cela était exprimé, raconté, exposé au moyen de gestes. Et dans l'assistance cosmopolite tout le monde percevait ainsi avec une égale facilité cet art dramatique d'un « in-

ternationalisme » qui fait déjà la nique aux drames volapukistes de l'avenir.

Mais pour le Bruxellois morose que les affaires, le devoir ou les tiraillements du porte-monnaie attachent en ville, loin des joies libres de la villégiature, loin des vallons ombreux et des côtes rafraîchies par les effluves salins de l'Océan, pour cet infortuné-là, la vie est moins drôle et les soirées qui s'allongent désespérément sont d'une réjouissance piteuse : des rues désertes, des théâtres clos et d'autres ressassant un même programme, et enfin des kermesses qui n'offrent à l'odorat que des satisfactions peu attrayantes.

Tout de même, dans la désolation d'une ville désertée, l'ouverture de la kermesse de Bruxelles arrive comme une excellente aubaine.

La semaine de la kermesse de Bruxelles, met enfin dans nos rues un peu d'animation et d'entrain avec ses jeux populaires, ses concours et ses fusées.

Le soir, quand les volets de la maison auront été clos prudemment, quand le père de famille aura donné un bon double tour de clef à la porte, la petite bourgeoisie ira, en famille, flâner lentement devant les parades foraines.

On massacrera des mannequins horribles qui représenteront les assassins du jour; on passera la revue des oculaires du panorama montrant les gros événements de l'année; on se payera pour deux sous d'équitation sur des chevaux de bois guindés, raides et immobiles comme des élèves d'un cours de déclamation; on s'ébahira devant d'opulentes dames dont le mollet copieux a été tâté dans plusieurs cours de l'Europe et d'ailleurs — et la population transportée engloutira des platées de pommes de terre frites arrosées d'un généreux lambic national.

La fin de juillet est aussi la fin de l'année scolaire, année d'études patientes et arides dont l'apothéose attendue s'épanouit dans les fêtes cérémonieuses des distributions de prix. C'est, dans chaque famille, le gros sujet des conversations, la préoccupation du jour, une préoccupation gaie et pleine d'espoir.

Les beaux livres dans leurs reliures étincelantes sont prêts et, rangés en bel ordre, attendent les jeunes vainqueurs. Les enfants en toilette ont d'avance des joies impatientes; ils voient délicieusement s'ouvrir devant eux les vacances pleines de promesses de courses au grand air et d'ébats libres dans le déshabillé champêtre qui permet toutes les culbutes dans l'herbe, tous les pataugeages dans les ruisseaux.

Durant l'attente fiévreuse de tout ce petit monde qui trépigne, des professeurs, le sourcil froncé, confectionnent de beaux discours et passent d'interminables veilles à raboter et à limer les périodes galamment arrondies de leur harangue aux « jeunes élèves ». Pour être compendieusement doctoral, ce morceau d'éloquence doit avoir des dimensions respectables; alors, le malheureux orateur cherche, cherche, et bougonne.

Ces cérémonies donnent à ces deux ou trois semaines un air de fête. Dans tous les quartiers circulent des familles en toilette, des enfants gentiment parés, bichonnés, pommadés; en blanc avec des ceintures bleues ou roses flottantes, des fillettes ont des robes si régulièrement tirées que l'on y retrouve encore les soins des mains de la maman, — et dans les frisures, et dans les boucles blondes des chevelures le soleil glisse des reflets d'or.

Un bonheur simple, sincère, éclaire les mignonnes frimousses éveillées. Ces bambins ravis de leur costume battant neuf, heureux de l'attention qui s'attache à eux dans les rues, sont fiers d'aller chercher, comme de glorieux trophées, la récompense de leurs peines studieuses. Ceux qui ont sur la conscience quelque péché de paresse gardent encore un peu d'espoir, mon Dieu! qui sait! - aussi tous sont heureux. Les vieux songent que cette jeunesse c'est les hommes de demain; leur tour arrive et ils pousseront devant eux la génération actuelle qui disparaîtra comme ses aînées. C'est en vue de cette grande tâche qu'ils travaillent, étudient et gonflent leur petite cervelle d'une abondance de notions scientifiques. ces moutards joueurs. On croirait, à voir leur petite dignité enfantine, qu'ils se rendent compte de ces graves réflexions, - et puis aussi, pour eux, cette pompeuse journée est le gros événement de l'année : pour eux, les autorités en grand gala se dérangent; la police, qui arbore son casque solennel et passe des gants blancs neufs, est sur pied pour la circonstance et garde l'entrée du monument où la cérémonie va avoir lieu.

Il y a quelques années, c'était ce bon temple des Augustins — aujourd'hui si bien oublié dans sa retraite de Ten Bosch — qui offrait l'abri de ses vieilles voûtes à ces fêtes; on rangeait les élèves sur des gradins dans le fond devant les fameuses toiles décoratives; au-dessus de l'entrée, la musique des pompiers saluait de quelques mesures vigoureuses le triomphe des lauréats. Puis, les prix de l'Athénée déménagèrent vers la salle du théâtre de la Monnaie. Aujourd'hui, c'est le Cirque royal qui se prête à ces cérémonies.

Le corps professoral, têtes placides et réfléchies, vêtements noirs et cravate blanche, a l'air d'une académie de province. Bourgmestre et échevins sont là, trônant dans leurs habits brodés. Au centre éclate la tentation des beaux bouquins dorés, et tout autour de la salle se tasse, se remue s'impatiente l'orgueil des parents devant les victoires scientifiques de leur progéniture.

Sous l'œil dirigeant du maître, de jeunes prodiges exécutent des exercices bien appris, une pastorale à compliments et à révérences, une parade enfantine avec des récitations naïves ou des chœurs de voix fraîches sur une musique simplette de Jouret... Des dames impressionnables étouffent dans leur mouchoir; les grandes sœurs songent au temps où l'on n'était pas encore une demoiselle immobile et guindée; les papas s'attendrissent en des ravissements, — et des mamans ont toutes les peines du monde à contenir un avertissement sage ou un conseil prudent, et c'est à demi-voix qu'elles gémissent : Henriette qui chiffonne sa robe!

Enfin, enfin: la proclamation du palmarès! Des savants hauts comme une botte sont glorieusement acclamés... Cet enfant est un phénomène, et dans le coin de la famille des histoires se murmurent sur les premiers faits et gestes du petit héros dans son âge le plus tendre.

A côté, immobiles et grincheux, les parents du moutard qui va revenir les mains vides. Dès la sortie, cela éclate et on le sermonne rudement le vilain paresseux...

— Les voisins nous verront rentrer... C'est honteux, tu déshonores ta famille, tandis que le gamin des Pitanchards, un petit imbécile, regardele avec ses prix...

L'enfant se rebiffe; cela fait une petite scène en pleine rue et des explications qui se terminent à la maison par des gifles et du pain sec d'abord et, ensuite, par un solennel engagement que l'année prochaine, on verra, il n'en restera plus pour les autres, il aura tous les prix.

Les étudiants sont soumis à la question, à la question de l'examen.

Le nombre des « candidats » augmente — et naturellement le problème du féminin dans les études supérieures revient sur le tapis vert du jury.

Les pharmaciennes, aujourd'hui très admises, ont eu de la peine à prendre leur place au comptoir malgré des parchemins authentiques revêtus de toutes les signatures de la Faculté. On a vu. devant ces premières audaces concurrentes, l'association des « cuisiniers de santé » se réunir en grande perplexité, et examiner s'il pouvait convenir d'admettre une femme parmi les patentés et les brevetés opérant derrière des vitrines garnies de si resplendissants bocaux. Les uns ont dit oui avec galanterie, les autres ont invoqué mordicus les règlements de l'ordre, les devoirs de la profession en réchauffant de grandes phrases sur la véritable mission de la femme au foyer domestique. Au bout du compte, et en dépit des plaisanteries rééditées de la Doctoresse, l'assemblée a dit oui prononçant une fois pour toutes le digna intrare

Et elle a bien fait.

La chimie avec ses dosages précis, ses rangements de petits pots et de creusets bien nets, ses opérations méticuleuses et ses mixtures rigoureuses, a toujours paru réclamer les soins agiles de la femme. Le laboratoire, c'est presque la cuisine de la Science. On ne comprend pas pourquoi l'on aurait méfiance à confier à une opératrice expérimentée la confection du diachylum ou du sparadrap.

La pharmacie a pour ses produits des coquetteries autour desquelles les gros doigts du garçon préparateur sont inhabiles. Les paquets, par tradition, sont gentiment ficelés, la capsule de papier est plissée avec grâce, les flacons sont cravatés de cordonnet et coiffés d'un cachet. Le peuple dans le patois wallon dit que le marchand de drogues a des mains de jeune fille.

Encore, la femme plus sensible, plus tendre, est plus émue par la souffrance d'un malade, ses soins sont plus assidus et plus prévenants, qu'elle soit garde-malade régulière sous la bannière de la charité religieuse ou simplement volontaire dans le corps des libres-panseuses.

Les « candidates » peuvent d'autant mieux solliciter l'entrée des pharmacies que maintenant le rôle de ces bienfaisants pileurs de drogues est bien changé.

Il n'est plus que légendaire, le temps où l'apothicaire à besicles, savantasse fort occupé, devait combiner de composites mixtures et douner des consultations par-dessus le marché. Voués à l'exercice des anciennes médications violentes,

semmer ar ou

ses aides — qui étaient ses clercs d'huissiers à lui —allaient opérer à domicile, et «saisissaient », à leur façon, le client dolent. Occasions d'aventures gauloises que Béranger, dans une chanson dont je n'oserais guère citer le titre, a fredonné, drôleries qui aujourd'hui encore donnent de petits frémissements d'aise à Armand Silvestre.

Ils sont bien loin dans le passé, ces chevaliers servants de M. de Pourceaugnac, et seuls, à présent les défilés sautillants de l'Amour-Médecin font encore reparaître leurs fantômes, sous les armes.

Au lieu du laboratoire effrayant avec ses appareils contournés et énigmatiques, près de fourneaux où semblent blotties des sorcières aux visages de feu, au lieu de l'animation des garçons pilonnant dans les mortiers et préparant les onguents et les poudres, nous voyons de belles boutiques bien rangées, l'aspect administratif.

Les bocaux et les tiroirs contiennent les remèdes qui se confectionnent dans des usines centrales par innombrables paquets. Il y a — la réclame nous le tambourine assez — les merveilleuses pilules de Z, les mirobolantes pastilles de l'incomparable V, les globules glorieux du pharmacien Y et les divins onguents du docteur X, fabriqués par milliards de fioles. Il ne faut pas être

étonnamment diplômé pour prendre sur le rayon de droite ou dans le tiroir de gauche, tel ou tel paquet si clairement étiqueté que le client s'aperçoit sans hésitation d'une méprise.

Nos garçons pharmaciens, jeunes gens affables et d'une séduisante distinction — je me plais à le déclarer — trônent derrière leurs somptueux comptoirs, mais le travail des manipulations ne les accable guère. Quelques remèdes très simples réclament seuls leur docte coopération; alors ils roulent le pilulier ou versent du précieux flacon d'aqua fontis.

Ce qu'ils conservent avec de saintes précautions, c'est le talent légendaire attribué à tous leurs ancêtres de faire les comptes, — et cela n'est pas sans une sage raison d'être. Nous avons tous une tendance à nous supposer malade et à vouloir plus de santé que nous n'en possédons. Si les pharmaciens mettaient leur marchandise à vil prix, l'humanité abuserait avec exagération et danger des compositions dites guérissantes. On a observé que les pharmacies populaires et gratuites ou à peu près pour certaines associations coopératives, donnaient lieu à de semblables abus de drogueries.

Ainsi, ces bénins négociants nous traitent préalablement comme ils nous traitent quelquefois par persuasion en nous octroyant des pilules inoffensives qui ne guérissent que notre imagination.

Dans une de ses fantaisies, —qu'il appelle: Les araignées de son plafond, — Pierre Véron raconte que, lorsqu'on fit le long de l'Hôtel-Dieu les travaux de canalisation de la Seine, les dragueurs furent stupéfaits de rencontrer un énorme banc formé d'un amas de projectiles inconnus.

On songea aux anciennes batailles. Un historien voulut démontrer par plusieurs mémoires, que la tour Saint-Jacques, qui avait été une fabrique de plomb de chasse, aurait été saccagée par des émeutiers...

Quand un brave homme, après examen de la chose, révéla avec conviction :

— Ça, c'est des pilules, des pilules de l'Hôtel-Dieu, où j'en ai assez souvent avalé.

Les experts reconnurent des pilules rebelles à toute digestion, mais qui avaient opéré à l'hôpital quantité de guérisons; on jugea que l'agglomération devait avoir plus de deux cents ans. La Seine roulant pendant des siècles n'avait — pas plus que les malades — réussi à digérer ces énergiques remèdes.

Mais il ne faut pas ébruiter pareille histoire.

Il est dangereux de se mettre mal avec les

pharmaciens qui ont en réserve de redoutables vengeances.

Et si ces chimistes à qui la science moderne doit beaucoup de ses victoires, n'étaient pas hommes d'esprit, je serais maintenant très au regret de m'être laissé aller à fourrer le doigt entre l'écorce d'orange et le bois de réglisse.

Jours de kermesse! Les festivals, pour lesquels se dressent des kiosques à tous les carrefours, font défiler par les rues pavoisées des cortèges de sociétés nombreuses, fanfares essoufflées et orphéons qui s'en donnent à pleins poumons: tout à la voix!

plomb de chasse, annait été saccagée par des

Cette ambulation, accaparant le milieu de la rue c'est un tableau bien belge, une joie absolument nationale.

L'insigne à la boutonnière, suivre le drapeau de la société et solennellement passer devant la curiosité arrêtée des promeneurs, c'est un faible irrésistible dans une certaine classe de nos compatriotes. Il faut faire partie de « quelques »

sociétés. C'est une considération. Et quel orgueilleux chatouillement quand, en ces pompeuses occasions, — occasions qui ont leur petit cachet de cérémonie officielle, puisqu'il y a discours du bourgmestre et réception à la maison communale avec le traditionnel vin d'honneur, — on s'en va par la ville en fête, en corps imposant, toutes voiles dehors, gravement en redingote et en cravate blanche.

On prend le chemin le plus long et on imagine des détours pour faire durer ce bonheur de parade.

En tête, le drapeau de superbe velours lourdement brodé de dorures et de symboles de concorde et de mélodie; tout en haut de la hampe carillonnent de reluisantes médailles, trophées de victoires.

Avec le porte-drapeau, en gants blancs, marchent les autorités rengorgées, président sévère et autres dignitaires, le chapeau de soie vigoureusement brossé et l'allure crânement redressée de gens qui comptent en ce monde.

Puis le gros des exécutants, grands, petits, minces, allongés, obèses, qui trottinent, tous soufflant et tapant énergiquement. Derrière, enfin, les membres non actifs, qui admirent et savourent cette parfaite musique. Ces braves gens toisent les passants et se gonflent, la mine radieuse, d'un air important qui dit à la foule : c'est nous!

Doux et naïf orgueil. Ils arrivent de leur village pour le festival bruxellois. Là-bas, elle passe pour merveilleuse, cette phalange de quelques musicants d'occasion; et les amis ont voulu jouir de l'épatement de la capitale. Donc, ils accompagnent leurs artistes pour applaudir leur triomphe, — à moins d'infâmes tricheries. Le village endimanché, avec femmes, moutards et paniers de provisions, suit le beau drapeau, le drapeau aimé qui porte en lettres d'or le nom de la localité.

Et ils vont, marquant le pas, jovialement fanfarons, la casquette sur l'oreille.

Mais, voici une autre société qui débouche et prend aussi le chemin du kiosque prochain. C'est une concurrence, une rivalité. Ni l'un ni l'autre ne prétend céder l'attention de la foule. L'un fignole une polka à variations pour piston, l'autre scande un pas redoublé. Tant pis : les deux airs se heurtent, choquent leur mesure. Personne ne bronche. Ils soufflent de plus en plus fort, les joues rouges et gonflées; les exécutants s'enragent et vacarment à qui mieux mieux leur cacophonie, jusqu'à ce que, rendus, épuisés, esquintés, arrivés au lieu de ralliement, ils se taisent, se

toisant avec des airs provocants de gens à qui l'on n'impose pas silence.

Et tout finit par la réconciliation d'une vaste, énorme et générale *Brabançonne* après la péroraison d'un discours ronflant qui a salué la grandeur des arts et la pacifique prospérité de la patrie.

A propos de festoiements officiels, M. Buls eut un jour l'idée d'un cortège-concours de drapeaux, d'étendards et de bannières. Sociétés et drapeaux ne tont pas défaut chez nous. Le besoin d'association constitue un des traits de notre caractère, et le projet de faire défiler dans nos rues, à l'occasion des fêtes, emblèmes et bannières qui rappellent nos plus vieilles et chères coutumes, était certes d'une heureuse originalité; il en est, parmi ces drapeaux, qui sont de vénérés anciens, témoins de grands faits de jadis et dont la soie froissée et ternie enferme de précieux souvenirs.

C'est dans les allées du Parc, à partir de dix

heures et demie du matin, que les sociétés se sont réunies.

Le parc avait été fermé. Tout autour des grilles, une foule très dense attendait le passage des groupes se rendant à leur poste.

Les députations accompagnant les drapeaux, étendards et bannières arrivent peu à peu. Quelques sociétés se font représenter par des groupes costumés portant des emblèmes.

Au hasard de flâneries dans le Parc, tandis que le cortège se forme d'après les indications des commissaires, on remarquait surtout quelques drapeaux.

De Stekene, la Société l'Union dont le président porte un collier d'argent, don de Charles-Quint.

Des Flandres, le drapeau de Saint-Georges au milieu d'un groupe costumé figurant le roi, son fou et ses pages.

Quelques présidents, la poitrine constellée d'insignes, portent les annales de leur société.

La gilde des arbalétriers de Werchter, fondée en 1639, a un drapeau tout recousu.

De Halen, dans le Limbourg, est arrivée la corporation de Saint-Sébastien, fondée en 1699. Un incendie a détruit les annales.

Tirlemont est représenté par les sociétés la Loyauté et Saint-Georges, sociétés d'arbalétriers datant du XVII^e siècle. De Tirlemont, le groupe de Saint-Urbain date de 1778 et proclame de belles devises de fraternité.

Quelques présidents portent des gilets brodés et ramagés de dorures.

La Grande Harmonie de Bruxelles, fondée en 1834, a envoyé son beau et triomphal drapeau qui lui a été donné par Léopold I^{er}, une œuvre riche brodée sur les deux faces.

La Société royale de Wijngaard de Bruxelles, une société dramatique fondée en 1657, a un écusson et trois drapeaux.

La Gaieté de Bruxelles a un étendard de vieux velours rouge fatigué.

Voici le Oude eedele Kruisbog de Malines. Un cavalier empanaché portant un long manteau bleu représente Saint-Georges, patron des tireurs. La Société a été fondée en 1312; son drapeau date de 1732. Un sociétaire porte l'arbalète qui a servi à Léopold II, lors de sa visite au local de cette société. Le Grand Serment royal de Saint-Georges de Bruxelles, fondé en 1381, est représenté par des tireurs en costumes du XIV^e siècle.

Puis encore la Fanfare royale, précédée d'un opulent drapeau, et le vieil étendard du Vrij of dood.

On examine avec curiosité les détails, les jolies précieusetés, les fines décorations de ces étendards solennellement portés. Et de nouvelles surprises arrivent sans cesse. Ce sont des hampes surmontées de glorieux ornements, puis des velours « pesant d'orgueil » et gonflant leurs plis majestueux; les soies, dans leur miroitement doré, semblent se faire une parure d'un rayon de soleil; et partout des broderies riches et lourdes, orgueilleusement cossues, figurent des emblèmes d'art, de concorde, de paix, de travail et de progrès, — tandis que des médailles innombrables scintillent et carillonnent, faisant sonner au-dessus de ce cortège comme un hymne de victoire rappelant de glorieuses journées et de belles luttes.

Au passage de certaines vieilles étoffes pieusement fripées et portées avec d'affectueuses précautions, des murmures d'admiration s'élèvent.

Cette empoignante et majestueuse marche rappelait les vers dans lesquels Coppée raconte à sa sœur Annette le défilé

" D'un pompeux régiment qui vient de la parade. "

Cette revue avait quelque chose de vraiment émouvant. Que de souvenirs, que de vieilles traditions, combien d'inébranlables dévouements sont demeurés fidèles à ces symboles aimés. C'est presque la résurrection d'un précieux chapitre de notre histoire bourgeoise, l'apparition de ces emblêmes pieusement recueillis des mains de nos aînés. Avec solennelle vanité s'avance le sociétaire élu entre tous, à l'honneur de tenir la hampe,

Et marche dans les rangs ainsi qu'une recrue, Mais qui semble toujours à la foule accourue, Le plus heureux, le plus superbe et le plus beau, Car il porte les plis somptueux du drapeau.

Les représentations gratuites en plein jour, conservent, dans le programme des fêtes nationales, leur caractère et leur très particulière physionomie.

Ces séances populaires sont données par des sociétés dramatiques composées d'artistes amateurs et d'acteurs d'occasion. N'importe, c'est du théâtre, de l'émotion, — et pour rien.

Dans les circuits tracés devant les portes par ces lourdes barrières grises — connues sous le nom de barrières Nadar — une jeunesse turbulente, impatiente, se bouscule, se presse et se fait de plus en plus dense à mesure que le moment de l'ouverture approche. Après ces jeunes citoyens empressés viennent se ranger à la queue les amis des artistes qui sont de la pièce, les parents et les « connaissances » qui applaudiront ferme et, en attendant, se racontent les potins de coulisses et prédisent les succès.

Au moment de l'entrée, malgré les précautions de la police (qui a fait pénétrer par la porte de service quelques favorisés), la cohue se jette en bousculades et se disperse en galopades dans les couloirs avec des étourderies qui reviennent sur leurs pas et cherchent les bonnes places; des appels et des escalades essoufflées filent le long des escaliers vers des entassements bruyants dans les loges. Beaucoup par la force de l'habitude grimpent droit aux galeries supérieures.

Vite, la salle est bondée d'une assistance remuante, radieuse et fière d'occuper de belles places; on se délecte dans l'attente du régal qui se prépare là derrière le rideau dont on commence, avec un sourd piétinement, de réclamer le lever.

Le temps paraît long. On déballe des victuailles, pains fourrés et pâtisseries. Un : ah! annonce enfin la présence du chef d'orchestre. C'est le moment. On s'installe. Les uns défont un bouton de leur gilet. Des dames enlèvent leur chapeau... Les trois coups. Enfin!... Après la ritournelle obli-

gée que des amateurs ravis applaudissent à pleines mains, la toile monte.

Un chuchotement entre voisins signale les détails du décor — mais des chut! énergiques imposent un silence général et la pièce commence au milieu d'une attention obstinée.

Public malléable, complaisant, docile, qu'un rien émeut ou amuse. Un costume de nankin, une calvitie exagérée, un éternuement sonore égaie follement la naïveté de cet auditoire simple.

Les artistes, avec des accents durs et des tons réciteurs, donnent ce qu'ils peuvent; les têtes sont faites avec une couleur lourde sous des perruques mal emboîtées; les accessoires retapés crient l'économie; d'intenses gaucheries font tâche dans l'illusion; les costumes arrangés sont étriqués, — mais tout ce monde joue avec une ardente bonne volonté, une fougueuse passion, un entrain emporté.

Voilà le moment d'examiner la salle assez étrange sous le ton faux produit par le gaz dans le jour qui tombe par les portes des loges ouvertes.

Les moutards sont en forte majorité; des gamins endimanchés, cols blancs et larges cravates de couleur, donnent à la salle, avec leurs airs tranquilles d'enfants sages, un aspect de distribution de prix. Des soldats se carrent dans les stalles. Aux galeries, de grosses femmes s'étalent sur le bourrelet; quelques-unes ont amené des poupons qui risquent parfois d'intempestives manifestations. Dans quelques loges de première, des familles, de la petite bourgeoisie, très en toilette se font regarder parce que les demoiselles ont des jumelles. Cravatés de blanc et la boutonnière ornée d'un insigne, les membres de la commission occupent, avec toute la gravité qui convient, une avant-scène d'honneur, — et ils se rendront à l'entr'acte sur la scène pour complimenter les interprètes. Puis dans les coins, les membres des sociétés rivales qui épluchent les moindres détails de l'interprétation.

Et tout cela s'immobilise dans une attention dévorante, les yeux grands, la bouche béante, les oreilles tendues. Manifestement chacun se tient, se surveille, cherchant à faire belle figure dans une salle que fréquente d'ordinaire les gens chic.

Cependant des plaisanteries d'une niaise médiocrité, des mots loards font courir dans cette bonne foule des trémoussements de joie et des gaietés épanouies en des rires renversés.

A l'entr'acte, après plusieurs chaleureux rappels, les spectateurs assoiffés dégringolent quand ils ont marqué leur place au moyen d'un journal ou d'un mouchoir noué au dossier — tandis que d'intarissables commentaires jacassés de toutes parts discutent les péripéties de la pièce et rappellent les passages où « c'était si beau! »

C'est toujours avec une souriante satisfaction que nous voyons les cercles de pêcheurs de l'agglomération bruxelloise organiser, à l'occasion des fêtes de la nation belge, un « grand concours de pêche internationale. »

Seulement, pourquoi choisir les fêtes nationales pour procéder à cette importante solennité?

On se figure mal le plaisir délirant que doivent éprouver les populations transportées à la vue de mille honorables pêcheurs, opérant avec leur ordinaire gravité. Ceux-ci, de leur côté, doivent avoir horreur des curieux, profanes et promeneurs apportant des distractions à la profonde attention voulue pour le régulier accomplissement de ce bourgeois et dominical sacerdoce.

Voilà encore un admirable exemple de la douce et parfaitement résignée philosophie de ces placides amateurs qui, depuis les temps les plus reculés, reçoivent sans émotion la grêle de quolibets et de railleries dont on les poursuit sans raison.

A-t-on été assez impitoyable à leur égard?

La pêche à la ligne et les pianos sont les thèmes les plus usés. Pas de journaliste qui n'ait épuisé tout un encrier à chroniquer là-dessus.

Et le long du canal, les canotiers loustics ne ménagent pas non plus les brocards.

Mais, rien. Ils ne bronchent pas. Paisibles, installés au milieu des roseaux, devant leurs engins savamment dressés, ils s'absorbent opiniâtrement, Tandis que leur regard épie le bouchon, attendant qu'une touche signale une capture, ils grillent une songeuse bouffarde. Ils ont oublié ce bas monde et ses soucis. Rien ne les ferait sortir de leur mutisme: on pourrait impunément, à leur côté, embrasser leur femme, voire même chiper leur blague à tabac, qu'ils ne se départiraient pas de la tranquillitéréfléchie indispensable pour ruser de diplomatie avec la carpe et la tanche.

Leur attention accaparante va jusqu'à selaisser choir dans l'eau, — ce qui s'appelle être puni par où l'on a pêché.

Leurs victoires sont célébrées par quelques vieilles et honnêtes plaisanteries qui font toujours plaisir. C'est l'esprit de la Gaule. Le seul fiel qui se glisse dans l'âme de ces a asticoteurs » de poissons, c'est la jalousie, une jalousie féroce à l'égard d'un confrère qui fait trop bonne prise. Mais l'accès se calme vite, parce que dans ces tranquilles opérations, la colère nerveuse est préjudiciable.

Or, les voilà, ce semble, devenus ambitieux, ces braves amateurs, puisqu'ils prennent l'habitude de vouloir occuper une place dans le programme officiel des réjouissances nationales. Il faudra que nous allions contempler cette solennité sévère et silencieuse...

En attendant, nous aussi, nous avons fait de la copie, sur le traditionnel sujet de la pêche à la ligne. Mais, puisque c'était inévitable...

Quand il pleut, — ce qui n'est point anormal dans le Brabant, — les fiacres bruxellois augmentent leurs prix... Etrange habitude que prennent nos cochers de croire que les tarifs ne sont d'application « courante » que lorsqu'on n'a guère besoin de leur ministère roulant.

Aussitôt que, par une circonstance pas exceptionnelle, les voitures deviennent particulièrement nécessaires, le tarif ne va plus, les prix galopent avec fantaisie, et le voiturier édicte abusivement son barême.

Ainsi, le premier janvier, le jour des courses multiples, les fiacres sont surtout requis — et le patron, se moquant absolument de toute réglementation, fixe son prix. Ce sera tant, et si vous n'êtes pas content, allez vous promener — à pied.

Qu'une grosse averse survienne, les voitures dans le centre sont accaparées. Le cocher, avec une moue hautaine, avant de daigner accepter un client, veut savoir s'il faut aller loin.

A minuit moins vingt, toutes les voitures de place sont soi-disant retenues; le cocher refuse de charger, attendant l'heure proche où les prix sont doublés, — ce qui confirme que nos cochers ont le défaut de considérer le tarif communal comme en vigueur seulement quand on peut se passer de leurs voitures.

On parlera de la loi de l'offre et de la demande; on invoquera d'autres raisons économiques ou communistes, — mais le tarif est établi précisément pour nous protéger contre des prétentions exagérées par l'occasion, pour nous assurer un service de transport à un prix déterminé et surtout pour refréner la cupidité des « louageurs » comme on dit à Bruxelles.

Du reste, sous nombre d'autres rapports, MM. les cochers ne méritent pas d'éloges, même modérés, et nous ne sommes pas fâchés de cette occasion qui nous vient de leur dédier un paquet de lignes peu respectueuses mais bien sincères.

C'est un des types les plus rogues de nos rues. ce tranquille conducteur de boîtes disloquées dans lesquelles les provinciaux parcimonieux et pas gras trouvent encore moyen de se mettre trois. Ils ont des têtes formelles, ces « automédons » comme dit la poétique érudition des faits-divers enregistrant fréquemment leurs prouesses maladroites et leurs discussions trop vives. Ils ont leur silhouette profilée nettement - et vilainement. Tête rouge de bon buyeur, cheveux grisonnants, voix raugue, mine rebarbative et tout ce qui caractérise le manque le plus complet d'amabilité. Le vrai genre est pour ces messieurs le grand manteau vert des Guides, de la paille dans les sabots et des mouffles de laine; en été, les plus fringants arborent le chapeau gris, quel gris!

Dans leur mise d'un ordinaire très relâché perce une certaine recherche des tons jaunes et sales, chers aux palefreniers qui se donnent des airs anglais. Ils rattachent leur vovageante corporation au monde des écuries; ils se croient, ces effrontés pochards, un peu sportmen, et indolemment, étalés sur leur siège, ils examinent les beaux étalages, les voitures de maître, jugent les pur sang, la livrée: et depuis qu'ils font courir à la Petite-Ile, ils veulent bien donner aux courses à leur bourgeois des avis sur les chevaux qui méritent une mise. Pendant ce temps, la bête famélique, le cheval de fiacre, affaissé entre les brancards, dit à la voiture : à ton tour de me soutenir. La tête basse, les jambes molles, les os percant la peau, la malheureuse haridelle semble trop fatiguée même pour se reposer. « L'adresse de l'équarisseur le plus voisin s. v. p. », implore la mine lamentable de la bête fourbue.

A force de coups de fouet, de menaces, de mots épouvantables, de prodiges inimaginables, le cruel conducteur arrive, malgré tout, à faire presque triompher son che val de cette monstrueu se difficulté: trotter! Et la bête va, buttant, tirant du cou, flottant dans ses harnais, marchant en secouant le dos pour avoir l'air de courir; cela suffit au cocher.

En un jargon spécial sentant l'écurie et l'estaminet et dans lequel se cotoyent de pseudo termes anglais et les vraies expressions marolliennes, il parle à sa bête, admirant le luisant du poil, le nerf des jambes, et la sécheresse de la croûpe de la bête agonisante, de la bête misérable appelée Joséphine ou Belzébuth.

Notre service de voitures de place ne nous sera envié par personne. Et Saint Labre lui-même, patron des chevaliers du fouet, serait embarrassé de déclarer si le prix revient ou bien aux bêtes esquintées ou bien à la voiture, ignoble coffre qui fait douter de l'existence des brosses, — ces extraordinaires morceaux de bois sur lesquels poussent des poils, comme disait un nègre étonné.

Nos fiacres sont des boîtes dangereuses, aux coussins aplatis et gras; les personnes soigneuses s'essuient les pieds en sortant.

Se trimbalant sur d'inflexibles ressorts et sonnant lamentablement la ferraille, leur fragile vétusté complote avec l'âge trop vénérable du cheval pour prohiber toute vitesse excédant l'allure d'un limaçon qui prend l'air ou d'un commissionnair e portant une lettre urgente.

Et c'est à cela, à cette lenteur à quatre roues, qu'un facétieux inconnu, un jour de belle humeur, a donné le nom cocasse de *vigilante!*

Sauf pour écorcher la pratique, nos cochers sont d'un calme invincible, d'un flegme sûr d'arriver toujours à temps. Ils prennent la même très petite vitesse — si le mot vitesse peut s'employer, en l'occurrence — et savent trop les devoirs qu'on se doit pour jamais dépasser un confrère. Ce serait là un manque d'égards, de la mauvaise camaraderie, — le cheval lui-même ne le voudrait pas.

Vous dites à un cocher que vous êtes pressé... Avec un petit clignement malin qui signifie: compris, il y aura un pourboire, le cocher enlève la couverture trouée du dos de sa rosse, rajuste quelques boucles et réclame encore à un ami les cens qui lui sont dûs de la dernière partie de bouchon. Si la dette est reconnue sans trop de difficulté, on part enfin, d'une allure très ordinaire.

- Mais, cocher, je suis pressé!
- Och! Est-ce qu'on doit à présent tuer son cheval. Je ne vais pas moins vite que les autres, n'est-ce pas?

Il y a un exploit plus redoutable encore que de prendre à la gare du Nord une voiture pour Ixelles, c'est de se trouver dans la nécessité d'avoir besoin d'un fiacre, au moment où le cocher pique dans sa gamelle les pommes de terre de son dîner. Le Buffon populaire recommande de ne jamais déranger les animaux quand ils mangent, les cochers peuvent à ce titre encore se ranger dans la même catégorie que leurs chevaux. Avec de furieux regards et la bouche pleine, il demande si c'est bien pressé... dans vingt minutes, il aura fini... Enfin, bougonnant sur le manque de délicatesse des bourgeois, il daigne parfois démarrer, mais alors s'épanouissent les tarifs fantaisistes, les demi-heures imaginaires.

Du reste, le cocher est en général affligé d'une infirmité particulière qui fausse en lui toute notion du temps. Il se rend très malencontreusement compte du nombre de minutes consommées. L'heure astronomique est pour lui une erreur, une notion abusive, bonne pour les savants et les gens d'Observatoire. La véritable demi-heure pour lui, homme pratique, a vingt minutes, et encore en tablant largement et en tenant compte avec générosité des intérêts de cet animal de client. Les cochers sont convaincus que pour les honnêtes gens la nuit commence à cinq heures du soir et finit à dix heures du matin.

Les pourboires féeriques ne font pas naître le plus petit merci sur leurs lèvres. Les prodigalités les plus folles leur semblent naturellement dues à leur grandeur.

En vérité, ces écorcheurs effrontés savent qu'il est de leur métier de « rouler » le public et ils en abusent de manière à nous révolter à la fin. Nous avons tous plus ou moins essuyé les grossièretés de ces gens qui n'ont même pas, comme leurs confrères d'autres grandes villes, des mots drôles rendant un peu leur maladresse amusante et donnant du pittoresque à leur verve butorde.

A l'instar des grandes capitales d'Europe — comme disent les pancartes de la foire — nos quartiers populaires ont eu quelques temps la fantaisie d'instituer des concours de beauté. En différents coins de la ville, des jurys solennels ont vu défiler devant leur sévère attention les jeunes personnes désireuses de faire médailler leurs charmes.

Tous ces concours partiels ont été centralisés, un dimanche, en un concours d'excellence auquel, seules, les belles victorieuses dans les luttes précédentes ont été admises.

Le galant tribunal, sous la présidence de deux conseillers communaux, siégeait au premier étage d'un établissement du boulevard du Midi, dans une salle de dimensions exigües pour l'assistance nombreuse et empressée qui, longtemps avant l'heure fixée, attendait les émotions de ce concours alléchant.

Les « candidates », sans trop de retard, font leur entrée au milieu d'une cohue dense; elles fendent avec peine la curiosité des messieurs, jeunes et vieux, qui commencent tout de suite à faire des remarques, à établir des comparaisons et à préparer le jugement.

Ces demoiselles, au nombre de huit, se rangent assises devant les deux tables sur lesquelles les juges griffonnent des notes, dressent des listes et préparent les opérations de la séance.

Pendant les minutieux préliminaires, nous examinons ces jeunes Bruxelloises qui arrangent leur toilette, tapotent leur cheveux, rajustent leurs cravates et se bichonnent de manière à ne rien perdre de leurs avantages. Elles semblent émues, tracassées d'une manifeste impatience; elles toisent leurs voisines, comparent les concurrentes. On devine les coiffures longuement fignolées, les toilettes très discutées, et puis les recommandations des amis; des bijoux lourds brillent sur cette parade d'endimanchements; l'une porte un tablier brodé, une autre a des gants trop larges, évident emprunt à une amie qui a des ressources — et des mains plus considérables.

Deux surtout, parmi les concurrentes, nous semblent mériter une prime.

La première, une forte fille, noire, aux traits accentués, le front couvert d'une lourde frange de cheveux pommadés, est le type gaillard de ces femmes, que l'on voit, après la fermeture des ateliers, s'en aller vers les faubourgs, claquant du sabot et les doigts agités machinalement dans le travail des aiguilles à tricoter. C'est une belle et sanguine luronne, au regard crâne — une vir... Angot.

L'autre, plus délicate, la seule ayant un chapeau, représente ces jeunes couturières, coquettes de quelques rubans achetés sur de pénibles économies. Plus demoiselle, les membres plus fins, elle se manière un tantinet, et elle vise à une préciosité gauche, cette Gretchen de la couture.

Mais les bulletins sont déjà déposés dans le fatidique chapeau, et le président, d'une voix lente, grave, au milieu d'un recueillement ému, dépouille le scrutin.

Ces demoiselles sont bien pâles... Quand leur nom est appelé, elles ont de petits sourires difficilement contenus; des modesties leur font baisser les yeux; elles ne savent que faire de leurs mains, les pauvrettes affreusement embarrassées et que l'anxiété torture. On proclame:

C'est la jeune couturière, notre nº 2, qui triomphe avec l'éclat d'une forte majorité.

Notre nº 1 n'arrive, hélas! qu'en troisième rang. Nous demeurons confus de notre honteuse inexpérience.

Le deuxième prix est décerné, après ballottage, à une blonde anodine, sans caractère, mais qui est dans une joie telle que la jeune victorieuse croit utile de faire remarquer au jury combien la chaleur a dérangé ses cheveux, ce qui est évidemment un désavantage.

Deux prix sont encore ajoutés par le généreux aréopage. L'un de ces prix échoit à une jeune fringante, replète et très fraîche fleuriste qui aurait eu mieux si elle n'était arrivée en retard.

Les pommes cueillies par ces triomphatrices sur le mont Ida du boulevard du Midi sont figurées par des primes de 25, 20 et 15 francs que le président leur remet séance tenante, avec un baiser sur la joue.

Mais ici, un joli incident.

Quand vient le tour de la fleuriste, le président pour punir de son retard cette aimable concurrente, lui impose l'amende... d'une chanson.

Et, sans trop se faire prier, la jeune fille chante la romance du « Petit voyage circulaire » d'une voix fratche, une de ces voix roses comme, par les fenêtres fleuries de résédas et de capucines, on en entend sortir des laborieuses chambres d'ouvrières. Un succès, d'un charme simple, d'une naïveté adorablement sincère.

Ainsi finit cette séance mémorable dont je garde un précis souvenir et qui a grandement honoré la beauté bruxelloise à la face du monde entier — car le concours était international. Et aucune nation n'a osé envoyer de concurrente disputer aux Bruxelloises en cette cour d'amour platonique la palme de grâce et de beauté.

Pour l'honneur de notre sexe, espérons qu'un jour le comité, intervertissant les rôles, permettra à un jury de dames de reconnaître que, nous aussi, ne sommes pas sans avantages appréciables.

La bonne fête annuelle d'Auderghem : une des foires les plus animées de nos environs.

Le village d'Auderghem est pavoisé gaiement, et les rues, que la procession a parcourues le matin, sont jonchées de fleurs et de feuilles. Et tout le long de la rue principale s'alignent ces baraques traditionnelles que l'on retrouve dans toutes les petites kermesses de banlieue.

Des tourniquets où l'on gagne des pipes en craie, des ateliers de photographie « inaltérable », des magiciennes qui, pour la modique somme de dix centimes, déchirent les voiles cachant l'avenir; et puis encore les débits de poissons secs et trop parfumés, — et surtout, enfin, les chevaux de bois sur lesquels, aux sons d'un orgue enrhumé, toute la marmaille de l'endroit se régale d'une partie d'équitation tournoyante.

Dans cette foule, ce qui est avant tout curieux, c'est la façon raide et grave dont le paysan brabançon s'amuse, ou plutôt ne s'amuse pas. Il lui faut, avant de prendre du plaisir, une certaine mise en train difficile et pénible. Les hommes défilent, sérieux, gourmés dans leur endimanchement; ils badaudent le long des baraques, sans se dérider aux facéties des boniments.

Les filles en cheveux, portant des robes de tons durs, avec leurs rubans voyants et leurs affiquets des jours de fête, semblent gênées de tout ce monde qui envahit la paix ordinaire du village. Elles flânent par bandes, se tenant par la main et cherchant à se donner mutuellement du courage, tandis que les soldats des guides — des voisins — venus en masse, les regardent passer avec de tendres reluquements, et ces guerriers aimables frisent leur moustache.

Il faut le pétillement de la bière de Louvain et l'entrain des grands et petits verres pour mettre réellement ce monde en fête. C'est le Morian, le Progrès, le Merlo — des noms bien locaux — qui se chargent de cette partie du programme.

Les jeunes campagnards essaient leurs biceps en frappant vigoureusement, à tours de bras, sur une tête de Turc, ou bien éteignent des lumières à coups de grosses carabines et gagnent des bottées de cigares pour leurs six centimes.

Les promeneurs bruxellois animent cette kermesse villageoise. De braves familles, déjà chargées de bouquets cueillis dans les champs, emportent, comme témoignages des faveurs du sort, de médiocres coupes argentées qui encombrent les bras. Les papas attachent à leur parapluie ces sphères miroitantes qui parent les jardinets de banlieue. Et les jeunes filles jouent aux macarons et emportent, jolies gourmandes, des pâtisseries qui donnent de si bons maux de dents. Ces blondes espiégles jouent aussi aux dés chez Baptiste, le type forain connu, gagnent des caramels, dont on lit, en riant bien fort, les devises parfois brutales dans leur expansion amoureuse.

Le soir, des lampions s'allument; des musiques maigres font des couacs, et l'on danse — tandis que, mélancoliques et philosophes, les pêcheurs qui reviennent des étangs de Rouge-Cloître, traversent, avec leur attirail, cette joyeuse animation et s'en vont, sévères et pensifs, prendre le train du retour...

Trente-six degrés à l'ombre.

En ville, tout s'effondre sous cette température liquéfiante; toute vigueur se dissout; on reste blotti dans les coins d'ombre, — et les rues vides sont abandonnées aux ardents rayons du soleil et aux arroseurs publics.

Le soir seulement, quand la brise apporte une parcimonieuse fraîcheur, Bruxelles se dégourdit un peu, se réveille et s'anime lentement.

Les fenêtres s'ouvrent, les portes sont béantes; les maisons grillées et rôties ont ardemment soif d'air.

Devant les boutiques sombres, des familles installent des chaises sur le trottoir et forment des cercles de gens silencieux, qui, le gilet déboutonné, guignent le ciel en appelant un tout petit orage.

Les passants, le front ruisselant, le chapeau d'une main, le mouchoir de l'autre, vont, trempés et écrasés, marchant à pas traînants.

Ils cherchent aux terrasses des cafés un coin de table. Mais tout est pris, et solidement accaparé. Les fortunés qui ont eu la bonne chance de trouver une place, y restent tard, comme s'ils avaient peur de rentrer dans l'étouffement des chambres transformées en fournaises domestiques.

Vers une heure du matin, les garçons de cafés, malheureux appesantis par leur éreintante besogne, tournent, avec des désespoirs agacés, autour des buveurs obstinés qui ne prétendent pas s'en aller et restent à la fraîche en vidant de grands demis.

Et quand, péniblement, les célibataires attardés prennent enfin la route du domicile — ce n'est pas la chaleur seule qui les fait traîner en route.

Les fenêtres, en ces temps d'insomnies brûlantes, ont, la nuit, de galants spectacles.

Les croisées grandes ouvertes laissent indiscrètement pénétrer dans l'intimité des ménages.

Madame, qui n'en peut plus, vient en som-

maire négligé, les cheveux défaits et le vêtement assez béant, s'accouder à la fenêtre et savourer un peu de brise.

Des jeunes gens qui passent s'arrêtent en face simulantune discussion profonde mais embrouillée de distractions.

Plus loin, c'est M. et M^{me} Denis installés assez comiquement en costume de nuit sur leur balcon, et le bonhomme s'évente avec son casque à mèche.

Puis, les ouvrières qui font moins de façon et se dévêtent sans gêne près de leur fenêtre, à l'aise, jetant sur les murs des jeux d'ombres assez coquines...

En vérité, reconnaissons-le, ce n'est pas seulement la méchante chaleur qui attarde si fort les promeneurs dans nos rues surchauffées.

Pauvres toutous, que ces jours de canicule leur sont peu propices!

Dès que différents cas de rage ont été signalés, l'autorité communale organise de véritable tra-

ques; alors, gare aux chiens distraits qui ont l'imprudence de sortir sans se munir de leur muselière. L'impitoyable police — sagement du reste — leur octroie une villégiature forcée dans la fourrière de l'école vétérinaire et les voue, au gré des règlements, à de sombres destins vaguement mystérieux,

Il faut voir l'œil féroce que les bonnes dames promenant leur Azor jettent aux barbares policiers, à ces fonctionnaires sans cœur qui osent s'en prendre à d'innocentes petites bêtes, si choyées, si aimées, si cajolées

Il y a certainement des familles où les enfants maintenant sont moins attentivement surveillés que les caniches. On n'ose perdre de vue Miss, Fidèle ou Bijou. Réellement, les personnes au cœur tendre conçoivent pour leur chien de l'amitié, de l'affection, on peut même employer le mot amour. Le mot est de Cham en personne qui avait pour son chien une passion telle qu'il fit graver sur le collier de l'animal ces mots significatifs:

Mon maître.. Tous les jours, c'était invariable, Cham descendait au boulevard extérieur pour faire faire un peu d'exercice hygiénique à ce chien dominateur et, avec la plus sincère conviction, le fin caricaturiste disait à ses amis : " Je ne suis jamais chez moi à deux heures, c'est l'heure où mon chien me descend." Il y a toujours eu, un peu partout, guerre déclarée entre les chiens et les règlements. Les propriétaires de ces léchants animaux déploient une infatigable ingéniosité et se livrent à une recherche de trucs amusants pour esquiver les sévérités administratives en cette matière.

L'administration des chemins de fer est peu aimable, elle aussi, pour ces chers quadrupèdes; on sait les roueries, les subterfuges, les adresses et les pourboires auxquels il faut recourir pour permettre au chien de faire un voyage confortable à côté de son maître — ou surtout à côté de sa maîtresse; car ce sont les femmes principalement qui ont de ces attachements indéchirables pour un king-charles bichonné ou un havanais qu'elles couvrent de tendresses.

Pierre Véron raconte qu'il partait un jour de Paris pour Trouville, dans un compartiment où se trouvaient quatre dames apparemment seules. Au sortir du tunnel des Batignolles, chacune des voyageuses avait un chien sur les genoux... Un lundi joyeux dans le quartier de la rue des Sables.

Suivant une vieille coutume toujours respectée, les habitants de ce quartier plantent au coin de la rue des Sables et de la rue du Marais, un jeune peuplier enguirlandé de papiers de couleurs et de bouquets, et coiffé drôlement d'une grosse couronne dont la confection a été confiée à des travailleurs de bonne volonté, mais d'un goût moins bon.

C'est le « Meiboom » — emblème bruxellois, dont es ancêtres remontent à plusieurs siècles dans ll'histoire populaire. Les fouilleurs d'archives ont bien cherché le fait qui a pu donner naissance à la coutume de travestir un jeune arbre d'une aussi bizarre façon et d'en faire, au bord d'un trottoir, un souvenir solennel gloriflant des aventures effacées dans les brumes d'un lointain passé.

On n'a rien trouvé de précis; on discute encore les origines; mais on demeure tous les ans convaincu, d'une manière assourdissante, que la coutume est ardemment chère aux habitants d'un coin de Bruxelles. Pour rien au monde, on ne voudrait faillir à la tradition. La plantation obligée se fait avec le pompeux cérémonial d'usage, au milieu d'une foule bruyante et animée, encore suivant l'usage.

Tout un cortège, vers les trois heures, défile par le quartier jusqu'à la rue Royale et au boulevard Botanique. Des pantins, des cavaliers amateurs revêtus d'un luxe modeste, un brave homme tout en joie figurant un bourgmestre de l'ancien temps et se laissant, avec une plaisante satisfaction, voiturer au milieu de ses sujets qui l'acclament; puis aussi la fameuse Roue de la Fortune qui montre, avec une drôlatique réalité, que ceux qui sont les plus élevés seront à leur tour abaissés.

Enfin, et surtout, il y a une marmaille qui saute et crie, et bouscule tout, manifestant hautement l'intention de ne pas laisser perdre la vieille coutume et de s'en donner à cœur joie, quand les gamins d'aujourd'hui auront l'âge de monter sur des chevaux et sur des baudets pour calvacader autour du Meiboom.

Nous avons dit qu'on ignore l'origine du Meiboom; il faut ajouter qu'on ignore également sa fin; personne ne sait ce que devient chaque année l'arbre glorifié. La jeunesse des environs commence de le dépouiller fort irrespectueusement. Un beau matin, l'arbre a disparu, — et jamais on ne sait ce qu'a pu devenir ce jeune héros ravi aux forêts des environs et dont le triomphe a été si éphémère...

Chaque année, à court de matière, les amateurs de polémique partent sur la question des enfants dans les représentations publiques. La kermesse offre un aliment à ces dissertations. Un industriel nomade exhibait près de la gare du Midi, un enfant capitonné et débordant de graisse. La boutique qui vendait de l'étonnement à deux sous en montrant cet enfant - lequel pour son âge occupait une place exagérée — fut fermée en vertu de la loi sur le travail de la jeunesse. Les uns pensent que l'existence de l'enfant gagne-pain étant particulièrement précieuse pour les parents, ceux-ci doivent entourer leur lucrative progéniture de soins et d'attentions d'une tendresse intéressée. D'autres veulent radicalement la suppression de l'enfance dans les spectacles publics.

Voilà encore une fois la vieille question agitée, secouée, les bonnes ou mauvaises raisons époussetées et remises au jour.

C'est surtout l'acrobatie qui a soulevé les premières pitiés. Or, présentement, dans l'art d'amuser les foules, les tours de force, l'équilibre, les pyramides de chaises et le trapèze se tiennent fort en honneur. Les cirques ont vu se fonder glorieusement à leurs côtés, des Edens où le cumulet et la voltige accaparent tout le programme. Les cafés-chantants émaillent leur musiquette d'intermèdes trémoussés par des clowns à culbutes. Naturellement l'enfance a sa part de ces travaux de gymnastique périlleuse; d'autant plus, disent les spécialistes, que la pratique des exercices de cette nature doit être commencée très tôt. Il faut devenir gymnaste dès le jeune âge; plus tard, les membres revêches ne se prêtent plus à des souplesses de dislocations. Par conséquent, la suppression du travail des enfants, disent ceux qui aiment sentir du muscle dans l'air - suivant l'expression du lutteur — c'est la suppression des virtuoses du biceps... Déjà par la vogue accordée aux faiseurs de tours et autres rois du tapis, les prétentions de ces artistes icariens sont devenues exorbitantes. Ces messieurs du maillot ne traitent plus qu'à des conditions dorées, - et si l'on rend la carrière du saut périlleux plus difficile encore, mais c'est la fin, la fin dernière, prétendent ceux que passionne ce cabotinage qui va les

jambes en l'air... Cela serait-il un si redoutable mal?

Une remarque est singulière, quand laissant la théorie et les controverses, on voit ce que présente la réalité. Tout le monde plaint les pauvres petiots mis en spectacle — et on leur fait les plus bruyants succès, ce qui pour les parents desdits phénomènes constitue le meilleur encouragement à persévérer dans l'exploitation de leur descendance disloquée.

Aux minuscules prodiges, les plus abondants applaudissements, et on déclare que ces exhibitions sont cruelles ou sottes.

D'abord elle doit choquer, l'immixtion précoce de ces gosses dans la corruption des coulisses. Les moutards trimballés au milieu des frelatages et du débraillé des cirques et des théâtres et parlant un argot tristement nature, sont apitoyants.

Mais l'enfant-acteur est peut-être plus écœurant encore. Et nous ne serons pas seul à nous étonner que chez nous on défende à un enfant gras de s'étaler dans un fauteuil et de laisser complaisamment les curieux défiler devant lui et lui tapoter les mollets, quand on voit dans des fumoirs-concerts des mômes un peu plus hauts qu'un botte venir, en collégien perverti, le cigare aux lèvres, le monocle à l'œil, débiter avec le clin d'œil malin de plates grivoiseries.

Ce n'est pas parce que le danger de leur rompre les os est écarté, qu'il est moins hideux de voir des gamines de sept ou huit ans parodier les ronds de jambes et les provocations des ballerines, ou bien un marmot gouailleur affublé d'une mise de gandin, vanter en refrains graveleux les charmes de la Vénus de Bordeaux ou de la Mexicaine du Mexicain... Mais on applaudit, on applaudit ferme, en disant: les pauvres mignons, les petits malheureux...

Ces enfants ont une gesticulation gauche, leur pauvre petite voix s'éraille à vouloir remplir le vaste théâtre; leur succès n'est qu'un succès d'attendrissement et le public leur vote par acclamation une grande consolation tout simplement. Par malheur, les spectateurs, et surtout les spectatrices, ont une déplorable facilité à se pâmer devant ces scènes enfantines, même si elles sont déshonnêtes.

Quant, en dehors de toute sensiblerie, à ce qui est de l'art en cela, la chose est plus horripilante encore. Il y a toujours de la serinette et du perroquet dans ces pauvres êtres que l'on pousse en scène quand ils savent sans broncher, sans passer un mot, sans rater un geste, leur leçon, couplet ou tirade. On n'a pas oublié non plus dans la Famille Benoiton cette scène où

Fanfan simule l'ivresse. Cela est triste, de mauvais effet, et d'une salubrité morale peu à l'abri de critiques.

L'enfant a dans l'art dramatique une place importante et incontestable; il est dans l'intrigue un des personnages les plus accaparants. - mais son rôle gagne à rester à la cantonade, car seulement alors il demeure attachant. Son entrée en scène avec ses gaucheries de jeune élève bien stylé, détruit l'impression. Son talent ne peut être assez fait pour effacer sa petite personne devant le personnage de l'action : ce personnage disparaît devant le bambin; le héros n'existe plus et le spectateur ne voit que la petite Louise annoncée sur l'affiche et pour laquelle on fait chercher des bonbons. L'enfant qui, dans Monsieur Alphonse, doit pousser ce cri de : Maman! d'une si admirable simplicité, gâte le plus souvent toute cette grande scène.

Nous venons de citer *Monsieur Alphonse*, et cela pourrait mettre en cause les parents qui vivent du travail de leurs jeunes enfants — mais le sujet est répugnant.

Regrettons que le public, par compassion, encourage un spectacle qui est toujours bébête ou écœurant, et demandons, comme la chanson d'autrefois, qu'on laisse les enfants à leur mère. Nous sommes au régime des tapageuses fêtes populaires et des kermesses odieusement parfumées. Tous les faubourgs et tous les quartiers de la capitale ont, à leur tour, vidé la coupe des réjouissances publiques. Et puis, des fêtes locales, comme le Meihoom et la cérémonie en l'honneur d'une très clémente Notre-Dame-au-Rouge, Partout, des Brabanconnes d'allégresse tapagent sur des places pavoisées, partout des jeux populaires et des distributions de récompenses pour les motifs les plus variés. Car les récompenses constituent la résonnante spécialité de la saison qui expire. Après une série de distributions de livres aux écoliers, long triomphe de la jeunesse studieuse, nous avons assisté aux fêtes nationales qui en réalité aboutissent uniformément à d'incessantes profusions de récompenses.

Les jeux, joutes, luttes, concours et courses finissent toujours par des médailles, si bien que toutes les qualités physiques ou morales et les dons particuliers de chacun de nous, trouvent l'occasion d'être primés.

Après avoir enrubanné les valeureux et intrépides qui se sont signalés héroïquement par des actes de sauvetage et de dévouement, on a continué la série. Nous avons eu des prix de beauté pour les jeunes Bruxelloises, et des primes aux étendards les plus dorés; sociétés de musique et cercles de pêcheurs à la ligne se sont disputé des récompenses, tout comme les sociétés de tir et les sociétés de jeu de balle. Aux régates, on a récompensé la vigueur des muscles, aux jeux populaires on paye les plus drôlatiques grimaces, et l'on octroie un jambon à la plus rapide agilité qui parvient au sommet d'un mât. L'art aussi a ses concours, et aux courses, ce sont les jarrets des chevaux qui triomphent. Enfin, nos fêtes ne sont que des chasses aux médailles, chasses auxquelles toutes les spécialités sont conviées à leur tour.

Nous n'avons pas de remords à nourrir; tous les mérites ont été amplement reconnus et proclamés, et la population a été régalée à profusion des divertissements les plus divers. On a même ressuscité la fête du Smaelbeek, une oubliée, qui reposait depuis bien des années et semblait perdue.

Un sceptique qui a la plaisanterie morose a soutenu qu'il existe une certaine loi de concordance entre les fêtes populaires ou les kermesses jocales et l'approche des élections communales. L'alcoolisme, — encore une noble et périodique guitare.

Les soiffards brabançons gardent le souvenir aride des soirs où la loi-wet fit ses débuts : l'ivresse devenait un délit. Une disposition fraîchement légale et sans pitié commençait ses rigueurs. L'affichage de la pancarte blanche dans tous les cabarets a eu son succès de curiosité. Naturellement les discussions ont été abondantes, et assoiffantes, et les commentaires, par leur naïveté ont souvent été dignes de ce brave marin qui, faisant naufrage sur les côtes de Terre-Neuve, s'étonnait qu'aucun chien ne vînt à son secours. Les candidats pochards ont pu tout à loisir prendre connaissance du nouveau régime et de ses dures pénalités contre ceux qui abusent de la soif. Je ne crois pas que ces victimes de la sobriété obligatoire se soient, de désespoir, arraché les cheveux. - ce qui eût été un " chauve qui peut " comme disait Christian, - mais tout de même on trouva la loi assez roide. Les malheureux que l'on accusait de laisser leur raison au fond de leur

verre, se sont cru obligés de le vider mieux encore pour ne plus rien laisser dans ce fond trompeur. On citait le cas apitoyant d'un brave garçon qui, trouvant que la loi était parfaite, voulut boire copieusement au triomphe de la législation, — et ce citoyen trop expansif se fit coffrer deux fois le même jour; il se trouvait récidiviste, ce pauvre qui, en sa qualité de fort buveur, devait cependant être un gaillard bien trempé.

Toute la loi, en définitive, se résumait en ce mot d'un joyeux soiffeur qui, après la lecture de la longue série de peines, amendes et emprisonnements, s'est écrié:

Diable! ça veut dire qu'il faut marcher droit!

Des plages très achalandées, des campements de la pose au grand air, arrivent les nouvelles du beau genre, le dernier cri de la mode. La toilette féminine préoccupe beaucoup les gazettes. On donnait bien autrefois, à chaque saison, quelques détails sur les modes nouvelles; on annonçait la nuance du jour, la coupe décrétée; même, plus

récemment, pour annoncer que les femmes cet hiver maigriraient rétrospectivement en diminuant un postiche assez ostensible, on a trouvé pour définir cet objet, décoré déjà de tant de périphrases cyniques ou pudibondes, un terme charmant; cela s'appelle: un roman historique (?), parce qu'il y a toujours quelque chose de vrai, — dans le fond.

C'était là un innocent badinage sur les chiffons et qui faisait que de coquettes frimousses mettaient leur nez malin dans le grand journal sérieux du mari.

Aujourd'hui, le reportage à la Guzman a franchi tous les obstacles; il pénètre dans les cabinets de toilette et prend des notes avec effronterie sur quantité de détails mystérieusement intimes.

On nous a révélé que ces dames brodent des devises sur leur linge, et font des proclamations sur le « simple appareil ». Ces devises, ces mots, inspirés du caractère ou des opinions de la dame, sont de véritables confessions, des programmes même. Que Vénus nous garde des candidatures féminines auxquelles, dans la passion des meetings, on poserait des questions sur ce point avec demandes de preuves. Il pourrait s'établir des confusions fâcheuses entre la politique et... le reste. Que penser, par exemple, de la devise :

" En avant, " brodée sur des bas de soie? Et celle-ci: " Nec pluribus impar " indice de la variété des aptitudes d'une quémandeuse de mandat?

Maintenant, quand les nouvellistes racontent par le « menu » les banquets et les fêtes d'un mariage à éclat, ils détaillent les robes et leur envers, disent le dessus et le dessous et suivent la fiancée même quand la famille elle-même juge nécessaire de se retirer. On explore le linge et le trousseau. Et les populations outrageusement renseignées savent que la jeune femme n'a pas de robe de nuit en soie, et ne porte aucune garniture au bas du vêtement intime. Les draps ont des écussons et les mouchoirs sont d'une profusion et d'une variété infinies, pour la chasse, le cheval, le matin, le bal, les jours de rhume, etc.

Où s'arrêtera-t-on dans ces révélations qui ont un peu l'air de regarder par le trou des serrures? Un journal illustré se mettra de la partie et nous aurons, pour cinquante centimes, les images des grandes dame. dans tous leurs costumes.

Véritablement, l'information dépasse un peu cette fameuse borne au delà de laquelle il n'est plus de limite, et nous voici trop loin du simple poème d'Eustache Deschamps, écuyer-huissier d'armes de Charles VI, énumérant les « vestements d'or et draps de soye » qui formaient le trousseau des nobles dames du temps.

Bruxelles est dépeuplé. Les Bruxellois sont villégiaturants. Il faut fermer son domicile et être au soleil de la mer ou à l'ombre des forêts.

Spa, la coquette, a ses adorateurs autour d'elle. La ville pimpante a fait ses préparatifs, et elle attend en ses plus somptueux atours de verdure. Juillet est venu « avec tous les fruits que le printemps promet et que l'automne répand sur la terre », comme dit Fénelon en des pages que maudissent et maudiront les élèves de quatrième latine.

Il est possible qu'au temps du vertueux archevêque de Cambrai, ce fut l'automne qui prit soin de répandre et de disposer sur les terres les œuvres du printemps; mais aujourd'hui, tout est fort changé, et longtemps avant l'arrivée de septembre, des jardiniers prévenants et actifs se mettent à la besogne et donnent l'arrangement

le plus tendre aux œuvres printanières. Sous ce rapport, les jardiniers spadois méritent une palme d'honneur. Que les avenues sont jolies, les parcs coquets, les jardins parés et pomponnés et les parterres multicolores arrangés avec grâce.

Spa est une séduisante ville d'eaux ; que délicieusement on y paresse, dans ce laisser-aller de vestons flottants, dans cette flânerie de belles malades, un peu imaginaires, s'en allant le matin prendre leur verre d'eau ferrugineuse bue au moyen d'un tube comme un sherry-glober hygiénique. Ces promenades de la matinée, sous les allées du parc et devant les magasins de la rue Royale, se traînent avec des délices de fainéantise au bon air, et s'interrompent de ci de là, au hasard des rencontres, par des bouts de causette où il n'est question ni de politique ni d'affaires.

Un coin bien pittoresque au bout de la rue Royale, près du Pouhon et devant le Casino, cette interminable petite Bourse aux potins, ces bavardages entre amis d'occasion, au milieu de l'animation des loueurs de voitures ou de baudets — tandis que, dans un coin, les sportsmen discutent les cotes pour la course de tantôt et que les consommateurs, assis à la terrasse du Casino, piquent des anecdotes et des mots méchants dans le dos des passants et des passantes.

Le salon de peinture est ouvert; à la semaine des courses succède un carrousel; on annonce des concours variés. Le tir aux pigeons, sur le plateau de la Sauvenière, provoque chaque jour des matchs très disputés; à toutes les heures le stand est occupé, la pétarade ne cesse pas, c'est un tir larigot.

Et, voisinant avec le Casino, le Cercle des étrangers, somptueusement logé en des enfilades de salons dorés, abrite jusqu'à l'aurore et même plus tard les joueurs intrépides. C'est un remuement de fiches et de jetons, un travail d'attention passionnée coupé par les : faites vos jeux! ou les enchères de la banque, « phrases qui constituent toujours les grandes émotions de l'aristocratie européenne » — comme le disait déjà Balzac en 1844 en écrivant Modeste Mignon.

Mais, parmi les distractions spadoises, la meilleure et la plus ravissante est dans les environs d'un pittoresque merveilleux, sites étranges, torrents qui taillent dans les bois des promenades accidentées, conduisant leur caprice à travers de fraîches solitudes. En dehors du tour traditionnel des Sept-Fontaines, que de jolies expéditions l'on organise en louant ces voiturettes traînées par de bons ardennais, trotteurs infatigables. On s'en va ainsi, en bande joyeuse, en cavalcade bruyante, déjeuner dans une auberge au grand air ou dans un coin discret.

Fort justement, Spa est fière de ses environs et n'entend pas raillerie sur ce point. Pour les taquins c'est un divertissement agressif de vanter dans une réunion de Spadois l'Océan et sa grandeur émouvante. Les auditeurs, blessés, font la grimace, et l'un d'eux réplique: la mer... la mer... pas de verdure, pas d'ombre. C'est plat. Les sables sont monotones. La mer, c'est une fabrique de migraines et de coups de soleil. Et puis, cela gâte le teint. C'est bon pour les matelots... Tandis que nos bois, ajoute un autre, c'est la fraîcheur, et aussi la santé; l'arome des sapins est excellent. Et avec cela, aucun danger. Jamais de ces affreux accidents; les bains, les parties de canot finissent toujours mal...

Et le chœur entonne: Non, ne nous parlez pas de la mer. Ce grand désert d'eau sale est affreux; le mouvement des vagues donne mal au cœur; la pensée des catastrophes que ce monstre engloutit fait peur. C'est une ennemie, la mer... Tandis que nos sites admirables, nos forêts imposantes, les excursions variées... Tout le chapitre de Manette Salomon sur la forêt de Fontainebleau y passe agrémenté de commentaires dithyrambiques.

Ils n'ont pas intégralement tort, les Spado is enthousiastes. L'eau et l'air sont les vertus précieuses de cette ville de santé et de plaisir qui peut, comme l'hôtelier dans la comédie, s'écrier : Saison charmante, beaucoup de malades!

Les sociétés de chant et de musique sont dans l'ardente saison des batailles.

Epoque des grands concours.

Une souffle de défi passe sur ces phalanges harmonieuses qui vont se mesurer solennellement dans les tournois organisés un peu partout, dans les grandes villes, à l'occasion des réjouissances municipales. Entre les groupes d'amateurs, des provocations fanfaronnes s'échangent, des espoirs de glorieux triomphes s'allument, des revanches se promettent, — tandis que les sages présidents font le compte des médailles étincelantes que l'on pourra accrocher à la pointe du drapeau de velours ponceau.

On bûche ferme, on répète quotidiennement avec un zèle opiniâtre. Chaque jour, après la besogne — et le souper lestement avalé — le groupe des exécutants se réunit au local et on se met tout de suite au travail.

Par ces soirées tièdes, on ouvre toutes grandes les fenêtres, et ce sont alors des récréations musicales données à l'improviste à la rue qui passe.

Les gens s'arrêtent, tendent l'oreille à ces concerts gratis.

C'est aux approches de la Grand'Place que l'on voit ces soirées publiques, ces Waux-Hall populaires.

A l'entrée de la rue de la Colline, près des salles de ventes si connues, dans ces jolies vieilles maisons qui s'ouvrent par des perrons, il y a, au-dessus d'anciens estaminets bruxellois — où le lambic est du bon faiseur et où les vieux fidèles ont leurs pipes noires respectueusement alignées, — il y a de grandes salles, puissamment solivées, qui servent de lieu de réunion à des sociétés de musique.

Par les fenêtres béantes, on aperçoit les murs garnis de règlements encadrés et de portraits graves de dignitaires en cravate blanche.

Vers huit heures, après un brouhaha de potins, les musiciens se mettent à travailler le grand morceau du prochain concours; les promeneurs, les flâneurs ralentissent et s'arrêtent. Des groupes d'ouvriers attentifs se forment sur les trottoirs en face; les cabarets des environs se font moins bruyants et les consommateurs approchent leur chope de la fenêtre.

Peu à peu, l'assistance augmente, la galerie devient plus nombreuse.

Des oisifs restent là, longuement, les bras croisés. Des filles, des ouvrières, dont les cheveux luisants de pommade sont plaqués sur le front et sur les tempes, arrivent, traînant leurs savates, et elles tricotent là, devant la musique. Les commissionnaires s'appuient aux volets du magasin d'à côté. Des vieux en sabots, la pipe entre les gencives, trouvent que cela devient fatigant, et ils s'asseyent sur la bordure du trottoir à côté d'une marchande d'œufs durs et de crevettes. Des ménages, qui reviennent de leur promenade de chaque soir, stationnent au milieu de la rue et se régalent un peu l'oreille; l'homme envoie de sa canne des signes menaçants aux polissons dont les jeux font tapage.

Et la mélodie cuivreuse, soufflée à pleins poumons et bourrée de solides coups de grosse caisse, répand une joie délectable: elle donne un ravissement d'art simple à cette foule humble.

Du recueillement penche les têtes, tend les oreilles.

La musique délasse les idées et berce dans un peu d'oubli les préoccupations de ces travailleurs; elle dore de rêve consolant les songes de l'avenir vague... Et quand un fiacre arrive, roulant sur le pavé le boucan de ses ferrailles disloquées, des regards furieux s'attachent au cocher intempestif et suivent avec des fâcheries murmurées, cet intrus, ce gêneur, ce trouble-joie.

Alors, des variations légères sur des mélodies d'opéra-comique. Les auditeurs entraînés suivent le rythme d'un balancement de tête; des gamines, dans un coin, esquissent des danses; des connaisseurs malins se regardent et trouvent cela très bien: c'est un premier prix certain, et une superbe rentrée triomphale qui mettra tout le quartier en liesse.

Les bonnes, leur ouvrage terminé, se sont misses sur leur porte; elles soupirent et regardent, songeuses quelque silhouette martiale qui se profile dans leurs visions.

La grosse lampe électrique, coiffée d'un large abat-jour qui a l'air d'un couvre-chef chinois, épand sur tout ce monde une lumière blanche donnant des teints étranges aux visages et découpant sur le pavé de la place des ombres vives.

Et le temps passe.

Mais Saint-Michel, fidèlement, veille.

Son horloge, avec de graves lenteurs, annonce qu'il est dix heures; et pour les laborieux, qui doivent se lever de bonne heure, demain matin, il est temps de rentrer.

Il paraît que c'est encore un magnétiseur qui, par d'étranges phénomènes, divertit en ce moment les baigneurs à Ostende et sur les plages voisines.

Le magnétisme, avec ses effets de suggestion, est décidément trop le jeu à la mode; il a succédé au monologue, de si bavarde mémoire. Plus de salon un peu convenable, à présent, sans un amateur aux yeux farouches qui fasse, avec l'aide de quelques dames de bonne volonté, des tours d'hypnotisme, des jeux de suggestion ou des devinettes à la Cumberland.

On a bien protesté contre l'abus de ces prodiges, dont la science n'a pas encore la clef; ils détraquent plus ou moins le système nerveux, surtout quand ces fluides énigmatiques sont commandés par des inexpérimentés, désireux, avant tout, de faire éclater la puissance de leur imposante volonté. Mais, c'est le genre du jour. Et tout le monde ébauche des passes, manigance des hallucinations, improvise des expériences, étourdit des voisins complaisants, inflige des migraines à des amis dociles, leur soulève la paupière et leur souffle dans le nez, — pour n'aboutir le plus souvent qu'à de burlesques maladresses.

L'opérateur sérieux, l'homme doué d'une réelle puissance, — Milo de Meyer et autres dompteurs d'hommes qui, en somme font des tours avec des malades, et ébahissent le public en abusant de certaines infirmités de constitution, — doit, dans l'exercice de cette autoritaire faculté, rencontrer des aventures drôlatiques. Il est de ces expérimentateurs qui auraient de singuliers chapitres de mémoires à conter.

Vous vous rappelez la Petite Ville, de Nadaud: une bourse de cancans, cette minuscule et potinière cité où les rues vides sont ensommeillées d'un repos absolu, mais où, derrière chaque rideau, guettent des yeux avidement curieux.

Nous sommes là deux ou trois mille Citoyens des plus dangereux; L'on médit, l'on glose, l'on tranche, Croiriez-vous qu'en plein jour on dit... On dit... qu'il fait beau le dimanche Ouand il a plu le vendredi!

Et figurez-vous, arrivant là, le triomphant magnétiseur, l'hypnotiseur irrésistible, le Cumberland dénichant tout et devinant les plus intimes pensées.

Quelle effarante révolution après l'abasourdissement produit par ce phénomène des révélations

obligées!

Ne plus pouvoir garder avec sécurité le moindre secret, être exposé à voir extorquer les desseins les plus dissimulés, renverser toutes les murailles et imposer la confession publique de toutes les méchancetés que l'on enferme si soigneusement en soi, mais c'est rendre l'existence impossible!

Pas moven non plus de s'enfermer en se refusant obstinément à toute expérience : on jaserait plus encore en se demandant l'épouvantable raison de cette crainte.

Infernales machinations qui feraient galoper les commérages effrénément.

Ce serait un peu la répétition du Lorgnon l'amusante fantaisie de Mme de Girardin supposant des verres magiques percevant le fond des cœurs et découvrant les pensées et les caractères dépouillés de toutes feintises.

Le mal, effrayé de voir éclairer sa retraite, se retire peu à peu, et dans la petite ville magnétisée, l'inquiétude des révélations fait régrer le bien. Les fonctionnaires remplissent scrupuleusement leur office, les amants se quittent, les ménages se raccommodent et évitent les scènes, l'épicier donne le poids exact et la marchande de tabac ne mouille plus sa marchandise; l'avare avoue le matelas où il cache son or, une belle reconnaît avoir falsifié son acte de naissance, les ménagères réduisent leurs dépenses, — et l'honnêteté la plus scrupuleuse, la plus parfaite bonne foi règnent dans la ville anxieuse. C'est un âge d'or.

Mais de même que le lorgnon magique a dû être brisé fatalement, le magnétiseur, prophète du bien, continuera sa tournée... et adieu vertus, franches amitiés, bonne foi et amours sincères.

Qui sait si, un jour, dans le cours de ses travaux merveilleux, la science, après avoir découvert le moyen d'analyser les substances qui brillent dans l'infini du firmament, ne trouvera pas un spectroscope moral, débrouillant en notre intimité le fond des pensées et faisant flamber d'impitoyables aveux.

La vie sociale sera alors bouleversée, les opérations commerciales seront pénibles et la politique impossible.

Ah! si l'on faisait voter l'humanité pour savoir s'il faut souhaiter l'avènement de cette universelle et éclatante vérité!... L'Observatoire d'Uccle qui, de temps à autre, fait assez joyeusement parler de sa désorganisation, est livré, toutes lunettes dehors, à l'examen des pluies d'étoiles filantes... Eh! bien, et les correspondances entamées avec Mars? On ne nous en parle plus. Mars serait-il fâché et devenu muet?

On a souvenance qu'un Italien dont on donne le nom en toutes lettres, M. Pamignani, a remarqué que sur la surface de la planète Mars, il se produit un mouvement régulier et méthodique de points lumineux. Serait-ce un signal? Les habitants de cette planète voudraient-ils nouer des relations avec nous? Voici qu'un Anglais affirme que ce serait une réponse à des signaux établis il y a environ deux ans par le marquis de Juglar!

Ceux qui se livrent à cet échange de vues astronomiques avec la conviction de se faire comprendre des êtres de là-haut, nous rappellent l'aventure d'un ambassadeur d'Espagne à la cour du roi Jacques d'Angleterre. Le diplomate, bien avant qu'il fût question du volapuk, prétendait que les signes pouvaient suppléer au langage et devenir une expression universelle. Notre homme se plaignant que cette science de la mimique ne fût pas enseignée dans les universités, le Roi lui dit qu'un professeur, nommé Geordi, occupant une chaire à la faculté d'Aberdeen, travaillait

beaucoup la matière. Aussitôt l'ambassadeur se met en route et, devant tout le corps professoral, les deux hommes, solennellement, sont mis en présence.

L'ambassadeur s'approche de Geordi qui était borgne et lève un doigt. Geordi en lève deux. L'ambassadeur alors en montre trois; Geordi aussitôt ferme le poing avec menace, mais vite l'ambassadeur tire une orange de sa poche et l'offre. Geordi à son tour sort de dessous sa robe un morceau de pain d'avoine. L'ambassadeur, très satisfait, salue et se retire avec ses amis.

"C'est un homme admirable, leur dit l'Espagnol. Je lui montre un doigt pour lui indiquer qu'il n'y a qu'un Dieu. Il m'en montre deux pour affirmer qu'il y a le Père et le Fils. Je réponds par trois: le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Il me tend aussitôt le poing fermé pour marquer que ces trois n'en font qu'un. Alors, je sors une orange pour figurer les douceurs de la vie, et lui me répond par un morceau de pain pour dire que c'est là l'essentiel, préférable au luxe et à la vanité..."

Mais un grand bruit se faisait dans le groupe des professeurs entourant leur collègue furieux et leur disant: "Votre ambassadeur est un insolent; il me montre un doigt pour constater que je n'ai qu'un œil. Je lève deux doigts pour faire entendre que mon seul œil vaut les deux siens; il montre alors trois doigts pour me dire que nous n'avons que trois yeux à nous deux; c'est à ce moment que je lui ai mis mon poing sous le nez. L'impertinent tire ensuite une orange de sa poche pour montrer que notre pays ne produit rien de pareil; alors je lui ai présenté un bon gâteau d'Ecosse pour lui faire voir que je me soucie peu de ses fruits... Mais s'il n'avait pas pris le bon parti de me saluer et de se retirer, j'allais le secouer de la bonne façon..."

Il fut impossible de jamais réconcilier les deux hommes; il se peut, de même, que nos savants avecleur correspondance énigmatique nous créent de sérieuses difficultés dans les étoiles; le jour où, par d'extraordinaires combinaisons, nous pourrons établir des relations, au moment où nous croirons pouvoir enfin aller paisiblement goûter la véritable bière de Mars, nous ne trouverons peut-être que la guerre implacable dans les champs de Mars, — où les troupes ne doivent pas manquer.

Plus d'un chroniqueur a, en ce moment, sur le métier, un article étiré gémissant sur la désolation navrante de Bruxelles en été. Nous les verrons prochainement s'imprimer ces plaintes sur la morne tristesse de la ville sans plaisirs et des rues paisibles où l'on ne rencontre plus que des étrangers qui demandent en baragouin le chemin du Musée.

Cette fantaisie de Jérémie est une tradition à laquelle on sacrifie obligatoirement — mais bien à tort.

Bruxelles, au mois d'août, n'est pas sans charmes appréciables,

D'abord, tous ceux qui ont le moindre bobo, ou qui se jugent atteints d'un mal indécis, ou qui pensent qu'ils pourront un jour souffrir de n'importe quoi, tous sont partis et convoient le long des plages ou autour des sources d'eaux minérales le spectacle de leurs lamenteuses souffrances.

Les gens vaillants seuls demeurent dans la capitale. Bruxelles est une ville en bonne santé. Les gens que l'on rencontre ont cette belle mine et cette joie épanouie que donnent un estomac gaillard et des jambes solides. Et vous trouvez cela attristant, moroses confrères?

Pour nous, que le devoir attache impitoyablement au poste quotidien, cette diminution de la population, par ces temps de grandes chaleurs, est une garantie d'hygiène dont nous nous félicitons.

Nous jouissons présentement de nombreux agréments irréalisables en d'autres saisons.

C'est en ce mois, seul, que l'on peut confortablement suivre les trottoirs de la rue de l'Ecuyer, dont l'exiguïté est parcimonieuse; en temps ordinaires, nous préférons tous suivre le milieu de la rue pour ne pas être obligés de descendre une bonne trentaine de fois de cette mince file de pavés. Les gens qui s'obstinent à user des fallacieux services de ce trottoir prennent la rue de l'Ecuyer pour un escalier.

Et, chaussée de Louvain: interruption de cette longue, incessante et très quotidienne succession d'enterrements lugubres. Les habitants de cette voie funèbre voudraient certainement faire durer le mois d'août toute l'année.

Au café, vous pouvez tout à l'aise choisir, parmi le grand nombre des tables inoccupées, celle qui vous convient le mieux. Vous n'êtes pas dérangé par les niaises conversations de voisins désagréables qui se pressent autour de vous. Le garçon, moins affairé, vous sert immédiatement et n'a pas besoin de vous tromper en vous rendant la monnaie: les étrangers suffisent à sa cupidité.

Vous pouvez aller chez votre tailleur faire de fortes commandes sans que ce négociant abuse de la faveur que vous lui faites pour rappeler à votre bon souvenir quelques factures bien naturellement oubliées, car on ne peut songer à tout. Le patron est aux eaux. Et le premier employé, qui bâille avec désespoir, est charnié de trouver une occasion de faire le maître important et d'occuper un peu ses loisirs. Vos vêtements sont confectionnés avec soin, en y mettant tout le temps qu'il serait impossible de trouver quand les affaires sont multiples et encombrantes.

Mais, c'est dire qu'en été seulement nous sommes libres.

Et par-dessus le marché, plus de politique. C'est ravissant.

Enfin, cette saison des grands voyages, des excursions dans les montagnes et des trains de plaisir, est aussi la saison des accidents, la saison des héritages inattendus tombant dans l'escarcelle de ces pauvres neveux qui, malgré leur jeunesse, sont moins téméraires, et sont demeurés sagement dans cette bonne ville, tranquille et sûre.

Non, véritablement, la villégiature est un préjugé d'un autre âge. Et ils ne savent pas les joies confortables dont ils se privent, ces enragés qui, victimes d'une mode ancienne, s'en vont, sous un soleil rôtissant, grimper dans les rochers pour atteindre, à grosse peine, une auberge où les matelas sont bourrés de copeaux, où les biftecks sont galvanisés et où les notes, dilatées par la température, sontlongues comme aujourd'hui et demain.

En septembre pétaradent et cavalcadent les grandes manœuvres, dont le but accessoire est de donner de l'exercice aux journalistes, de faire tomber de nécessaires recettes dans le coffre-fort de l'administration des chemins de fer et de mener à la découverte de la Belgique un tas de bourgeois qui ne se douteraient pas de l'existence de Modave s'ils n'y avaient été entraînés un jour à la suite des armées nationales.

Bien amusants, ces citovens militarisants - partis avec armes, provisions, paniers de vin, bagages, feu d'artifice, munitions et famille « parce que votre place, à l'heure du danger, est à côté de votre époux. Mme Trullemans. " Ils sont infatigables, ces féroces qui portent leur parapluie sur l'épaule comme un fusil, et au détour du chemin commandent: par file à gauche - gauche! à la fidèle et toujours suivante épouse. Sur la hauteur : en place, repos! On déballe les provisions tandis que les stratégistes d'arrière boutique examinent la carte, combinent les attaques et jugent les positions, la jumelle à la main. A l'auberge, ils cueillent dans les plats des feuilles de laurier pour s'en parer la boutonnière. Tandis que, fidèles au programme, vainqueurs et vaincus, shakos et bonnets de police, s'en reviennent bras dessus bras dessous, sales mais gais, les bons hommes, grisés de poudre et de fusillades gardent leur rancune contre l'adversaire. Au domicile encore, ils se rengorgent aux récits qui mélangent les notes d'hôtel et les interminables marches. les charges de cavalerie et les déjeûners sur l'herbe, et comme de fanfarons brigadiers, ils proclament : j'y étais, moi, monsieur, à la journée de Cinev!

Il semble, du reste, que le premier résultat de

ces grands exercices est de faire discuter toutes les questions militaires, équipement de troupes, instruction du soldat, intelligence de l'officier et défense nationale, par les gens qui n'y connaissent goutte. Car à côté de ces négociants fantaisistes et des employés en congé qui chaque soir au cabaret professent sur la valeur de l'infanterie et le sac des officiers, il y a les reporters qu'aucune étude préalable ne préparait et qui se prononcent à la minute et au crayon sur de petits morceaux de papier pour le pays tout entier.

Donc, après ces grandes manœuvres, nous n'en saurons pas plus, nous tranquilles contribuables qui nous étions dit : nous payons l'entretien d'une armée, au fait, voyons un peu ce qu'elle est. Nous ne savons rien. Les comptes-rendus des journaux sont discordants, tandis que les puissances voisines, les adversaires éventuels, sont documentées par des techniciens. L'authentique compte-rendu est parti pour l'Allemagne, cette caserne modèle où la nation est dans l'armée et non l'armée dans la nation. Très drôle ce système de convier les gens : venez donc voir comment je ferai le jour où je me défendrai contre vous: vovez bien mes côtés faibles, regardez comment il faudra vous y prendre : vous avez bien vu? bien examiné? eh! bien, pour votre peine, je vous fais officier de l'Ordre.

C'est la conclusion de cette « campagne » où l'on monte à l'assaut en sifflant ce joli bouquet de lilas et en priant les curieux de se déranger, où les lièvres seuls restent sur le champ de bataille et qui se termine par l'ordre du jour traditionnel, disant ce que disent tous les ordres du jour, excepté celui-ci que contre-signa Bessières à St-Cloud le 22 floréal an X : « le grenadier Groblin s'est suicidé pour des raisons d'amour; il était d'ailleurs un bon sujet. Il sera mis à l'ordre du jour de la garde qu'un soldat doit savoir vaincre la douleur et la mélancolie des passions. »

Cela rappelle un autre ordre par lequel le comte de Saint-Germain, ministre de la guerre, avait dit que pour obtenir un avancement il faudrait avoir eu au moins un bras ou une jambe emporté, — et l'instructeur, au sérieux inflexible, faisait aux conscrits le commentaire de la décision ministérielle : je me ferai couper un bras, je serai officier; je donnerai une jambe, je serai colonel, puis je me ferai couper la tête et je serai général.

Les premières et vaporeuses apparitions des mélancolies automnales signalent la meilleure saison des promenades, des promenades lentes, songeuses. On vague des heures dans la banlieue; on découvre des quartiers nouveaux : et aussi. quand par les cheveux qui grisonnent on est promu vieux Bruxellois, - on se remémore d'anciens aspects; on trouve des rues belles et vivantes sur des terrains que l'on a connu libres et verdoyants. Ce quart de siècle a défiguré Bruxelles depuis la bizarre percée du Coudenberg jusqu'aux faubourgs. La signalante cheminée de l'usine électrique rappelle le temps où les démolisseurs firent disparaître un coin baroque de l'ancienne ville. Tout un pâté de maisons basses et de constructions vieillottes et chancelantes qui, entre la rue Sainte-Catherine et la rue du Curé, formaient le quartier de la Vierge-Noire, fut émietté sous la pioche qui purifie les grandes villes de leurs parties infectes.

Il avait une réputation parfaitement mal « femmée » ce quartier très noir effectivement. mais ne justifiant, en aucune façon, la présence d'une vierge à son baptème. Il était surprenant de voir, à côté du mouvement des Halles, et si proche des modernes élégances du boulevard Anspach, à deux pas du centre animé de la capitale, subsister ces impasses sans nom, sales et tortueuses, bordées irrégulièrement de bicoques inavouables et de masures lézardées. Par leur étrangeté empuantie, elles rappelaient ces quartiers inquiétants, ces bas-fonds de grande ville oû les preneurs de notes aiment promener leur observation. Tel fut, pour Paris, le quartier Marbeuf que Balzac traversait chaque semaine.

On raconte, à ce propos, qu'un soir, le grand romancier, passant seul, fut arrêté par un escogriffe qui, menaces à l'appui, lui demanda violemment de l'argent.

Balzac laisse éclater son large rire, et de la voix la plus paisible :

— De l'argent! Mon pauvre garçon, tu tombes mal. Je suis homme de lettres.

L'escogriffe, ahuri, laissa passer Balzac qui, le lendemain, racontant l'aventure à des confrères, ajoutait en guise de commentaire :

— Vous voyez bien que notre métier a du bon tout de même.

Le quartier de la Vierge-Noire avant que l'a-

bandon fît de ces ruelles borgnes un recoin ténébreux formant tache au milieu des splendeurs aérées des quartiers environnants - eut son temps de joyeuse et franche animation. Il v avait. par là, quelques anciennes hôtelleries ou gaillardes guinguettes, rendez-vous de plaisir ayant toujours accueil empressé et souriant aux bons compères en quête de partie fine. C'est là que godaillaient les marchands de province qui venaient à Bruxelles pour assister au marché du vendredi, alors d'une grosse importance, et où se faisait un mouvement considérable d'affaires. La vente bien conclue, à l'entière satisfaction des deux parties, on allait, bras dessus bras dessous, manger un fin morceau et vider un respectable flacon dans un petit restaurant fameux qui avait pour enseigne : A la Fortune des Etrangers.

C'est vers 1830 que la vogue de cet établissement fut surtout grande; combien en est-il encore aujourd'hui, de ces joyeux viveurs, buveurs intrépides qui firent de si larges brèches dans la respectable cave et lutinèrent si gaillardement les grosses servantes brabançonnes?

Les transformations du centre de Bruxelles, les travaux de la Senne, la création des halles et aussi le déplacement des marchés esseulèrent de plus en plus les environs de la place Sainte-Catherine, et nos jeunes concitoyens ne se doutent guère de l'animation qui régnait autrefois dans ces rues étroites.

Non loin du restaurant dont nous rappelions l'enseigne, se trouvait un autre établissement, réputé pour la savoureuse qualité de ses bières. Quand le Bruxellois, il y a un demi-siècle, voulait se payer un demi-litre — un vrai et loyal demi-litre et non un de ces verres épais et trompeurs qui nous arrivent maintenant d'Allemagne et qui indignent si fortement les estomacs nationaux — il allait au Paysan, dont le lambic précieux avait une renommée qui s'étendait jusqu'en province. Que de bons propos et de joviales histoires, que de discussions politiques et de grands projets ils ont dû entendre, les murs de cette salle basse noircie par la fumée des longues pipes de Hollande.

Les démolitions ont remué un autre souvenir. Elles ont débarrassé d'un encombrant fouillis de baraques une tour ancienne pas mal oubliée: la Tour Noire, qui fit partie d'une des poternes de la première enceinte fortifiée de la ville. Cette tour constituait un des piédroits de la Porte du port; on peut encore voir la naissance d'une voûte robuste qui constituait cette entrée. La construction, qui date du onzième siècle, dit le surveillant

en guidant les visiteurs, est très massive; les murailles ont un mètre d'épaisseur. Le rez-de-chaussée, les derniers temps, fut occupé par un cabaret. En haut, habitaient des ménages d'ouvriers. Un escalier à rampe sculptée conduit au premier. On ne monte plus au second ni au grenier. Cette tour carrée, derrière l'église Sainte-Catherine, avoisine la place où se tenait autrefois le marché aux moules et où passait l'ancien canal.

La vieille construction a été respectée pour permettre aux amateurs de curiosités de venir contempler ce qui reste de la première enceinte de la ville. Mais comme cette tour massive et lourde n'a guère de valeur architecturale, elle sera condamnée, comme les maisons qui furent si longtemps ses voisines, et elle disparaîtra.

Bien des souvenirs bruxellois tombent en poussière avec les vieux pans de murailles et gisent maintenant dans ce vaste chantier de démolitions livré aux brocanteurs de la bâtisse.

De petits propriétaires économes sont là, marchandant des volées d'escalier, des lots de dalles écornées, de mauvais châssis de fenêtre ou des portes disloquées, dont, avec une bonne couche de peinture, on pourra encore faire un similineuf suffisamment présentable, luxe parcimonieux des propriétés modestes.

Très indifférente à ces transformations qui culbutent quartiers et vieilles habitudes, l'activité commerciale des environs continue tout aussi bien son trafic et installe sur les tas de bricaillons ses boutiques ambulantes.

Où étaient les vieux cabarets, qui abritèrent jadis tant et tant de soirées bavardes, trônent aujourd'hui, derrière leurs rangées de paniers pleins de citrons ou de noix, des marchandes aux cheveux gras et dont la voix traînarde, en annonçant la marchandise, nous annonce aussi l'hiver.

Le babylonien et dédalique Palais de justice, lui encore, rappelle aux anciens un fourmillant et populeux quartier entièrement effacé. Isolé, obstiné, unique au milieu des décombres, persista longtemps comme dernier vestige de cette vie, le couvent de Berlaimont. Il était du commencement du siècle, cet ancien pensionnat fondé pour les dames nobles par la comtesse de Lalaing, dans les jardins du comte de Berlaimont. Les bâtiments, coupés par trois cours, couvraient une superficie

de sept mille mètres carrés; les jardins s'étendaient devant un resplendissant panorama de Bruxelles. La seule partie intéressante de cette architecture au-dessous de la moyenne, était la chapelle, située au premier étage et décorée de peintures et d'ornements gracieux dont on voyait encore d'assez curieux dessins. Elle avait dû être jolie et amoureusement parée, cette chapelle, comme le sont les autels devant lesquels ne prient que des femmes et surtout des femmes jeunes et romanesques.

Mais, au lieu de songer aux années uniformes de cette histoire paisible de pensionnat, il est plus curieux de rappeler le moment où disparut le monument, la physionomie bizarre, l'aspect curieux de ce coin bruxellois depuis que belles dames et gentes demoiselles avaient transporté leur oratoire rue de la Loi, à une époque où le tramway ne troublait point encore la sérénité de cette rue rigidement droite.

Le vieux couvent si tranquille, si guindé, avait alors ouvert à tous ses chambres nombreuses, ses longs corridors sonores, et ses larges escaliers. Il s'était fait diable, l'ancien ermite. Le couvent s'était métamorphosé en un vaste ghetto donnant logement, au mois ou à la semaine, à un fouillis de population bruyante et parfois insoumise. Cent cinq ménages, formant un contingent de plus de cinq cents personnes, s'étaient casés dans ces locaux. Des familles entières s'entassaient dans une misérable chambre; de petits ateliers installaient leurs outils dans des coins sombres; menuisiers, serruriers, ébénistes, malletiers, relieurs, il y avait de tout dans cette immense demeure encyclopédique; il y avait même des artistes, des peintres et, ce qui était une des spécialités de l'endroit, des mouleurs italiens confectionnant ces déesses roses et ces anges si gauchement gracieux que l'on voit traîner par les rues dans les bras de pauvres gens en blouse blanche.

C'était, toute la journée, un beau tapage, un assourdissant vacarme dans le bâtiment, dont les formes et l'architecture grave s'accordaient si mal avec cette tapageuse misère. Il en semblait étourdi, le doux couvent où il avait été dit tant d'oraisons; elle prenait le visiteur, la stupéfac tion de voir une marmaille pouilleuse batailler sur les spacieux escaliers aux larges degrés, et d'entendre de hargneuses chicanes de ménages dans les anciennes cellules où de blondes dévotes s'étaient si longtemps agenouillées dans le silence de leurs méditations.

Toutes les professions, toutes les catégories de la société et beaucoup de nationalités avaient leurs représentants au couvent de Berlaimont. Pour les nationalités, on remarqua qu'il n'v eut jamais d'Anglais dans cette maison. Les Anglais n'acceptaient pas les logements de ce genre. Et. à ce sujet, les propriétaires de cette caserne civile purent faire des observations originales et pratiques sur les défauts des locataires, d'après leurs nationalité. Les Italiens étaient les plus calmes, mais il ne fallait pas les agacer. Les Hollandais, au contraire, étaient les plus désagréables par leurs éternels commérages, brandons de discorde jetés entre les ménages. Les Wallons avaient le même défaut, mais avec moins de méchanceté. Les Français faisaient des dettes et déménageaient à la cloche de bois. Les Allemands étaient tranquilles.

On n'a point oublié que c'est dans la chapelle de Berlaimont que le chanoine Mouls et l'abbé Junca sont venus, prêcher leur réforme et fonder un culte nouveau auquel adhéra un groupe de spirites. Plusieurs mariages furent célébrés suivant les règles du nouveau dogme; mais les adeptes perdirent peu à peu la foi, et l'Eglise fit faillite.

C'est là aussi qu'eut lieu à la mort de l'anarchiste Coroyer, une tentative de funérailles rouges. A côté de cet intransigeant prédécesseur du farouche Duval se trouvait, par une bizarre fantaisie de voisinage, un petit pensionnat catholique tenu par un comte ruiné; un pensionnat qui devait rappeler l'institut des petits « pays chauds » où fut mis le pauvre Jack du roman de Daudet. Ce noble dans la misère n'était pas seul de sa caste dans cette demeure, Il s'y trouvait également une pauvre vieille baronne qui postula même un jour les fonctions de concierge du couvent; mais les propriétaires jugèrent qu'elle manquait de la poigne indispensable pour discipliner les habitants de la maison.

Ce serait une histoire pittoresque, et douloureuse aussi, la vie des dernières années du bâtiment.

On ne sait pas ce qu'il y a d'émotion dans des pierres et des morceaux de bois — dit naïvement la brave femme dans *l'Arlésienne*, en considérant le puits de l'ancienne ferme.

La pioche des démolisseurs, en faisant tomber les murailles disloquées de la rue de la Régence, a remué certainement bien des tristesses, bien des angoisses auxquelles se mêle la mélancolie des prières de jadis — et tout cela est envolé en oubli, comme le couvent lui-même est parti en poussière.

La Concurrence — fée asticoteuse, fille de graves économistes — a allumé, entre deux gros personnages de notre monde bruxellois, une animosité sourde. Cette querelle de rivalités jalouses est intéressante par l'importance des deux adversaires qui gardent en apparence la sérénité la plus verdoyante — car il s'agit du Parc et du bois de la Cambre.

Ce dernier, toutsauvage et farouche qu'il parût, lui le compère de la sombre haute futaie, le camarade de la forêt de Soignes, s'est pris d'envie à l'endroit du Parc, accapareur des citadines qui pavanent aux environs de la rue de la Loi leur oisiveté en toilette. Il a voulu, lui aussi, se piquer de mondanité et avoir ses belles après-midi potinières.

Et la lutte est engagée.

Sans prendre nettement couleur en si grave occurrence, nous devons confesser que le Parc montre un peu d'inquiétude; des infidélités sérieuses lui ontété faites; ses pompiers harmonieux

et quotidiens ont vu diminuer le nombre de leurs auditeurs, — et, en somme, la saison n'a pas été mauvaise pour le Bois.

Beaucoup de Bruxellois ont pris l'habitude d'aller au bout de l'avenue Louise dépenser quelques heures de belle journée.

Alors, le Bois s'est mis en frais d'attractions : des jeux et des buvettes, et puis de la musique. Quelques râcleurs italiens ou simili-tziganes confectionnent des flons-flons près de la laiterie ; avec un calme également imperturbable ils grincent que « les gentilles Parisiennes ont de petits pieds » et ensuite vous réveillent « nonnes qui reposez sous cette froide pierre » — et, toujours avec la même conscience, vont faire sonner leur sébille devant les consommateurs.

Mais c'est le jeudi que le Bois — ce coin de forêt domestique — fait de l'esbrouffe. M. Vandenkerkhove, l'Orphée du régiment des pompiers, vient avec ses artistes communaux, charme les alentours abondamment et attire les foules.

Le jeudi est le jour « select », comme disent les personnes qui ne parlent pas l'anglais. L'assistance très fidèle est jolie, de plus en plus nombreuse. Car, dût le pauvre Parc, malgré sa très respectable vétusté, nous envoyer du droit de réponse, il y a là-bas de réelles séductions, un charme attirant, le grand air, les frondaisons majestueuses, du pittoresque développé et de belles pelouses sur lesquelles s'organisent bien vite de tapageuses parties et où la jeunesse petite et grande s'en donne à tue-tête, à « cœur-voix. »

Le lawn-tennis, jeu souverain par la mode, règne, et tous et toutes se montrent ses sujets passionnés.

Sur la « pelouse des Anglais »— où le piétinement a usé de grandes dartres dans le gazon — les lignes blanches délimitent les camps; les défis sont acceptés avec des éclats de rire, et la lutte s'engage.

Aimable discussion entre deux raquettes... Comme de radieuses raisons jetées dans le débat et rebondissant en contradictions, les balles franchissent le filet : sujet de la controverse dressée entre les deux camps. Les détours, les surprises de la trajectoire ont des ruses et des perfidies, et de malicieuses tromperies. Des envoyées rapides filent comme des coups droits portés à l'adversaire. Il pare et retorque, déploie des adresses de riposte, une diplomatie de souplesse et de promptitude preste — et la balle qui semblait vaincue, et dans la poussière, repart de plus belle. Alors un tapage de joies jeunes et bavardes : des proclamations de victoire! Et tout cela dans une

folâtrerie de robes blanches et rouges, avec une agitation de grands chapeaux et de rubans larges éployés comme de longues ailes...

Des voisins plus calmes martèlent avec flegme un crocket et de jeunes Englismen, en casquette bigarrée, jouent sérieusement, les bras secs au soleil et tapent ferme pour travailler leurs muscles.

Les mamans avancent leur broderie ou leur crochet, blotties dans un coin d'ombre, les chaises en rond, en un petit congrès de papotages, de racontars un tantinet médisants, et de récits de voyage entremêlés de recettes de cuisine.

Bébé est endormi béatement dans sa voiturette.

Des cerceaux filent le long des chemins, tout droit dans les jambes des passants.

Dans la grande allée passent les cavaliers et les équipages dont le scintillement des roues semble emporter du soleil.

La marchande de plaisirs annonce à tapage de cliquette sa loterie à un sou.

Et dans le ravin proche, les jeunes prolétaires, petits Don Cézar de Bazan, amoureux de soleil et fort peu soucieux d'un peu plus de poussière et de trous dans leur accoutrement, se roulent très voluptueusement le long du versant.

Autour du chalet, les garçons distribuent une sèche bière de Munich d'exportation.

Là-bas, des balançoires indiscrètes révèlent des bouts de bas noirs.

Quelques galantins museurs flånent, la canne entre les doigts et le lorgnon braqué sur les grandes filles blondes, joueuses éperdues.

Et par là-dessus, un soleil bon, qui a l'air content d'amuser tout ce monde, et se délecte lui aussi dans le somptueux décor que septembre accroche aux arbres; les grandes ombrelles parsèment la verdure d'épanouissements de rouges et de bleus.

La tranquille musique des pompiers résonne bien sous les grands arbres et paraît un peu faire rire ces vieux et les amuser; le vent passant dans les branches agite ces arbres en gaieté et de leurs mouvements de tête ils suivent la cadence.

Joli luxe d'oisiveté béate en insouciante liberté dans ce morceau de nature gentiment apprêtée et jardinée, — tandis que le monde des affaires, dans la ville poussiéreuse, trime, peine et triture du papier griffonné...

Dans un coin, un accordéon pleurard annonce un vieil aveugle accroupi, les grands yeux vides tournés vers le ciel implacablement noir pour lui, — et ce cri de misère, dans cette tranquillité de bourgeoisie satisfaite, arrive comme un écho de cette poignante et éternelle lamentation populaire que Viliers de l'Isle-Adam entendait au porche de Notre-Dame.

Les Bruxellois qui vont dépenser dans les campagnes des environs leur liberté dominicale, connaissent bien, non loin de la station de Ruysbroeck, un cabaret fameux, de réputation très vieille : " la Lampe "— dont la kermesse, chaque année, est bruyamment célébrée.

J'y fus un dimanche. C'était vers 1886. On s'entassait à la Lampe. Et il y avait de quoi, vraiment : on célébrait le centième anniversaire de la fondation de l'établissement.

C'est donc un siècle entier de délassement et de bonne joie que l'on doit à cette coquette auberge, d'apparence bien modeste, assise au milieu d'une fraîche prairie dans la vallée où la Senne fait zigzaguer son cours capricieux.

C'est un but de promenade pour une nombreuse clientèle de petite bourgeoisie qui, fidèlement, chaque année, fait en famille ce pèlerinage; au terme de cette course, les promeneurs aperçoivent la séduction d'un solide bifteck et d'une de ces vastes potées flamandes de riz au lait safrané dont les mioches se barbouillent délicieusement la figure jusqu'aux oreilles.

Des coins ombreux, d'une discrétion douce, attirent tendrement les amoureux. Employés et couturières sont aussi des fidèles de la Lampe—et ils oublient, au grand air, le poids du labeur quotidien qui rive leur existence dans les bureaux et dans les ateliers. Ils batifolent dans une heureuse insouciance, ces pauvres, et font avidement des provisions de joie.

Quand le soir arrive, quand les fourneaux, fatigués d'avoir peiné pour nourrir toute la clientèle, éteignent un peu leur ardeur, on accroche des lampions aux arbres; une musique, dans un coin, confectionne à la bonne franquette des polkas et des quadrilles, et les couples tournent et rient.

C'est de la reconnaissance que nous lui devons, à ce cher cabaret : que d'oubli il a jeté sur nos tracas, que de soucis se sont dissipés le long de ses joyeuses tablées, sous ses riantes verdures! Pendant ce siècle, que de malheureux, tourmentés par les misères de la vie, ont trouvé, là, sur ces bancs, un peu de tranquillité douce en regar-

formenz.

dant le ciel bleu et en mangeant ces vastes tartines de pain gris que les initiés recouvrent en cette saison d'une couche de fromage à la crême!

Que de jolies confidences, d'historiettes curieuses, et d'indiscrétions piquantes elle nous raconterait la vieille auberge « si les murs pouvaient parler » comme dit la chanson.

Songeant à cette longue existence mêlée à l'histoire bourgeoise de Bruxelles, mon esprit, comme s'il avait voulu forcer le mutisme agacant de la vieille maison, - remontait les ans et revoyait dans un passé vague, vers les premières années du siècle, ce même coin de pays, avec son auberge bien simple, et tout autour des Bruxellois d'alors. Des hommes graves et rasés engoncés dans leurs cols immenses, et les bourgeoises fraîches, les cheveux à la Benjamin ou bien, portant des boucles sur le front, - boucles que des « coëffeurs » d'alors appelaient des : cache-folie. Et les bonnes grand'mamans se pavanaient sous leurs chapeaux Paméla à passe large; elles portaient ces jolies douillettes roses à capuce et ces fichus si coquinement indiscrets. Les ouvrières, en robe simplette, osaient à peine se permettre le luxe d'un rang de dentelle.

L'auberge considérait comme un faste éblouissant son illumination au moyen de deux quinquets fumeux. Et ce monde rieur, galamment empressé, avait des propos poliment libertins et des manières apprêtées. On causait de Bonaparte, de Melle Mars ou de M. Gavaudan. Les dames faisaient leur partie de brelan ou de treset. Les gens bien informés des nouvelles de Paris racontaient, avec des rires étouffés, l'histoire du père Barabas qui avait laissé sa béquille en une maison fort malencontreuse, tandis que les élégants musqués coulaient dans l'oreille des belles le dernier madrigal de Falaize:

Je vous dirai comme les autres Que l'Amour, le plus doux des dieux, Ne met un bandeau sur ses yeux Que depuis qu'il a vu les vôtres.

Et ces jolis riens chatouillaient la coquette vanité de nos bonnes ancêtres oubliées.

Ainsi nous songions à cette mélancolie du passé évanoui, en voyant cette affluence de gens en joie dansant et festoyant où tant d'autres, avant eux, étaient venus, eux aussi, s'ébattre radieusement. Ri er monde rieur, galmoment empresse, avaid den propos poliment libertime et des manières appréteur de cennait de Bonaparte, de Meire Maron de M. Gavendau, Los demes daissient leurpartie de breinn ou de treset. Les gone bien infor-

Le théâtre communal — irrévérencieusement appelé « le tunnel national » - fait sa réouverture : c'est un événement rue de Laeken et dans certains quartiers du bas de la ville où le tooneel possède une clientèle spéciale, fidèle, et qui donne à cette salle un aspect tout différent de celui de nos autres théâtres. On ne trouve pas, au Nationaal Tooneel, cet élément oisif et viveur qui vient avec indifférence passer un bout de soirée dans une stalle. Ici, le monde arrive tôt, fait queue avant l'ouverture des bureaux, se bouscule pour avoir une bonne place, et pour rien au monde ne voudrait perdre un mot de la complète soirée. Le programme doit être bien chargé, de sept heures à minuit, - car ces spectateurs veulent en avoir pour leur argent.

Le dimanche surtout le théâtre flamand a sa plus belle physionomie.

En bas, une bourgeoisie sérieuse, de petits négociants qui ont la clef de leur boutique dans leur poche, des familles qui viennent au grand complet passer traditionnellement la soirée du dimanche, en hiver, au vlaamsche schouwburg. Tous gens peinant dur la semaine; le souci des affaires leur tient encore au front. Dans les baignoires, importants et graves, et très chevelus, des hommes en redingote sévère, les lieutenants du mouvement flamand, disciples de Ledeganck, et qui dégustent avec dévotion la littérature néerlandaise.

Le haut de la salle est bourré d'une assistance animée, turbulente, riant à l'idée seule de s'amuser, et qui, tout de suite, se met à l'aise, déboutonne son gilet et sifflote. Parfois, toute une noce de la veille : c'est une largesse que le fiancé a voulu faire aux amis.

Au plafond, dans l'enfoncement sombre que feu Van Koppernolle appelait l'uylekot, vacarme un entassement confus d'ouvriers, de filles de fabrique endimanchées et de jeunes drôles qui font des farces derrière le dos du sergent de ville. Les amis se reconnaissent de loin, à travers la salle, s'appellent familièrement et se donnent rendezvous à la fin de la soirée. Le paradis van de theater communal est un terrain neutre où, sous l'égide des muses dramatiques, les preux de Molenbeek et les chevaliers de la Chapelle suspendent les hostilités.

Tout ce monde est au poste longtemps avant le commencement, — et dès que le chef d'orchestre lève son bâton, des *chut* énergiques partent de tous les côtés, un silence religieux se fait : on n'entend que le petit bruit sec des noix qu'on croque...

L'ouverture est vigoureusement applaudie — et on en redemande.

A ce public, il faut des vaudevilles à taloches ou de gros mélodrames à effets. Il se laisse prendre naïvement aux ficelles les plus antiques; aux moments émouvants, on sent la salle haleter dans une attention à poings fermés; et quand le traître, cruellement châtié, meurt, enfin, ce sont des acclamations frénétiques; les « ketjes « se regardent : « Je l'avais bien dit, hein! » — et les grosses dames sèchent leurs pleurs, trouvant que pour se remettre elles boiraient bien quelque chose,

A l'entr'acte, tandis que des vieux tirent lentement de leur poche le dernier numéro du Zveep, les trois quarts de la salle dégringolent bruyamment vers les comptoirs voisins — c'est le vrai mouvement flamand. Ils ne reviennent que plus animés... C'est égal : on souhaiterait à tous les théâtres un public aussi disposé à « croire que c'est arrivé. »

L'Administration très solennelle n'est pas suffisamment convaincue qu'elle est établie pour l'utilité de tous et non pour permettre à des jeunes gens médiocres de se faire les ongles trois heures par jour et de regarder cuire des pommes devant le feu que nous leur accordons.

Dans ce vaste paradis des paresseux où tant de buses passent leur vie à ne rien faire pour s'assurer une pension dans leurs vieux jours, le coin réservé à l'Administration des Postes — service des guichets — est savamment agaçant.

Persistantes, mais sereinement inutiles, des plaintes se répètent, se multiplient — prouvant que la seule naïveté est de se demander encore si ces MM. de la plume à l'oreille se fichent du public. Tout de même, je les prie, avec toute la politesse et la plate déférence qui sont de rigueur quand on s'adresse à Leurs Seigneuries, je les supplie de daigner me dire si aucun règlement, aucune instruction, aucune de ces abondantes circulaires ne leur indique que s'ils sont installés devant ces

pupitres, c'est payés par le public et pour le servir.

Non, mais regardez moi la grâce qu'ils vous font quand ils vous jettent vos papiers; voyez avec quel calme impertinent ils vous laissent droguer en attendant que leur cigarette soit roulée; avec quelle hautaine suffisance et quel sourire de pitié ils vous narguent quand vous implorez un renseignement. On jurerait, ma parole, que c'est nous qui sommes à leurs ordres et qu'en usant de la poste nous sommes des gêneurs, des importuns, des mal appris; et ces pachas de la bureaucratie nous montrent d'une verte façon le mépris que leur inspire notre sans gêne outrecuidant.

Il me semble, quand je suis devant un guichet, un paquet à la main, que je me mêle d'une chose qui ne me regarde pas et que je vais me faire vigoureusement remettre à ma place. La poste, dans l'idéal administratif, a été créée pour le meilleur repos des bons employés, et les bons employés sont ceux qui ne cherchent pas, par un zèle déloyal, à dépasser les camarades...

Le majestueux pontife finit par s'apercevoir qu'il y a « encore du monde » — il vous allonge ce que vous demandez et pendant que, penaud et pressé de vous esquiver, vous affranchissez votre lettre, vous entendez : c'était, nom d'un chien!

bien la peine de venir interrompre notre conversation pour un timbre de dix centimes! — De bonnes âmes se disent: il faut décidément que j'aie une figure bien peu sympathique à M. l'Employé pour que, si causeur et si aimable avec ses amis, il soit aussi raide envers moi...

Comme politesse, l'employé des postes ne peut donc pas prétendre au premier rang, mais comme sans gêne! c'est renversant! Il y a des bureaux où vous arrivez le matin, quand l'heure de l'ouverture est bien sonnée : il n'y a qu'un seul agent pour tous les guichets. Et celui-là, lourd de sa soirée de cabaret, le collet de son paletot relevé, le chapeau sur la tête et l'air rogue, se console de voir du monde arriver parce qu'il trouve au moins sur qui passer sa mauvaise humeur.

Un type, c'est l'employé galant, celui qui lorgne le sexe, sourit et tire ses manchettes sales quand une dame se présente. Ils se divisent en deux catégories les individus de cette classe, les premiers servent tout le monde et font attendre la personne pour la considérer plus longtemps et pour l'impatienter; les autres au contraire la font passer avant le vulgaire et cherchent à engager une conversation badine.

Un genre très redoutable est celui des employés

Que guident leur femelle à l'odeur des corps morts.

littéraires, le bon jeune homme qui a déjà lu tout Alexandre Dumas sur son pupitre et qui maintenant dévore Xavier de Montépin. Vous lui demandez un timbre, il vous passe une formule tout en lisant, et se fâche quand vous avec le front d'objecter que vous ne pouvez pas coller ca sur votre lettre. Ceux-là, il faut les prendre par la ruse : on reluque le volume et on s'écrie : Quel talent, quel génie, ce Montépin! - N'est-ce pas, Monsieur! fait l'enthousiasmé. Vous l'avez lu? Vous êtes employé alors? - Non, Monsieur, je n'ai pas cet honneur, mais j'ai lu Montépin en entier, d'un bout à l'autre, et dans tous les sens. - Alors, dites-moi, est-ce que la comtesse se tue réellement à la fin? - Elle se poignarde d'amour pour un employé des postes... Un timbre à vingt-cinq, s'il vous plait.... Cette chère Administration qui est si sévère pour nous, les payeurs, qui nous menace sans cesse de policiers au doigt levé et de juges au code terrible, devrait bien veiller un peu à ses agents, et, s'habiller de temps en temps en client pour venir voir comment elle serait servie.

Elle serait reçue un jour par un irrascible fonctionnaire qui tout net répond qu'il est souffrant, et montre ses dents menacantes

.... Sans plus de remords Que la louve affamée et que les vautours chauves Que guident leur femelle à l'odeur des corps morts. Elles verrait de ces messieurs qui poussent le sans façon de leurs relations avec le public jusqu'à offrir des billets pour des fêtes de bienfaisance ou autres. Elle verrait des tenues qui ne sont pas assez convenables. Enfin, elle apprendrait qu'il se trouve des loustics de mauvais goût qui abusent de ce qu'on doit, en certaines circonstances, leur donner nom et adresse pour écrire aux femmes qui ont la faveur insigne de taper dans l'œil de l'Administration, des lettres enflammées.

O notre bonne Dame la Sainte Administration, mère de tous les employés, faites donc que vos fils sachent que nous leur donnons des guichets non pas pour venir respectueusement servir ces messieurs mais pour être servis par eux; je vous en prie, surveillez votre nombreuse famille où ne brille pas la meilleure éducation; vos enfants devant le public ne ressemblent aux Achéens devant l'orgueilleuse Pergame que parce que comme eux, suivant la Prophétie de Calchas, ils

Exhalent sans merci les injures dernières.

His varait de ce mesiedes qui pouseut le saux façon de leure relations avec le puelle jasqu'à offrir des billets pour des faces de bienfais sance ou autres. Bile verrait des feines qu'

Nous avons eu la rentrée des cours et tribunaux après la irentrée des cours de l'université. Pourquoi ne pas substituer aux harangues inséparables des distributions de prix, un discours de rentrée qui serait comme le de profundis des vacances? Les bons conseils, les exemples encourageant au travail, viennent mieux au moment où il va falloir rouvrir les cahiers et reprendre les leçons.

Ces longs discours qui retardent les vacances ont quelque chose de cruel. L'enfance qui a été une année attachée au pupitre, qui a dû, bon gré, mal gré, tasser une quantité de choses arides dans de petites cervelles étourdies, entrevoit les courses à la campagne et les jeux libres, et la délivrance des grammaires; des impatiences agitent ces petites jambes, mais un préfet, très solennel, et qui a fait grande toilette pour la circonstance, se lève et demande un moment d'attention. Ce moment fallacieux représente une bonne heure pendant laquelle l'orateur développe, suivant les règles classiques, un beau sujet, expose les lois d'un enseignement rationnel ou fait l'histoire

d'une science depuis la plus pure antiquité; en tous cas le sujet n'intéresse que médiocrement les jeunes élèves et s'adresse plutôt aux parents. Si on laissait alors les bambins jouer pendant ce temps puisqu'ils ont si longuement travaillé déjà et qu'on juge un mois de repos nécessaire?

Mieux vaudrait le discours de rentrée disant paternellement : « Vous vous êtes bien amusés, tant mieux; mais cela ne suffit pas en ce monde; il faut travailler, étudier, parce que, parce que...» Enfin de beaux et solides conseils, de bons encouragements s'adressant bien aux enfants, des réflexions qui rendent le seuil de la classe un peu plus riant, qui mettent de la consolation au cœur chagrin des petiots et leur fasse dire avec un courage résolu : « Eh! bien, oui, devenons des hommes, entrons en classe et gagnons nos vacances de l'an prochain; nous ne nous amuserions pas si nous n'avions pas étudié. »

Le bon préfet trouverait encore à ce moment une favorable occasion de parler aussi aux maîtres des devoirs qui leur incombent. Leurs devoirs envers leurs élèves ne s'arrêtent pas à la porte de l'école. Il faut que les leçons se continuent en dehors de la classe. La tenue des enfants dans la rue est un éloge ou un blâme pour le mode d'instruction adopté. Le professeur doit, avec les parents, par ses conseils, ses leçons et sa surveillance, vouloir que les enfants dont il a la charge aient une certaine dignité qui n'est malheureusement pas coutumière à Bruxelles.

Nous nous rappelons un temps où des curieux allaient aux environs du Jardin botanique contempler, à quatre heures, la rencontre des jeunes milices arrivant armées de leurs livres, de leurs cahiers, de leurs règles, de leurs encriers. C'étaient de longues batailles, des coups furieux, des charges furibondes, dont quelques journaux donnaient le compte rendu dans leur première édition. Que c'était vilain!... Elle a dû s'en mèler, la police qui devrait n'avoir rien à faire dans l'éducation de la jeunesse.

Les sorties de classes ne sont pas assez surveillées. Une fois sur le trottoir, les moutards se savent libres, sans gardiens, et se dédommagent ferme de la tranquillité de la classe par un vacarme infernal, des batailles et des coups qui tombent en cascade des plus forts aux plus faibles. Certains coins de la ville ont eu la spécialité de ces scènes quotidiennes, le Marché-aux-Bois, par exemple, ou bien, à midi, le carrefour de la chaussée d'Ixelles où dégorgent l'athénée, l'institut Saint-Boniface et l'école communale. Les gens paisibles qui passent à cette heure et qui, pendant ces der-

niers mois, s'étaient habitués au calme, demeurent étourdis. Ce sont des cris, des chants, des bousculades qui viennent rouler dans les jambes des passants; et de mauvaises farces, des irruptions dans les boutiques, des sonnettes que l'on tire, puis des fuites en masse renversant tout.

Les victimes préférées de ces diables, ce sont les bonnes. Le samedi matin, il se passe les scènes les plus drôles. Les bonnes avec seaux, torchons, balais et pompes lavent les trottoirs et les façades, fidèles en cela à la vieille habitude flamande. A catte même heure passent MM. les écoliers. A'ors, on renverse l'eau, on se sauve avec un balai, on pousse la malheureuse qui par son travail est souvent obligée de prendre des poses courbées assez pénibles et défendant mal certaines fortes parties du corps sur lesquelles les gamins tapent galamment. On entend alors un chassécroisé d'invectives grossières et de railleries salées entre ces grosses filles furieuses et les jeunes polissons.

Cela n'est pas beau et les sentiments de l'enfant se gâtent dans ces scènes brutales où les plus grands entraînent les petits.

Au moment où les professeurs, dont nous reconnaissons la mission difficile, reprennent leur responsabilité, nous leur rappelons, en guise de discours de rentrée, ces incidents fâcheux et nous conjurons les maîtres de veiller à la tenue de leurs élèves, — ce qui, autant que les prix au concours, est l'honneur d'une école.

Les élections parisiennes éveillent l'attention bruxelloise. Les jours de luttes politiques en France, nos officines de nouvelles sont entourées de curieux attendant les dépêches. Nous nous intéressons à ce jeu de hasard électoral parce que les noms mis sur les murs sont, pour beaucoup, des noms d'hommes que nous avons vus parmi nous, que nous avons connus, les uns en tournées de conférences ou membres de délégations aux Congrès, d'autres comme proscrits venant ici chercher l'illusion de la patrie prohibée.

On pourrait presque dire que c'est dans notre neutralité que se sont établies les coulisses des grands drames politiques. C'est ici que se retiraient les premiers rôles,—de Vallès à Chambord, après avoir jeté là-bas leur forte tirade et produit leur effet. Après le coup de drame de 1871 nous les avons vus ici: Ranc promenant son embonpoint au passage Saint-Hubert en attendant les
journaux de Paris; le noir Tarabaud et ce malheureux G. Cavalier, Pipe-en-Bois, qui s'activait
toujours à faire il ne savait quoi, et E. Vaughan,
une tête sèche, dépeignée, un éternel pince-nez,
une barbe satanique pendillant sous un nez de
polichinelle, — et encore bien d'autres qui ont
vécu longtemps de notre vie et ont noué ici de
bonnes relations, — car ces forcenés du socialisme — aujourd'hui possibilistes — étaient devant
des verres pleins, de bons diables verveux et des
rêveurs enfilant naïvement leurs utopies d'azur et
de fraternité.

Nous retrouvons pas mal de leurs noms jetés aujourd'hui dans la mêlée électorale et nous suivons leurs chances. Parmi eux, il en est un, Vaughan qui, en dehors de sa politique, était un lettré, un écrivain d'esprit. C'est lui qui disait que pour trouver Thiers un grand homme, il fallait se mettre à plat ventre. Il assurait que si, dans le parti catholique, Veuillot faisait la pluie et le beau temps, il ne pouvait rien contre la grêle; et il convenait que M. Baragnon certainement appartenait à l'histoire... naturelle. Sous le pseudonyme de Frère-Jean, Vaughan a publié en 1873 un volume de contes et de mélanges. Il fit avec

quelques amis, un petit journal railleur, la Gazette de Hollande, imprimée sur papier jaune. Il écrivit encore un volume de vers malins où il y a de la politique gaie avec de la méchanceté à tour de bras. Ce volume, bien disparu aujourd'hui, était dédié à Gustave Aconin, et s'appelait les Joyeusetés de Frère-Jean. Parmi ces joyeusetés, figuraient une mirobolante déclaration d'amour à Ducros, le fameux préfet du Rhône, et une ode enthousiaste au faro:

Spécifique inéluctable!
Or potable!
Nectar des mortels! — Faro!
A tes détracteurs pardonne;
N'abandonne
Même_pas_le_Figaro!

Et le volume se terminait par un Musée des souverains, depuis Pharamond:

On sait qu'il eut deux fils, qu'il fit la loi salique; Exista-t-il?... On n'en sait rien.

Jusqu'à Napoléon III qui, glissant à Sedan, s'est couronné pour de bon.

Le problème escarpé de la Montagne de la Cour restera un cauchemar dans les cervelles bruxelloises. Brochures, gazettes, conférences et pétitions en ont compendieusement saturé notre attention. Nous sommes lassés de cette fastidieuse histoire; nonobstant, longtemps encore, les architectes continueront de projeter et de discutailler. Sans terme assignable, défileront de grandes quantités de plans bariolés de rouge et de jaune; chacun sait combien tenace estla manie qui pousse tout rentier à s'occuper de constructions: rien de plus facile que de prendre un plan de la ville et de tracer, après un petit quart d'heure de réflexion, des rues nouvelles, des boulevards splendides et de majestueux squares remplacant, par un magique coup de théâtre, les quartiers sombres. C'est pour tous les passionnés de la brique et du mortier, une occasion de jouer au bâtisseur en grand, - et cela au nom des intérêts communaux, comme les Allemands, au Kriegspiel, jouent à la guerre sur un échiquier à paysages. Remarquez

encore que ces parties de démolitions, faisant échec à Saint-Michel en trois coups de pioche, pouvaient, au hasard des combinaisons, amener des résultats drôles et des situations amusantes. Les uns s'apercevaient trop tard que leur beau boulevard allait donner dans l'hôtel de ville; d'autres, qui n'avaient pas le niveau dans l'œil, finissaient par reconnaître que leur magnifique place publique était une cave.

Cette scie communale est en matière urbaine le pendant de la rengaine du *Petit navire*. On nous ressasse les couplets de l'aérage, de l'assainissement, de l'hygiène et des somptueuses perspectives. Et quand l'histoire nous embête, — on la recommence.

Traditionnellement dans une revue de petit théâtre, une vieille dame poudrée vient, en termes rimés et chantés sur un air à la mode, se plaindre du manque de soins dont souffrent ses difformités, ce qui amène une inévitable et inconvenante plaisanterie du compère en habit à boutons d'or.

Quoi qu'on dise du sens pratique et précis des mathématiciens et des manieurs de compas, les architectes qui veulent reviser la constitution de la capitale, semblent un peu des rêveurs présomptueux attelés à la solution d'une nouvelle quadrature. L'extraordinaire problème qu'ils se posent est celui-ci: étant donnée une ville située sur des versants rapides, dresser un plan ne comprenant que des rues de niveau. Il ne manque à cette question que l'âge du bourgmestre. Les gens qui n'y voient goutte dans les combinaisons de pentes et de contrepentes, se diront, dans leur ignorante simplicité, que pour se rendre du boulevard Anspach à la fontaine De Brouckere, il faudra toujours gravir le dos d'une montagne, qu'elle s'appelle de la Cour ou autrement.

Cette candeur n'est pas le fait des tireurs de plans, architectes ambitieux qui, avec d'aussi placides raisons, n'auraient plus qu'à se croiser les bras. Ils veulent malgré tout, sous le prétexte de la Montagne de la Cour ou sous un autre, que ce soit un projet de gare centrale ou le dégagement de l'église du Sablon, nous doter d'une ville mirifique où il n'y aura que des places infinies, des allées et des boulevards spacieux et partout le luxe le plus opulent. Et comme les architectes sont têtus dans l'accomplissement de leur culbutante mission ici-bas, il faudra bien nous résigner et regarder transformer notre ancien Bruxelles,

La mésaventure du Coudenberg aura pour résultat de nous donner deux montagnes de la Cour au lieu d'une.

En attendant qu'à grands frais on nous ait imposé cette cité des merveilles dans laquelle nous, les vieux Bruxellois, nous ne nous retrouverons plus et où nous serons obligés de demander notre chemin, en attendant cette ville nouvelle - construite pour les étrangers - et où nous ne reconnaîtrons plus nos souvenirs de bambins, je me laisse aller à regretter, bien bas et à la dérobée, (car on me traiterait en ganache récalcitrante) la Montagne de la Cour telle que nous pouvons encore la contempler : une rue aimable avec sa physionomie vieillotte; ses courbes capricieuses ont le charme d'un pittoresque qui se perd de plus en plus. Elle est trop raide, dira-t-on, Mais nous étions si bien habitués aux allures de cette ancienne. Et puis, c'est une gymnastique salutaire. C'est elle qui donne aux Bruxellois du muscle dans le jarret. Ixelles est le quartier le plus sain, non pas à cause de son altitude, mais parce que chaque jour ses habitants, grâce à la Montagne de la Cour, sont obligés de faire des exercices qui ne sont pas sans analogie avec les escalades auxquelles se livrent les jeunes Anglais en Suisse. Les statistiques de médecine constatent que les Ixellois se portent beaucoup mieux que les gens de Molenbeek, mais ces statistiques omettent de mentionner la cause de cet avantage.

Et on veut remplacer cette rue hygiénique par un chemin aligné en dehors de la ligne de plus grande pente... Elles sont donc amusantes ces rues qui, si elles sont le plus court chemin d'un point à un autre, en sont aussi le plus monotone? Nous avons déjà, bien à suffisance, l'exemple du Quartier-Léopold qui est d'un réjouissant très au-dessous du médiocre. Tandis que les courbes, les zigzags et les contrecourbes un peu follement abandonnées à leur gré, ont des surprises de coups d'œil, des inattendus intéressants et, à leurs tournants, des aspects imprévus. La fantaisie de leur tracé semble se promener et non filer bien vite comme un Américain qui court à ses affaires. Toutes les rues célèbres signalées aux touristes, comme la Rothenthurmstrasse de Vienne, le Corso Vittorio-Emmanuele de Milan. comme les exquises et antiques rues de Rouen sont de libres vagabondes qui se moquent bien des rigides beautés de la ligne droite.

Notre Montagne de la Cour était citée aussi. Mais il paraît que ce n'est qu'une mal bâtie; il faut la redresser; elle fait honte à présent aux modernités d'une capitale. Tant pis.

Nous ignorons l'avis des négociants établis en ces parages et qui vont devoir déguerpir aux premiers avis d'expropriations. Nous ne savons pas non plus qu'elle est la population devant venir occuper le futur quartier qui sera remarquable par beaucoup de choses, mais surtout par l'élévation de ses loyers. Mais ce sera une excellente affaire pour les avocats qui sont légion et s'arracheront avec des joies féroces les procès nombreux que ces renversements d'immeubles ne peuvent manquer de susciter.

Il ne faut pas songer qu'aux gens d'affaires qui se font voiturer avec leurs paperasses; il faut penser aussi aux promeneurs, aux flâneurs, aux curieux baguenaudant le long des vitrines. Ces gaspilleurs de temps ont aussi leur utilité dans une grande ville, et il faut leur donner des rues intéressantes et pittoresques où ils puissent aller perdre leurs pas. Ces museurs fuiront la rue solennelle mais droite, large mais maussade, que l'on voudrait substituer aux pentes contournées de la Montagne de la Cour. Enfin, une limited company, satanique messagère des progrès modernes, viendra un jour y établir un chemin de fer à crémaillère. Ce sera le parachèvement — dont nous protège le glaive doré de Saint-Michel!

Vacances finies, tout le monde est revenu, — les voleurs aussi.

Il devient imprudent de laisser traîner la moindre chose sur la voie publique bruxelloise. Les faits divers nous montrent, avec une persuasive abondance d'exemples, qu'il se trouve tout aussitôt parmi les passants quelqu'un à qui le bien non surveillé convient précisément. — et un citoven sans scrupules emporte l'objet qui se trouvait être de son goût. Il est vrai qu'en cette saison où tout le monde se livre plus ou moins à la chasse aux cadeaux en cherchant aux vitrines un bibelot, pas trop cher, à offrir à quelque parent, on éprouve pas mal d'embarras à faire son choix: quand on rencontre, enfin, l'objet séduisant, vraiment tentant, il ne faut pas lâcher l'occasion. Seulement on va trop loin, beaucoup trop loin dans ces procédés économiques : ces jours derniers on a tout simplement volé un gros camion du chemin de fer avec chevaux et chargement. - Il est encore heureux que, mettant un frein à cette audacieuse convoitise, on n'ait pas enlevé le conducteur en même temps. Ce sera pour la prochaine fois.

Nous avions déjà les voleurs de fiacres: des gens pressés, qui profitaient de l'absence du cocher pour faire leurs courses. Ces types, pas fiers, conduisaient eux-mêmes le malheureux cheval et poussaient le sans-gêne jusqu'à faire passer la voiture et l'animal dans leur porte-monnaie. Il paraît que ce n'était pas suffisamment lucratif, et c'est, à présent, au bien de l'administration qu'on joue ces mauvais tours de soustraction.

On a souvent ri du brave homme légendaire qui vient de gagner un éléphant à la loterie; il contemple les superbes dimensions de son lot et songe avec angoisse que son appartement, au cinquième étage, est bien bas de plafond. Mais il nous semble — dans notre naïveté en semblable matière — que le jeune homme qui rentre dans sa famille avec un de ces gros camions du chemin de fer de l'Etat ne doit pas non plus être exempt de tout souci. Sauter sur le siège et partir au grand trot avec cette lourde voiture qui fait un tapage terriblement indiscret, ce n'est pas encore le plus difficile, — bien que chacun puisse voir, par les inscriptions, que c'est le bien de l'Etat emmené par quelqu'un qui ne porte pas les insignes

d'usage. Mais il faut se débarrasser de cela, trouver à vendre, et assez lestement, la voiture très significative et [dont l'origine ne peut être dissimulée. Il doit y avoir pour cela tout un trafic bizarre dans un monde spécial et dont il serait ntéressant pour une police curieuse de suivre les trucs. Et, l'attelage vendu, le filou se trouve encore devant les colis qui formaient le chargement du véhicule. Nouvelles surprises, parfois désagréables, sans doute : des produits sans utilité ou d'un écoulement difficile. Il y a quelques années, un assassin n'avait rien trouvé de mieux pour se débarrasser des restes de sa victime, que de les expédier dans une caisse par chemin de fer. Décidément, sans compter les ennuis que suscite l'agent judiciaire, tout n'est pas rose dans la « profession » de voleur.

La simple éventualité que suggère le cas du drôle qui vient d'enlever un camion de l'Etat, montre combien de ressources d'imagination et d'habiletés fines les voleurs doivent déployer aujourd'hui. Le vol a fait des progrès, lui aussi, progrès établis du reste par la variété infinie de manigances, de complications, de ruses, de trucs auxquels on a maintenant recours pour escroquer quelques francs. Le vol, à l'entrée de l'hiver, " bat son plein », comme on dit en style de chronique.

la peine w d'ailumer » le jet d'eau,

Le moment est particulièrement fertile en ce genre. En dehors de toute question de morale, le fait-divers est instructif parce qu'il dévoile les adroites combinaisons des duperies innombrables sous des formes savamment trompeuses et si ingénieuses qu'un auteur dramatique ne trouverait jamais d'aussi jolies ficelles.

La fréquence des vols et leur subtilité prouvent qu'il y a constamment et partout un effort d'intelligence obstinée cherchant à duper le voisin; et cet effort, dont nous constatons l'ardente activité, gagnerait certes autant, et sans risques, s'il employait tout bêtement sa vigueur à travailler comme le premier venu. Nous retrouvons ainsi cette pensée que Dumas a glissée parmi les Idées de Madame Aubray: « Si la moitié des peines employées à faire du tort au prochain s'appliquait à faire le bien, il n'y aurait plus de malheureux sur terre. »

Le dernier dimanche des concerts du Parc. Un temps triste; peu de monde, et l'on ne prend plus la peine « d'allumer » le jet d'eau.

inanigances, de complications, de ruses, de frues auxquels ou a maintenant recours pour escroquer Les arbres, très dépouillés, montrent leurs branches noires; les gazons sont pleins de feuilles, lourdes et humides, qui semblent en papier buvard. Le Parc d'un jaune triste fait sa toilette d'hiver et l'administration donnera bientôt aux statues leurs pelisses en paille.

Les chaises, rangées encore comme aux beaux jours, sont vides; un vilain vent froid souffle ferme et les quelques familles, habituées d'une fidélité intrépide, marchent bon pas avec des manteaux et des foulards, - tandis que les pompiers, au terme de leur saison, s'efforcent d'égayer la situation en scandant bruvamment la Marche des étudiants, de Witmeur, Ces malheureux musiciens n'ont pas l'air ravis, plantés là, immobiles en plein vent, les joues pâles et les doigts rouges, et obligés, malgré tout, de régaler d'accents joyeux le public de bonnes et de troupiers qui se pressent autour du kiosque. Ceux-là sont les plus acharnés; le temps ne leur fait rien; et. ils stagnent là, invariablement, les grenadiers qui ont de si vastes capotes qu'ils semblent se promener dans leur guérite, les guides qui montrent leurs hanches bien prises. Ils rôdent autour de ces demoiselles auxquelles ils donnent de furieuses distractions dont pâtissent les moutards confiés à leurs soins... Dimanche prochain, où ce monde-là

se retrouvera-t-il, tandis que les élégants reprendront la traditionnelle promenade des dimanches d'hiver, lentement, le long des boulevards depuis la porte de Louvain jusqu'à l'avenue Louise?

La Toussaint brumeuse, — et les étalages des magasins, par leurs funèbres arrangements, rappellent les deuils.

Les vitrines offrent à tous les prix, suivant les bourses, des regrets en papier, des couronnes en porcelaine jaune et des larmes enfilées à des fils de fer.

Car nous avons une date fixe pour régler le compte de nos douleurs; le deuil a son échéance annuelle : le jour des morts. Ne dirait-on pas que nous semblons nous entendre pour expédier tous ensemble, à la fois, ce devoir recueilli, ce tribut de souvenir que l'on doit bien aux disparus? Et le lendemain, c'est fini. Que personne ne vienne plus geindre et gâter la douce joie d'autrui. Il fallait profiter du jour reçu et admis : la date noire est passée.

Quelque chose de banal est dans l'institution de ces regrets à heure fixe, de ces pélerinages de bon ton, vers les cimetières, en foule endimanchée. Les pensées élevées que devrait inspirer le mystère éternel de la Mort exigent de la solitude, un calme recueilli, une méditation isolée.

C'est peut-être précisément la peur de ce recueillement, l'effroi glacial devant ce néant, nous guettant, nous aussi, à notre tour, qui poussent instinctivement le vulgaire à n'aller chez la Mort qu'en masse, tous ensemble, en cohue entassée dans des fiacres et des tramways: de la sorte, nous avons des distractions, nous pensons à autre chose, — et c'est « plus gai », comme disait ce vicaire pour engager un client à faire allumer beaucoup de cierges à une messe de funérailles.

Le culte que — peut-être un peu par une frayeur hypocritement dissimulée — nous croyons devoir rendre aux morts, manque de grandeur imposante, et aussi de conviction.

Pour quelques sous, et souvent en marchandant, nous trouvons dans de petites boutiques de banales expressions de douleurs représentées par des couronnes, de modèles invariables, portant, en lettres gravement noires, une insipide formule ou bien une triviale image figurant une dame pâle en grand deuil pitoyablement éplorée et

inondant une pierre de ses larmes intarissables.

Dans tout cela, rien de personnel, rien de senti, d'éprouvé, qui vienne de soi, rien de son émotion propre, rien qui s'adresse à la seule mémoire de l'absent.

Les couronnes que l'on porte sur les tombes devraient se faire sur commande et d'après certaines indications, de manière à glisser, dans la confection ou dans le choix des fleurs, un caractère significatif, un cachét personnel qui rappellerait ainsi un souvenir, ou quelque chose qu'une seule personne pourrait comprendre.

Mais ces vilains anneaux d'un jaune canari et que les porteurs distraits pourraient fort bien échanger entre eux le long du chemin, ce sont des regrets pour n'importe qui.

Ces couronnes à tous usages, marchandées d'abord par les uns, achetées ensuite par d'autres, appartiennent à ces froides formules qui se jettent sur les tombes en guise de recommandations pour l'éternité. Formules immuables en latin que les uns ne comprendront jamais et que les autres ne comprennent plus, formules extraites des évangiles aux grandioses naïvetés affirmant : la mer est grande et les espaces sont vastes — ou bien : celui qui a soif, boira : lumineuses prophéties parafées de chiffres romains qui affirment l'au-

thenticité de l'origine de ces sentences irréfutables.

Et dans les cimetières, tout le long des allées paisibles et bien ordonnées, les grêles monuments, tous à peu près identiques, quelle frigide architecture au rabais, sans attrait, sans idée, et dont l'unique préoccupation est de ressembler au voisin pour ne pas être remarquée. On a entendu faire les choses assez convenablement sans trop de frais-Ecoutez donc, cela coûte la bâtisse! comme dit, en songeant à la tombe de feu son époux, la lésinante madame Champbaudet de Labiche, discutant avec son jeune architecte et se laissant assurer que la brique de Bourgogne est très bien portée.

Ne soyons donc pas surpris, en songeant aujourd'hui à tout ce que le passé a si rapidement effacé, de voir la mémoire des morts dissipée. Nous savons mal conserver le souvenir avec la délicatesse voulue pour ne pas froisser ces douces fragilités de sentiment.

Aussi, constatation cruelle, ce culte économique, ce deuil commodément arrangé, ces larmes do-sées, ces termes banalement tristes ont produit, pour les almanachs et les nouvelles à la main, une abondante provision de bons mots de l'autre monde et une série drôle de railleuses reparties funèbres ayant plus fait rire que n'ont fait pleurer nos vieilles formules de regret.

La régie du *Moniteur* distribue à ses abonnés les tables chronologiques des documents parlementaires de la session écoulée.

Nous ne signalons pas ce fait, tout ordinaire, à cause du temps qu'il a fallu pour dresser ces tables et les expédier. L'administration a ses habitudes de lenteurs officielles. Du reste, quand on possède un personnel aussi nombreux dans les complications duquel il faut répartir administrativement la besogne, ce travail, quelque simple qu'il puisse être, s'embrouille dans les filières hiérarchiques, se diffuse dans la paperasserie et devient long, long, long comme la ficelle qui soutient le hareng du monologue. La situation se justifie parfaitement et nous comptons bien recevoir encore cette année le texte des » discours » parlementaires un bon nombre de jours après la séance dans laquelle ils ont été prononcés.

Nous remarquons simplement cette première arrivée de documents, parce que c'est un avertissement aux abonnés, le prélude de la campagne parlementaire, et cela réjouit la clientèle spéciale de ces papiers.

C'est un type, l'abonné aux Annales. En ce moment il multiplie les démarches à la questure pour changer sa carte d'entrée permanente à la tribune réservée.

Le jour de l'ouverture, il sera là, bien anxieux de voir les nouvelles figures législatives et de constater les petits changements survenus pendant les vacances dans le personnel ou dans les dispositions du bâtiment. Et on le retrouvera fidèle, faisant patiemment queue des heures sans fin, les jours de séance émouvante — apportant même un bout de déjeuner.

C'est le plus souvent un pensionné, un humble rentier, un négociant retiré des affaires avec une aisance bien juste. Les heures vides de la journée paraissent longues, et il trouve là une occupation digne, grave, allant bien avec les cheveux blancs.

Il y a tout un cercle d'habitués, de petits vieux au parler lent et doux, aux opinions calmes. En attendant l'ouverture des portes, ils causent, discutent, commentent, agitent toutes questions depuis le droit sur les sucres jusqu'à la redoutable revision. Et ils font bouillir les jeunes, les étudiants dont la politique flamboie dans des enthousiasmes de vingt ans. A l'heure dite, ces graves,

ces méthodiques entrent, livrent leur canne à la préposée au vestiaire et ils montent prendre dans la tribune leur place invariable.

Ils écoutent avec scrupuleuse attention, la main en cornet autour de l'oreille.

Le soir, ils revoient les discussions dans leur journal avant d'aller faire leur partie; et quand les Annales arrivent enfin, ils les ouvrent bien larges, essuient leurs lunettes, s'installent commodément et avec un : ah! de gourmand qui attaque la première bouchée, ils savourent la prose parlementaire. Les vives ripostes à la Bara leur donnent de petits frémissements d'aise : en euxmêmes ils défient toute la droite; puis, quand le tour d'un droitier insinuant est arrivé, ils se disent, dans leur absolue impartialité : Il n'a peut-être pas tout à fait tort...

Ces vieux amateurs de politique considèrent les gros problèmes avec une vive connaissance des hommes, une expérience calme de la vie, et ils trouvent des réflexions sages, des aperçus judicieux énoncés tout simplement. Dans leur existence laborieusement occupée, rien ne les avait préparés à ces travaux sociaux. Mais l'âge leur a donné une pénétrante connaissance des difficultés humaines, ils débrouillent adroitement les causes et les mobiles et ils prédisent presque sûrement,

avec un sourire fin, ce que tera monsieur un tel. Voilà ceux que vient de réjouir l'arrivée des Annales annonciatrices des bonnes journées de discussions et des séances de la Chambre goûtées dans la tiédeur des tribunes.

En novembre, quand l'année songe à faire ses malles, les spécialistes qui confectionnent les Revues à couplets, taillent leur papier, puis, la tête entre les mains, cherchent d'abord un titre. Quel nom l'année qui expire a-t-elle mérité?

Les années d'exposition constituent la manne des parodistes. Et puis il y a les Congrès, — mode abusive, mais thème fameux.

Tout, absolument tout, depuis l'art vétérinaire jusqu'à la date des vacances, fait l'objet d'une réunion internationale et d'un banquet. A-t-on travaillé! Et a-t-on mangé!

Nous croyons à l'utilité des congrès, sans souhaiter leur trop grande multiplication. On a plaisamment raillé ces réunions solennelles et l'on a voulu démontrer qu'un congrès n'aboutit que

bien rarement à un résultat précis, acquis, formulé nettement. En effet, il semble difficile de demander à des hommes qui ne siègent que pendant quelques séances et qui parfois éprouvent une certaine difficulté à se comprendre les uns les autres, de discuter et de trancher. Les questions graves, compliquées, ne sont pas toujours préparées dans des travaux préliminaires ou des rapports spécialisant bien le point à décider, point que chacun, dans son pays, a pu envisager d'une manière particulière. Et encore, il y a les lenteurs, les cérémonies de la forme officielle, qui encombrent les séances. L'erreur est peut-être de demander à des congressistes une décision formelle, immédiate. La véritable utilité d'un congrès - et ici les banquets que l'on raille viennent justement à point - c'est d'établir des relations amicales entre toutes les intelligences qui, dispersées dans le monde, attachent isolément leur activité à la solution d'un même problème. Ces hommes, après un congrès, savent d'une manière certaine ce que les uns et les autres ont fait: ils ont appris l'état réel des études qui les intéressent; ils se connaissent et peuvent désormais s'écrire. s'interroger, se consulter et de loin continuer à travailler en commun. Un congrès prépare ce travail solidaire, plus pratique, plus fructueux. On peut assurer que dans un congrès on œuvre plus par les conversations que par les discours; et au lieu de dire, au sujet de ces réunions savantes que l'on a beaucoup travaillé, il semble plus juste de dire que l'on travaillera beaucoup à la suite des congrès.

Pour en revenir aux spécialistes de la blague chansonnante qui commencent à mettre en couplets les événements de l'année, ils voient se présenter un nouveau personnage de revue, un type frais éclos: le Monsieur qui suit les congrès.

Dans tous les congrès, autour du noyau de sérieux, de savants, de zélés, on trouve de braves gens que l'on a toujours connus simples, honnêtes, modestes, sans passions violentes et auxquels on dit avec stupéfaction: Tiens! vous, ici! Vous vous occupez donc aussi de cette science!

Ce sont des hommes qui ont amassé une petite aisance dans les affaires et qui ont toujours eu le goût des choses sérieuses. Un congrès, cela pose. On sort de chez soi en cravate blanche; les voisins savent que vous vous rendez au congrès. On y fait de superbes connaissances et dans la conversation, plus tard, on peut raconter: oui, le ministre de Monaco me disait un jour... Et puis on est reçu au palais; le Roi vous dit un mot gracieux, et, avec un peu de chance, on finit bien par attraper un petit bout de ruban.

Enfin il existe, maintenant, le Monsieur qui suit les congrès. Si l'on consultait les listes des membres de tous les congrès de cette année, on trouverait certainement des noms d'hommes qui s'intéressèrent également aux branches les plus disparates, à la navigation intérieure, à la pharmacie et à l'enseignement et qui ont bu aussi à la suppression des boissons alcooliques.

Il doit leur arriver, dans l'échauffement des fins de banquets, des moments d'oubli, une confusion pardonnable après la mixture des discussions variées qu'ils ont avalées sans broncher. Par exemple, au milieu de pharmaciens, notre type, songeant encore à la navigation, questionne son voisin ébahi sur les canaux maritimes du pays dudit voisin, lequel cherchant à ramener la conversation sur des sujets pharmaceutiques se dit : quel singulier pharmacien, ce navigateur — tandis que notre homme songe : quel drôle de navigateur, ce pharmacien.

Les revues, qui sont de saison, n'ont pas pu remplacer le précieux et flegmatiquement original Thienpont.

Thienpont fut pendant bien des années la personnification du marollien dans notre théâtre populaire. Pour combien de revues a-t-il été ce compère arrivant de la rue de Flandre et parcourant tous les évènements de l'année à travers des couplets et des calembours, sous la conduite d'une dame en maillot qui était la ville de Bruxelles, le Progrès ou l'Avenir? Ses personnages les plus réussis étaient le sergent de ville malin - le garde ville comme il disait - et le garde civique raisonneur, le Van Koppernolle qui donnait des lecons au gouvernement et racontait des histoires surprenantes, ajoutant le plus gravement du monde: " Et ça est vrai, je l'ai lu dans Fumivore Cooper... " Thienpont avait de ces mots dénaturés mis à la sauce marollienne et servis avec une imperturbable tranquillité.

Sa mine sérieuse, son air de conviction profonde étaient d'un comique étonnant. Son entrée en scène déjà était drôle avec la gaucherie lourde d'un homme qu'on aurait véritablement poussé sur le théâtre. Son talent n'avait rien de l'art d'un acteur, rien d'appris; ses rôles mème il les brodait; c'était complètement nature, vraiment comme un spectateur qui serait monté à brûle-pourpoint sur les planches. Acteur, il l'était devenu sans trop savoir comment. En jouant la comédie, comme il disait. Il aurait pu répondre comme Valmajour, le tambourinaire de Numa Roumestan: « Ça m'est venu naturellement. »

Dans la journée, Thienpont était un employé régulier, méthodique, attaché au ministère. C'était un des rouages de la machine gouvernementale. A certaine époque, il eut avec cette machine des démèlés à cause de ses occupations dramatiques... L'affaire n'eut pas de suite. Son pupitre fermé, il devenait ce burlesque personnage qui cependant ne dépouillait pas absolument le fonctionnaire. C'était peut-être même là le fond de son succès, de ce comique froid, sérieux, étonné d'entendre rire.

L'inébranlable gravité de Thienpont, aurait rendu des points au tranquille Baptiste.

On dit qu'on a toujours beaucoup d'amis quand il s'agit de rendre service. Thienpont eut énormément d'amis car son concours a été donné à un grand nombre de fêtes de bienfaisance. Ces amis ont honoré la mémoire de celui qui fit tant de joie et tant de charité... Au cimetière a été élevé par souscription un monument, — hommage rendu à cet original sans le savoir, qui fut un brave et loyal garçon.

Nos députés ont repris leur place dans le grand hémicycle solennel devant ce bureau sur lequel suivant la formule parlementaire, on dépose les projets de loi, rapports et amendements.

Cette résurrection de la politique discoureuse se fait sans tapage, sans émoi, et ne semble pas être de la part du pays, — à la face de qui vont derechef se lancer tant de pompeuses déclarations — l'objet de très impatients désirs. On s'habitue à ce régime de silencieuse tranquillité des Chambres et les affaires nationales ne s'étaient point trouvé bouleversées par l'absence de représentants questionneurs.

Mais la saison générale des réouvertures ranime aussi les travaux des Chambres et voici que l'heure de la rentrée a sonné pour représentants et sénateurs. Seulement, ici, cette rentrée est peut-être le commencement même des vacances : elle dérobe l'homme politique à ses électeurs au milieu desquels la gravité d'un mandat l'oblige à garder une tenue imposante et à se livrer opiniâtrement à l'étude des intérêts locaux les plus minimes et les plus variés. L'électeur est impérativement exigeant à l'égard de celui qui doit le représenter : il veut que tout son temps soit donné à l'arrondissement. Le trop heureux élu, passant au milieu de ses chers concitoyens, doit avoir l'air absorbé et le front soucieux d'un penseur qui porte en soi la solution de tous les problèmes, de toutes les questions qui répandront la prospérité la plus abondante dans les communes également belles de la circonscription.

Il faut croire, au demeurant, que cette besogne représentative, qui semble ardue et laborieuse, n'est guère difficile, au fond, si l'on en juge par le nombre de gens qui, à toute occasion quelconque, se présentent en nombre et se disputent avec acharnement le plus mince mandat. L'espèce des candidats comprend les gens d'une intarissable bonne volonté et d'un intrépide dévouement. Seulement, savent-ils bien, dès leur début, toutes les charges peu réjouissantes de la mission acceptée? Les dis-

cours à la tribune, les discussions en section, les rapports, mais ce sont, pour les députés des campagnes, les moindres charges. Il faut compter l'accaparement par tout individu, qui, ayant le droit de jeter un bulletin de vote dans l'urne, considère le député comme son élu à lui; c'est à ce bulletin, à celui-là seul, que le député doit son mandat, — et alors ce votant exigeant déclare l'élu son obligé.

Nous parlions de vacances pour celui qui s'éloigne enfin de son arrondissement, mais de loin encore les insatiables électeurs font sentir leurs tracassantes et indiscrètes volontés.

Le député est employé comme un agent à tout faire. Il doit apostiller et défendre comme siennes toutes requêtes, sollicitations et demandes des parents et amis; pour d'autres, il doit faire des courses en ville, des emplettes variées; quand un notable de l'endroit débarque dans la capitale avec sa ribambelle de parentaille, il va droit trouver « mon député », lequel, avec un sourire de grand contentement à la vue de ce cher ami, doit procurer des cartes de tribune et des billets de théâtre, et même parfois montrer les monuments à ces campagnards ébahis. Le cas du bon jeune homme — à l'exemple du planteur qui, dans le vaudeville des Trois femmes pour un

mari, « n'a pas quitté ses travaux et ses plaisirs pour des prunes » et se rend à Paris tout exprès pour bâcler un mariage, — venant confier ses velléités matrimoniales à son député, lui passant commande d'une bonne demoiselle de la ville dont il ferait volontiers son épouse, n'est pas aussi pochade qu'on le suppose.

Nous avons lu, avec garantie de parfaite authenticité, l'aventure d'un député du Midi, recevant un de ses commettants, qu'il connaît à peine, et qui lui raconte avec de longs détails qu'un de ses fils, estropié, vient de mourir.

Le politicien décemment s'apitoie.

— Oh! ce n'est pas cela, continue le bonhomme, mais nous avions dû faire fabriquer chez un orthopédiste une machine en acier, très compliquée, et cela ne nous sert plus à rien... Vous qui avez de belles relations, vous pourriez bien trouver à nous revendre cela d'occasion...

On n'apprécie pas assez la bonasserie dont un zélé député doit sans cesse faire la plus complaisante preuve. La carrière est fatigante, le poste difficile, le rôle ingrat, — car, au plus petit échec dans ces négociations délicates, au moindre mouvement d'impatience ou de lassitude, le brave électeur frappe le sol du bout de son volumineux parapluie et proclame d'un ton menaçant:

— Ah! c'est comme ça!... Eh bien, vous verrez aux élections, puisque vous ne savez pas remplir votre mandat!

Les mauvais jours ramènent la flânerie dans les galeries Saint-Hubert. Parmi la cohue traîneuse et bavarde, le passage a ses fidèles, des figures connues, de petites popularités de quartier: Mengal et son bord plat campé sur l'oreille, Boyer et son gilet blanc, la barbiche de Petitjean, le bourgmestre du Passage, et aussi, se faufilant et toujours étonné, l'ubiquiste Dommartin.

On se promène en long et en large sous le haut vitrage; on lorgne les femmes qui sortent du Bodega — l'antre aux impitoyables alcools; on examine les illustrés au coin du passage du Prince; on regarde un pe i partout la profusion des images et des cartes dessinées. Car, le commerce des photographies prend un développement curieux. Dans les grandes rues, plusieurs vitrines en sont encombrées; cela est devenu une spécialité occupant des étalages complets devant les-

quels stationne longuement l'attention publique. Et c'est, en effet, une véritable revue des hommes et des choses du jour, un tableau de l'actualité qui s'étale derrière ces vitrines. Aujourd'hui, les héros comme les criminels passent devant l'objectif; des instantanées empoignent les manifestations et les cérémonies à l'improviste; la photographie a, de nos jours, son reportage et devient une gazette dessinée à laquelle collaborent le soleil et la lumière électrique.

Ce qu'il y a surtout de drôle à la devanture de ces magasins, c'est la fantaisie, - parfois choquante. - avec laquelle on dispose au petit bonheur les portraits étalés : les rois y voisinent avec des ténors qui font le beau et des danseuses qui minaudent; des ministres en cravate blanche prennent leur air le plus pontifiant entreun clown qui grimace et une jeune personne qui a négligé de compléter son costume autant que le voudrait la décence la moins parlementaire. Plus loin, un meurtrier dépeigné, balafré, - et dont peut-être les journaux du matin ont publié la dernière élucubration poétique. — est entouré de sémillantes artistes dramatiques dans les rôles de la dernière pièce à succès. Cela forme, au hasard, un ensemble extravagant, arlequiné, un mélimélo de gloires et de crimes, d'art et de galanterie, le plus invraisemblable potage d'actualité dans lequel chacun à son gré choisit.

La photographie a souvent, de cette manière, de singulières façons de rendre les honneurs à ceux qu'elle a jugés dignes de ses clichés; pas mal de ceux qui sont là, paradant le long d'une tringle, doivent être médiocrement flattés de la compagnie équivoque qui leur est donnée. D'autant plus que l'attention des badauds ne va pas toujours aux plus méritants. Les assassins ne sont pas les plus mal partagés dans les faveurs de la notoriété publique, — ou bien les curieux, dans leurs commentaires, font des rapprochements malséants entre les diverses physionomies affichées, trouvant une ressemblance étrange, et très directe, entre les traits d'un député et ceux d'un comique d'opérette.

Pour donner son abondante pâture au goût moderne et à sa curiosité gourmande, la photographie a dû fouiller un peu partout, et il semble que présentement le ton de ces images devient un peu crûment nature. La photographie s'est faite bigrement « naturaliste. »

L'attrait, le piquant des étalages fut les reproductions — dans toutes les phases de leurs exercices — de deux acrobates parisiennes, des danseuses disloquées qui se sont fait un renom en élevant leur pied au moins à la hauteur d'une mauvaise institution. Ces deux clowns en jupons exécutent simplement les tours de force que nous voyons dans tous les cirques et edens; seulement elles habillent leurs tours d'une jupe courte, elles cachent leur maillot dans un vêtement pudique— et c'est cette décence précisément qui devient une audace égrillarde, une bravade qui affriande. Ces glorieuses personnes ont immédiatement rebondi sur le tremplin de la réclame; elles ont escaladé l'actualité; elles « font recette » Leurs portraits ont été faits dans les attitudes les plus instables, les plus osées; cela s'étale partout, et cela se vend.

Le succès étrange obtenu par la reproduction de cette gymnastique à grandes envolées, de cette chorégraphie scabreuse qui passe la jambe par-dessus les moulins, a enhardi la complaisante photographie; et elle exhibe à profusion, un peu partout et avec une tranquille effronterie, des personnes fort bien faites, on doit en convenir, car les preuves n'en sont aucunement dissimulées, — mais témoignant d'un goût qui n'est plus même douteux, les bornes du doute étant carrément franchies. Le déshabillé est tel, l'abandon si complet et le négligé si absolu qu'il faut croire, véritablement, que les photographies se font

maintenant par le trou des serrures. Avec un cynique manque de tenue, des dames, pas du tout cachotières, font entrer le public dans l'intimité de leur cabinet de toilette. Leur naturel calme ne relève même pas un pan du manteau tombé, et leur candeur vit dans un état primitif qui semble ignorer l'invention des boutons et des agrafes.

Les romans traqués par les tribunaux sont dépassés. Ces exhibitions équivoques ne se dissimulent pas le moins du monde; elles prennent le grand jour dans nos principales rues et appellent tout le monde à contempler les œuvres excitantes, affriolantes de cette photographie de mauvaise mœurs.

Le public qui se presse devant ces expositions de déshabillages est à observer. Des gamins, de longs collégiens maigres demeurent là détaillant les vues, et se montrent certaines particularités en se poussant du coude. De petites ménagères qui reviennent du marché avec leur bonne s'arrêtent aussi et s'écrient: » Mais, voyez donc ça, Sophie! quelle horreur!... » Et puis, de hauts gaillards de grenadiers restent plantés, stupéfaits, pendant des temps immenses en faisant de grands yeux. Des freluquets se tordent la moustache en souriant; et, le dimanche, on voit des campagnards,

hommes et femmes, arrêtés, poussant de gros éclats de rire ou bien s'écartant avec des effarouchements qui ont l'air de commencer un signe de croix, et à demi-voix ils s'indignent de ce qu'on ose tout de même montrer en ville...

Ils n'ont peut-être pas complètement tort « nos bons villageois ».

Encore un de nos pauvres vieux arbres du Parc qui tombe sous de furieux coups de cognée! Ces anciens s'en vont en bois de chauffage. Et, au printemps prochain, les habitués de cette promenade constateront, avec consternation, de nouveaux vides, des vides qui chaque année se font terriblement vastes et dépouillent peu à peu notre Parc.

Cet abatage des vieux arbres sous lesquels nous nous sommes tant promenés, laisse, surtout en cette saison de froids tristes, une mélancolie. On songe, une dernière fois, à ces arbres qui avaient fini par se mêler un peu à notre existence en donnant un abri à nos heures oisives, en versant de l'ombre sur les concerts de l'après-midi, en prêtant leurs branches aux illuminations.

On arrive à les connaître ces arbres; et telle famille, qui ne manque jamais le concert du dimanche en été, se réunit invariablement sous tel arbre; c'est une habitude prise on ne sait comment et à laquelle on ne manque pourtant pas. On désigne ainsi sa place, et il suffit de dire à ses amis: Vous savez, nous serons sous notre arbre...

Et voici que « notre arbre » s'en va, lui, ce gaillard qu'on crovait à peu près éternel. S'ils pouvaient jaser et dire un peu des souvenirs qu'ils emportent, ces très vieux pour qui nos grands parents étaient des gamins, et qui ont vu naître une Belgique dans les fusillades de 1830. S'ils pouvaient seulement, sans parler des grands jours de l'Histoire, raconter une de ces fêtes bourgeoises qui se donnaient alors - du temps où il était défendu de fumer dans le Parc - quand nos grands pères avaient la moustache conquérante et le menton enfoncé dans un ample faux-col qui avait l'air d'un cornet, quand ces jeunes « lions » d'autrefois, avec la cravate sans fin, la longue redingote verte et la culotte jaune, venaient en se dandinant lorgner les belles Bruxelloises dans leurs atours bouffants, à grands ramages, avec des chapeaux à bavolet immense et des gants de filoselle à jour.

Un impitoyable avis annonce que nos pauvres vieux amis, que l'âge a rongés, vont être déchiquetés en bois de chauffage.

Invalides méritants, ils vont nous rendre un dernier bon office en réchauffant nos soirées d'hiver.

Et nous, ingrats, quand dans l'âtre nous verrons s'envoler, tout autour de la bûche, de jolies flammes bleues, nous ne nous douterons même pas que c'est l'agonie suprême de ces bois pleins de souvenirs, — et leur fumée ira se perdre dans l'espace comme dans l'éternité de l'oubli.

Les personnes douées de délicatesse olfactive auront remarqué qu'en cette saison les colis, transportés dans les petites charrettes des tarifs spéciaux du chemin de fer, répandent un parfum singulier, une odeur qui donne faim... C'est que nous sommes au temps de la Saint-Hubert. Le prêtre a dit pieusement: missa est... tonton, tontaine, tonton... Les fidèles en grandes bottes ont parcouru la plaine, ont fouillé le bois, et, par leurs

soins, le gibier, — qui n'y tenait guère — voyage beaucoup en chemin de fer — sans le savoir.

On offre à ses amis et connaissances — occasion de faire une politesse à prix réduit — un perdreau, un lièvre, une pièce quelconque de la dernière chasse.

Ce qui se transporte de gibier en ce moment, est inimaginable, et surtout flatteur pour l'adresse de nos chasseurs. Il est vrai qu'ils s'y mettent à un tel nombre! Les paniers et les bourriches se suivent, se croisent, se pressent : l'administration en est étourdie, et il est tout naturel que dans cet encombrement de plumes et de poilsil se produise parfois une confusion. Nous disons cela pour calmer lechagrin d'un ami - naturaliste passionnéqui avait envoyé en Angleterre un superbe perroquet, défunt, hélas! et qu'il voulait faire empailler, L'envoi, malheureusement, fut confondu avec un panier contenant un lièvre, L'empailleur qui a, comme tout le monde, des amis se livrant aux fatigues de la chasse, et qui reçoit par conséquent, comme tout le monde ce mois-ci, un gibier, ne fut pas étonné; il fit confectionner un savoureux civet, donna même un dîner à cette occasion, et le lièvre fut dévoré avec délices! Notre ami, sans nouvelles et inquiet, écrivit pour demander à l'empailleur ce qu'il avait fait de l'animal reçu tel jour, et cet Anglais répondit avec une cynique simplicité: «Je l'ai mangé!» Il ne faut plus parler à notre ami des procédés britanniques pour la conservation des animaux. Mais encore doit-on songer que quelqu'un, n'importe où, qui attendait un lièvre promis, n'a reçu qu'un perroquet, et encore un perroquet privé de la parole. Ce sera une brouille certainement. Mettez bien vos adresses, claires et solidement adhérentes.

L'encombrement des expéditions est devenu plus complexe, parce que les fruits, eux aussi, se mêlent de faire des voyages. Jamais, au grand jamais, les poiriers n'ont autant donné. Après quelques campagnes de paresse, ils s'y sont mis sérieusement pour tout de bon, et ce sont des montagnes, des entrepôts de poires qu'ils nous ont fabriqués et devant lesquels beaucoup de propriétaires embarrassés songent tout naturellement à des amis cordialement oubliés. Ce bon Un tel, ca lui fera plaisir — et vite débarrassons-nous d'un panier de fruits à son adresse. Parfois, ce bon Un tel a aussi des poiriers et il réciproque du même au même. Alors, des manières, des refus poliment déguisés et des cérémonies qui finissent par cette franchise: " Acceptez sans crainte, nous ne savons qu'en faire chez nous. » C'est comme ce brave homme qui, demandant à ses amis leur photographie, ajoutait avec une suave sincérité : « Vous m'obligerez beaucoup parce que ma femme a acheté un album, et il faut bien le garnir. »

Des retardataires sont attaqués chaque nuit dans tous les quartiers, — et la police est attaquée chaque jour dans tous les journaux.

Il devient fort utile de donner le soir un solide double tour de clef à sa porte. Quantité de gens indélicats n'attendent que le moment où vous vous endormez pour venir vous infliger une leçon de prudence en vous montrant — malheureusement pas gratis — comment on peut s'introduire dans votre domicile.

Depuis que les paresseuses nuits d'hiver allongent l'ombre propice aux mauvais coups, le reportage surabonde d'escalades et d'effractions. C'est un débordement de vols qui doit combler de stupéfaction les agents de police eux-mêmes, hommes assez blasés pourtant sur ce chapitre. C'est peutêtre cette stupéfaction qui les paralyse.

Ce qui est plus inquiétant que le nombre des filouteries, c'est leur extraordinaire audace.

Les honnêtes gens, - ceux qui, suivant les autres, sont des poltrons avant peur de la police, - les honnêtes gens, dans leur naïveté trop simple, s'imaginent que les escarpes voulant tenter une de ces aventures nocturnes. - et surtout indélicates, - vont d'abord gagner un quartier désert où les réverbères sages font des économies de clarté, et là, choisir une boutique isolée afin d'y faire un bon marché considérable en profitant du sommeil du marchand. Vieux jeu que cela. C'est province en diable. Aujourd'hui les sportsmen du rossignol demeurent dans le centre de la ville, où leurs goûts et leurs plaisirs les retiennent; c'est là, dans les rues les mieux fréquentées, tout autour de la place de la Monnaie, qu'ils opèrent sans façon, comme si leurs affaires ne regardaient personne. Ils font sauter un panneau de porte comme le ferait un brave ouvrier appelé pour effectuer ce travail: ils démolissent les serrures, entrent, se rafraîchissent à la santé et aux frais de la victime béatement endormie et dont pour rien au monde ils ne voudraient troubler l'heureux repos. - ces braves cœurs! - et ils emportent enfin leur butin longuement choisi.

C'est là le vol suivant l'école moderne, — une école que le gouvernement devrait bien comprendre dans ses listes de suppression. C'est peutêtre parce que nos maîtres ne s'en occupent pas que cette école fait de si rapides progrès et a tant d'élèves qu'il faut les diviser en catégories et en espèces.

Nous avons l'espèce de nuit, dont il est parlé ci-dessus, et l'espèce de jour, plus élégante, à la dernière mode, avec un art trompeur compliqué. Ces aventuriers du grand jour, vicomtes d'industrie, ont des inventions, des roueries, des ficelles, des trucs malins témoignant d'une imagination qui rendrait des points à M. Sardou lui-même.

Voici quelques mois, chez un bijoutier de Berlin, un Anglais fort maladroitement se laissa pincer au moment où il fourrait dans sa poche un collier de diamants. Le marchand appelle un agent qui se promenait devant le magasin; celui-ci hèle un fiacre, et le voleur, l'agent, le cocher et le collier s'en vont à la permanence. On ne revit jamais aucun des quatre : les trois hommes, complices, avaient monté ce tour fort ingénieux.

La surveillance est moins efficace pour ce genre de coquins. Mais, pour les méfaits nocturnes dans les rues fréquentées et surveillées, nous pouvons, sans naïveté, nous étonner de l'impassibilité de la police. On croirait que ces fonctionnaires attendent avec curiosité les journaux du matin pour voir ce que les gredins ont encore osé perpétrer la nuit dernière. Cela insinue peu à peu aux malfaiteurs une audace effrayante qui, un jour, sans doute, franchira le seuil d'un poste de police pour aller soustraire la bourse du commissaire.

Un Américain nous racontait que dans une petite ville de son continent, après une série de vols importants dont on n'avait pas pincé les auteurs, les citoyens avaient dit à l'autorité municipale: « Nous vous payons des taxes pour organiser une police défendant nos propriétés et nous dégageant du souci de monter la garde nous-mêmes devant notre porte. Puisqu'on ne prend pas les filous, ce ne sont pas eux qui nous volent, — ils font leur métier, — c'est vous qui prenez notre argent et ne faites pas votre métier. Nous ne payerons plus de taxes. »

Et les Américains sont têtus.

Saint-Nicolas, patron des bazars flamboyants, prélude aux étrennes.

Les derniers jours de l'année commencent leur

grande agitation. Des gens pressés furettent, examinent les étalages, font des courses sans fin, et tirent de leurs poches de petites listes pour voir ce qui leur reste encore à accomplir.

Les allants et venants, profondément affairés, ont l'air de gens qui auraient laissé couler le temps en se disant qu'une année, c'est bien long, mais, arrivés ainsi aux jours ultimes, ce monde, effrayé de la quantité de choses qui restent à faire en si peu d'heures, se précipite dans les rues avec la peur de ne pouvoir être prêt en temps.

Le vent et la boue n'arrêtent personne.

L'après-midi, ce sont les oisifs qui font leurs emplettes; les élégantes, aux caprices difficiles, font stationner leurs équipages pendant des heures à la porte des magasins. Le soir, accourent les ménages, les travailleurs, ceux que le labeur quotidien enchaîne. On discute le budget de la munificence; on fait choix; on s'arrête aux vitrines coquettement pleines de si jolies choses; et les imaginations s'en vont déjà dans l'année prochaîne pour deviner les cadeaux qu'on recevra — ou que l'on devra offrir. Les femmes, au bras de leur mari, jettent de longs regards chez les bijoutiers et se montrent avec tendresse de la plus charmante humeur vis-à-vis du « maître. »

La vente du soir se prolonge tard; les magasins

restent éclairés et leur éclat raccroche le passant et enjôle l'acheteur. Les étalages, pour la grande circonstance, se font resplendissants: ils sont parés des nouveautés du jour et ils offrent dans un arrangement séduisant, des présents mignons à des prix irrésistibles. Les livres sont étincelants dans leurs habits d'or; les bonbons vous taquinent les dents avec de gourmandes envies; les bijoux dardent des tentations sataniques, et tous vous persuadent que nulle part vous ne trouverez des présents aussi jolis, et en même temps aussi utiles. Etrennes utiles, c'est la prétention universelle, la devise de Cavenecadas, le professeur du Lycée de jeunes filles. Un charcutier a, lui aussi, affiché sur sa marchandise : étrennes utiles.

Ce qu'il y a de doux à considérer cette foule d'acheteurs, c'est de songer qu'une altruiste pensée, inspirée par un usage bénévole, anime toute cette activité. Décembre, malgré ceux qui maugréent un peu — mais tout bas, — c'est le mois où l'on aime le mieux son prochain — en apparence tout au moins. C'est le mois où tout le monde peine pour apporter à des êtres chers un peu de joie et d'espérance dans la surprise d'un cadeau, au moment fatal où le temps — ce Juif-Errant de l'éternité — va commencer une nouvelle étape.

Une jeune dame en noir tend un papier qui porte en caractères gras : Venez...

On entre: une salle basse, des chaises de paille rangées devant une tribune tendue de toile rouge, et au fond, une estrade où se tient déjà, à voix basse, le conseil de guerre de l'armée. Des drapeaux belges et anglais parent les murs dont la nudité rose porte une demi-douzaine de cartouches disant en lettres d'or: Vive Jésus-Christ — Jésus vous aime — Christ est ma vie.

Les premiers rangs sont des places réservées — à cinquante centimes. Une caporale, qui a l'air d'une sœur tourière, vend un sou un journal appelé *En Avant!* et dont l'article de tête a pour titre : Halte-là!

Les dignitaires hommes sont en veste rouge; les femmes en robe noire simplette, collante, portent le grand chapeau cabas en paille noire; sur ce chapeau des galons rouges transversaux marquent les grades.

Têtes étranges, ces capitaines et ces lieute -

nantes: des mines dures, pas contentes, des types de vieilles maîtresses de piano; les unes s'absorbent dans une constante inspiration; d'autres ont tout simplement sous un teint jaunasse l'air de souffrir de l'estomac.

Les hommes rouges et les femmes noires s'activent, disposent un piano, promènent des brochures, casent les cinquante spectateurs dont un brave troupier très étonné. Les dames sont en majorité dans l'assistance.

Peu à peu, l'estrade se garnit d'une vingtaine de soldats salutistes qui, en guise d'insigne, portent au collet un grand S métallique — qui rappelle les agents de police de Schaerbeek.

Mais les voici tous debout et poussant des acclamations!... C'est la maréchale qui entre accompagnée de son officier d'ordonnance, un colonel, bel homme aux cheveux noirs ébouriffés, à l'œil énergique. Le colonel, en caressant sa belle barbe foncée, inspecte l'assemblée, distribue à voix basse quelques ordres à son état-major des deux sexes, et tandis que la maréchale Booth assise au milieu de l'armée, se recueille et médite, il donne le commandement de la prière.

Les convaincus, les éclairés, les membres des milices se précipitent à genoux sur le plancher et tous murmurent, les yeux clos. Le beau colonel noir annonce alors en un français britannique le début des saintes opérations militaires par un chant qui se trouve dans un recueil, recueil distribué illico par une sergente à lunettes bleues. Ce chant s'appelle: Toujours plus haut... Le chef de la musique militaire se met au piano, — et on y va de l'introduction chantée.

L'effet n'est pas sans originalité. Les voix, les timbres, les accents les plus variés se mêlent et tapagent avec conviction dans cet orphéon salutiste — qui m'a rappelé nos Moncrabeau de Namur. Il ne manquait qu'un artiste soufflant dans un arrosoir.

Et on reprend, on reprend encore, ce chant ascensionniste qui monte à chaque refrain toujours plus haut, toujours plus haut — ce qui se traduit par : Excelsior!

Le colonel — arrêtant ce voyage dans les nues de la religion — reprend la parole et rappelle une phrase de Victor Hugo: "Il y a des atomes moraux comme il y a des atomes matériels." C'est le texte du prêche. Ce travail des atomes de la morale nous empêche de demeurer indifférents, c'est-à-dire stationnaires. On progresse et on se rapproche de Dieu ou bien on déchoit vers le mal; on descend ou on monte, et ce que veulent les Salutistes pour tous leurs frères, c'est: toujours

plus haut!... Aussitôtreprise générale du cantique n° 1 du cahier rouge.

L'orateur se penche vers la foule, qui regarde avec une béante stupéfaction cette école de peloton de la prière et il fait cette observation :

— Je remarque que tout le monde ne chante pas. Il faut, il faut que vous nous imitiez. Le cœur aime à chanter.

Des officiers apportent encore des recueils rouges, nous montrent la page et la ligne, s'asseyent parmi le public et stimulent leurs voisins.

Dans le nombre des auditeurs, les uns se fâchent, d'autres invoquent le prétexte d'un rhume, mais pas mal de dames risquent quelques notes : c'est une innocente séance de Conservatoire.

- A présent, vous allez prier avec nous.

Une capitaine, jeune femme noire, la physionomie dure, l'air très entêté, se place devant l'estrade, et tandis que ses compagnons d'armes retombent sur le plancher, elle appelle sur tous la paix du Christ.

Cette prière, qui paraît improvisée et qui est prononcée non d'une voix suppliante, mais avec la volonté d'une mise en demeure, provoque de véritables extases; prês de moi, une jeune fille d'une vingtaine d'années, une lieutenante, pousse des sanglots; les exhortations au Seigneur sont même parfois interrompues par des explosions d'amen qui sont les *très bien* approbatifs de la maison.

Enfin, après une nouvelle partie musicale, voici à la tribune la maréchale.

Une jeune femme de vingt-huit à trente ans; elle porte comme ses officières le grand chapeau de paille noire, mais mis avec des coquetteries qui ont arrangé sur le côté un large nœud de ruban très seyant. Et sous la paille, le blond chiffonnement des cheveux dans un sans soin hâtif, dessine un cadre aimable à des traits fins, au visage très distingué avec un menton délicat et de beaux yeux clairs, qui par moment s'ouvrent et allument des regards d'autorité. Cette commandante en chef porte à l'épaule une large écharpe de soie blanche.

La maréchale, pendant un instant de méditation, se tient droite et hautaine devant l'auditoire et ses mains empoignent la barre de la tribune avec une fermeté impérative.

Son début est une prière : « Jésus, Sauveur, efface mes péchés », prière dite avec une tendresse, une persuasive douceur.

Puis, elle parle de la mission de ses troupes. Elle développe ce sujet avec de véritables transports, une passion qui la prend tout entière; puis elle gémit, avec des lamentations attendries sur ce pauvre monde, « où il n'y a que des morceaux de cœurs. »

Le geste est gracieux et il enveloppe bien la phrase prononcée avec une lente correction et un accent élégant. De temps en temps, la sermonneuse se fait un peu maîtresse d'école. Quand elle s'anime, le sang lui monte aux joues et gâte ce teint laiteux de jeune miss. Elle retape d'un coup rapide son chapeau dérangé, elle refourre ses cheveux sous la coiffe et continue avec une conviction imposant l'attention. Dans les moments graves, elle baisse le ton de la voix et s'exprime lentement avec une recherche de précision — et sa péroraison, devant ses amies en pleurs, appelant les lumières de l'Eternité et invoquant la clémence du Seigneur, est d'une éloquente émotion.

Le colonel ajoute que notre temps veut des faits : une Exposition universelle n'est qu'une immense accumulation de faits... Et pour donner satisfaction à ce désir de tous, le saint officier raconte les dernières conversions, c'est-à-dire les récentes victoires de l'armée. Il annonce également la création d'une caserne importante à Molenbeek, « ce mauvais quartier. »

Après de nouvelles prières pour le salut de toutes les personnes présentes, la maréchale paraphrase le mot de l'Evangile : » Si vous me cherchez de tout votre cœur, vous me trouverez... » La jeune femme fait un pittoresque tableau de la vie de notre siècle, livré entièrement à l'argent. Les yeux de la sermonneuse étincellent d'un hautain mépris pour les hommes ; mais, arrivant à Dieu et à la rédemption, elle a un sourire de victoire, un défi à la contradiction, — tandis que pour le diable, esprit du mal, ses poings donnent avec méchanceté sur la tribune rouge...

Enfin, le colonel, très loquace, insistant sur le "Cherchez et vous trouverez, " s'approche de l'assemblée et déclare que nous sommes au moment solennel: "Il faut vous décider; vous êtes entre Dieu et le mal, choisissez... Vous avez réfléchi: Avez-vous trouvé Dieu!"

Au bout de quelques instants d'attente, soit un temps moral logiquement nécessaire à ces recherches, un garçonnet d'une quinzaine d'années s'approche de l'estrade et déclare avoir trouvé. On agenouille le néophyte devant une chaise et le colonel à voix basse, front contre front, l'exhorte.

Puis, les officiers se répandent dans le public, chacun chapitrant en particulier un auditeur. Un capitaine vient s'asseoir à côté de moi, tandis qu'une brigadière, au rang de devant, entreprend une grosse dame qui porte un chapeau surchargé de cerises écarlates.

Je cause avec ce capitaine, un homme phraseur qui trouve facilement de grands mots et tresse ses discours de termes pompeux — mais en choses de la philosophie, mon interlocuteur se contente de si peu qu'il ignore Herbert Spencer... Tout à coup, la grosse dame s'effondre sur le plancher, puis, le nez sur la chaise, sanglote et se confesse à la brigadière — qui avait eu raison comme le voulaient son grade et ses sardines de brigadier.

J'avais donc vu deux conversions. Et cela m'a suffi pour un premier exercice.

Le bourgeois, le remueur de dominos, se plaint amèrement — c'est le mot — que la demi-tasse de bonne qualité et de bon arome n'existe plus.

Nos établissements publics, dorés sur tous leurs lambris, ont beau promettre et beau vanter le choix rare de leurs consommations, le casé pur, le café absolument louable demeure introuvable autant que la pierre philosophale. Les cafetières, transformées en alambics de laboratoires, recèlent, en leurs flancs menteurs, des mixtures d'ingrédients composites... Et il était temps, vraiment, que la Science, qui ne plaisante pas, se mêlât de cette affaire.

Les journaux ont rapporté les premiers résultats de l'enquête entreprise : il paraît qu'il y a encore du microbe là-dessous. On est sur la trace d'un horrible et minuscule gredin : le phylloxera du mazagran! Horribles détails! Et que de victimes!

Voici où en est le drame qui se passe dans les cafetières.

Un botaniste éminent a parcouru tous les pays du monde où se trouvent des plantations de café et a universellement reconnu que le caféier est bien malade. Ce mal, importé par le grain de café, altère gravement la qualité du noir breuvage. Les savants, qui ne doutent de rien, ont capturé un des bacilles de la maladie, co-auteur du fléau, — et qui a été baptisé du nom désormais infamant de Hemilia vastatrix...

Pourquoi pas Chicorea vastatrix! Et pourquoi faire intervenir en ceci, avec H majuscule, une Emilia qui ne sera pas flattée de la parenté? Mieux aurait-il valu confirmer cette notion déjà ancienne, que le café a une ennemie méchante en la personne de la chicorée, toujours plus envahissante.

L'autre jour encore, dans une officine malfaisante, nous voyions une vitrine entière encombrée de paquets jaunes, annonçant une chicorée formellement garantie pure et inviolée. Il paraît que l'on falsifie même les produits qui servent à falsifier : en notre siècle éhonté, figurez-vous que des gredins sans le plus mince scrupule mettent du café dans la chicorée!

Enfin, ne nous montrons pas si vétilleux sur une simple question de nom. Admettons Hemilia cruellement vastatrix. Et soyons satisfaits de savoir au moins d'où vient le mal, si nous ne sommes pas encore en mesure d'y porter remède.

Nous n'avons pas à être surpris de voir dans cette maladie du café — ce fléau contagieux qu'un faiseur de revues appellerait une véritable épi... demi-tasse — intervenir encore une fois le microbe.

Notre temps est particulièrement fertile en microbes, bacilles et autres petites bêtes. Tout, à présent, est l'œuvre de ces infiniment petits. Nos maladies, nos défauts, nos passions, nos manies trouvent et trouveront peu à peu leurs germes causatifs. Vous collectionnez innocemment des timbres-postes ou vous vous livrez aux taches brunes de la photographie instantanée, il y a un microbe particulier dans votre cas. On trouvera le microbe électoral. Enfin on en met partout. Ce n'est plus de l'arsenic que l'on trouverait dans le fauteuil du président, mais le microbe de la sévérité et de l'envie d'aller dîner. Ces grands petits coupables, ces accusés microscopiques et universels ont remplacé Voltaire. Toujours, c'est la faute au microbe. Des curieux suivent à la loupe la vie de ces petits êtres et découvrent leurs mœurs et leurs habitudes.

Il y avait déjà le docteur en plein vent qui, pour cinq sous, offrait aux passants un microscope établissant que l'eau et le vin que nous buvons sont un grouillement d'animalcules bizarres et agités. C'était une constatation moins que modérément agréable, mais encore insuffisante, paraît-il, aux cruautés de la vérité.

On veut nous convaincre de la multiplicité des germes malfaisants qui nous peuplent; et nul ne peut ignorer maintenant que notre pauvre organisme humain — quelque fierté que nous en ayons à la suite de Buffon — n'est en réalité qu'un jardin d'acclimatation pour microbes de toutes races. Quel bonheur de pousser à un pareil degré

le précepte du vieux philosophe grec, le connaistoi toi-même!

On ne nous a pas caché non plus que ces petits êtres, très inférieurs, sont maniaques, entêtés, empoisonneurs et prolifiques avec exagération.

Il faudra arriver à un moyen de nous débarrasser de ces compagnons qui se font si vite légions, qui ne nous apportent que maladies et infirmités et qui se livrent en nous à des révolutions désastreuses pour la tranquillité de notre hygiène.

Je devine bien ce moyen... Puisque les études de mœurs microscopiques auxquelles se livre si courageusement la bactériologie, montrent que ces minuscules ennemis comprennent des races et des espèces bien caractérisées, ayant des tendances et des habitudes très différentes, pourquoi ne pas les opposer tout simplement les uns aux autres? Pourquoi, par des rapprochements insidieux, ne pas créer dans ce petit peuple des inimitiés, des haines et des partis? Introduisons la politique dans le monde des microbes. Des querelles amèneront des guerres acharnées. Bactéries et microbes marcheront les uns contre les autres et — n'étant point, je suppose, de la race des loups de la fable — ils se dévoreront avec délices

et en toute liberté, à notre plus hygiénique profit. Il suffira de connaître les opinions d'un groupe de bacilles affligeant un malade pour lui inoculer une race autre, de programme diamétralement opposé — en leur laissant absolument la liberté des meetings et des manifestations. On pourrait essayer cette stratégie d'homœopathe prenant pour devise : ceci tuera cela. Peut-être arriverions-nous ainsi à faire un peu reculer le guetapens de la mort qui, malgré tous les progrès de notre siècle, nous emporte pour un temps toujours aussi long, suivant la vieille expression populaire.

Un petit garçon de ma connaissance a trouvé une variante à cet axiome, affirmant que quand on est mort c'est pour longtemps.

Le gamin drôlet avait demandé ce que c'est que la mort? Sa maman lui explique — comme les mamans expliquent...

Et le moutard attentif conclut:

— Alors, quand on est mort, c'est pour toute la vie...

Noël! C'est le Messie attendu sur la terre! C'est le Verbe, incarné pour le sanglant mystère! L'ètre incréé s'est fait mortel...

Une des jolies fêtes que nous a laissées la légende, ce jour de Noël, représenté frileusement dans un lourd manteau de neige.

Noël — qui naît au milieu des réveillons, dans l'entrain des joies et des bombances tapageuses — est une date de réunions, de groupements de familles; l'hiver, qui barre les chemins des campagnes désolées, convoque près du feu, dans la tiédeur des chambres closes; et une série de coutumes ont été imaginées pour animer ces intimités. Les normes particulièrement gourmandes ont enseigné la confection de plats spéciaux et de gâteaux étranges comme l'écrasant plum-pudding dévoré si délibérément par les frèles misses aux grands yeux baissés, pâles effarouchées qui savent si adroitement cueillir un baiser tendre en passant sous le mistletoe — au bon moment.

C'est peut-être la proximité de fin décembre venant nous jeter un an de plus sur les épaules qui inspire ce besoin d'un peu de folie. Devant les

menaces du temps, dont les griffes nous font une ride de plus, les sages pensent que le plus raisonnable est de suivre le précepte du bon Horace et de philosopher le verre en main. Au moment où l'année songe à faire ses comptes, ils demandent à un vieux flacon une large rasade d'oubli - laissant les moroses statisticiens faire la comptabilité de l'Histoire et dresser minutieusement le bilan de l'année démissionnaire. Ces constatations ne sont que rarement drôles ou encourageantes: ils ont raison, les insouciants qui trinquent à l'avenir et baptisent d'avance les mois futurs : ils ont raison de ne pas vouloir connaître ce que l'année en fuite emporte dans ses bagages... C'est toujours la même chose, la même série d'événements, de drames et de crimes. Il n'y a que les noms qui soient nouveaux. Que le héros sanglant de l'année s'appelle Tropmann ou Pranzini, que le ministère soit de droite ou de gauche, que le drame à fracas soit de l'un ou de l'autre, que les robes soient étroites ou bouffantes, il n'y a que des noms et des aspects qui changent.

On pourrait faire une fable d'un mot attribué à Dumas père. On jouait à la Comédie française, tous les deux jours, une de ses pièces qui ne faisait guère recette et dont l'administrateur du théâtre avait hâte de se délivrer.

- Votre pièce ne fait plus d'argent.

— Au moins, répliquait l'auteur, ce n'est pas comme aux tragédies dont je fais les lendemains. Avec moi, on ne dort pas.

L'administrateur à ce moment montre à Dumas un spectateur endormi.

L'auteur répond avec une superbe tranquillité:

- Peuh! c'est un d'hier!

Que de fois dans la vie nous pourrions, devant la morne platitude de la comédie qui se joue, nous endormir et savourer une longue dose de repos et d'oubli et, reconfortés, rouvrir les yeux et reprendre la pièce sans trouver de confusion dans la suite des ritournelles.

On nous a joué encore une fois des revues dites d'actualités et toutes bourrées des choses les plus récentes. Mais un spectateur — doué d'une de ces natures trop heureuses d'après nos doctes contemporains puisque l'onenferme dans les hôpitaux les gens qui jouissent de cette béate faculté — un spectateur qui se serait endormi pendant un acte des revues de l'an dernier et qui se réveillerait aujourd'hui au beau milieu d'une de ces fantaisies du jour, croirait candidement, et avec la meilleure foi du monde, entendre la suite de la première pièce.

Ces intermèdes de léthargie trouveraient d'iden-

tiques applications dans la science, dans la littérature, dans la finance, où le jeu des nouvelles à sensation se poursuit avec le même résultat lucratif des baisses et des hausses entremêlées, de temps à autre, de l'explosion d'un coffre-fort — dont les morceaux ne sont pas perdus.

Et en politique!... Supposez qu'un auditeur s'endorme dans les tribunes de la Chambre cela n'a rien de si extravagant comme supposition - et que cet individu si malheureusement doué d'aptitudes politiques soit comme Henri Heine lisant un livre si assommant qu'il s'endort et rêve qu'il continue cette agacante lecture - ce qui le réveille dans un affreux cauchemar. Notre homme se réveille un peu tous les ans - et chaque fois il entendra un membre de l'opposition déclarer à la face du pays et avec de merveilleux arguments que le ministère conduit le pays aux abîmes. Et le ministère de répondre avec des arguments merveilleux qu'il répand la prospérité sur le pays et que jamais son patriotique dévouement n'a été égalé.

Un philosophe a dit: ici-bas nous n'assistons qu'au recommencement des recommencements.

Et comme ils ont raison, ces vivants de belle humeur et de tendre philosophie qui font foin des gros bouquins, et cherchent dans l'Evangile des Fous, où l'on voit les tournois burlesques de chevaliers qui ont des bâtons pour lances et des fonds de panier pour écus, les versets qui doivent guider leur douce existence et arrondir leur ventre. C'est dans le vieux vin, tout au fond des gobelets, qu'en joyeux jour de Noël ils cherchent la meilleure vérité; et tout le fatras de la sagesse, de la morale et de la psychologie, depuis le positivisme de Littré jusqu'aux saules pleureurs qui abritent les élégies de Schopenhauer, les occupent aussi médiocrement que cette poudre annoncée avec fracas pour guérir les nez rouges, — ce qui est, comme dit Olivier Basselin, « pavillon de belle vie ».

La tradition dessine les légendes de Noël sur le fond blanc d'un paysage de neige.

Que de jolis contes gracieux entourent cette fête! Seulement, les satisfactions poétiques données ainsi à notre imagination ont toujours été insuffisamment nourrissantes; nous avons écouté des appetits plus matériels en amenant le dénouement de ces contes devant un grand fourneau, non loin d'une table bien servie.

Noël est la fête où l'on mange le plus. A minuit déjà on commence; tandis que les cloches jettent au vent l'annonce de la messe, on s'attable pour des réveillons plantureux. En Pologne, le réveillon doit comporter douze gros plats en mémoire des douze apôtres. Voilà bien encore la légende agréablement traduite en choses succulentes qui font bonne figure dans une assiette.

Le matin, on commence la consommation des tartes, galettes et pâtisseries spéciales. Dans nos campagnes l'affaire est grave. C'est déjà une solennité que la confection des galettes ou cougnous lourds et fades. Et la politesse obligée est d'attirer les amis pour les remplir de ces pâtisseries écrasantes qui pavent l'estomac. Refuser de la galette, le jour de la Noël, c'est une offense; les gens polis se donnent, sans compter, d'honnêtes indigestions, par civilité.

Dans les familles, les tablées festoyantes acclamant l'oie continuent, bien loin dans la soirée, d'arroser largement de plantureuses gourmandises et l'on étouffe les soucis de l'existence sous de bons morceaux bien préparés.

Tous les peuples ont, pour la fête d'aujourd'hui, leurs spécialités culinaires, dont les unes atteignent même à des gloires enviées. Noël, c'est la fête des cuisines dans un décor de légendes frêles qui fleurissent les fourneaux et décorent les tables. C'est, en cette époque de froidure où il fait bon demeurer chez soi, la grande cérémonie de la salle à manger; et ces cartes de satin enjolivé portant une hirondelle gracile ou un gros baby aux longs cheveux blonds et aux grands yeux bleus et ronds, ces cartes formant des vœux doucereux et tendres vous souhaitant beaucoup de bonheur et une robuste santé, c'est une façon coquette de dire tout simplement en vue de la célébration de Noël: bon appétit.

Les protestants n'ont pas de fête religieuse dans la nuit de Noël. Les Anglais de Bruxelles se contentent de se réjouir à leur manière, les uns avec toute la tenue désirable, les autres, ceux de la basse classe, le plus bruyamment du monde. Ces derniers tirent des loteries de jambons. Rien de curieux comme une de ces loteries; public mêlé, des entraîneurs, des jockeys, des bookmakers et des danseuses; et au milieu de tout cela on aperçoit le profil de quelque négociant décoré qui sort des Mille-Colonnes et veut voir, se souciant peu du qu'en dira-t-on. Le gros lot est magnifique, une dinde, un jambon et deux bouteilles de champagne. "La dinde n'est pas truffée ", dit dédaigneusement le négociant nota-

ble, et cette parole lui vaut une leçon sévère: En Angleterre, on ne truffe pas le "turkey ", lui est-il répondu avec une indignation comique. Le tirage des lots est plein d'émotions. Les danseuses sont haletantes. Un entraîneur gagne un gros jambon et cela lui fait autant de plaisir que s'il décrochait la poule des produits. Les heureux gagnants emportent leurs prix; et les passants se demandent que signifie cette file de promeneurs dont les poches laissent entrevoir des pattes de volailles, des manches de gigots ou des goulots de bouteilles. Le tavernier qui a organisé la loterie et qui s'est imaginé qu'on mangerait tout cela chez lui en arrosant fortement, suit les fugitifs d'un ceil mélancolique.

Et nous voici encore revenus au moment, toujours un peu solennel, où l'humanité enjambe dans une autre année.

Elles sont toujours actives, fièvreuses, ces dernières heures où, devant une année dépouillée et ayant suffisamment servi, on attend la venue au monde d'une année toute fraîche, nouveau-né dans l'interminable descendance des temps.

Malgré les crises d'averses et de tempêtes dont nous afflige décembre quinteux, la ville fourmille de gens pressés. Une foule affairée patauge le long des trottoirs, se heurte au seuil des magasins, s'enchevêtre et se confond en tous sens.

Il semble, à voir tout ce monde en hâte, que ces malheureux veulent rattraper du temps perdu et profiter vite et vite des derniers instants de l'année pour se mettre à jour.

Dans cette agitation de la fin de l'an, chacun s'occupe du bonheur d'autrui. On saigne sa bourse pour le plaisir des autres.

Les bonnes gens qui s'en vont, lourds et gonflés de paquets blancs, les poches pleines de bonbons et les bras emplis de jouets, songent uniquement que c'est du rire et de la gaieté qu'ils portent et qu'ils distribueront à des êtres aimés, — et ils pressent encore le pas et sourient « préambulativement ».

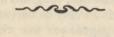
Quand les omnibus partent, le soir, du centre de la ville et se dirigent vers les faubourgs, ils sont combles, bourrés, gorgés de paquets de tous genres : ce sont de véritables entrepôts ambulants qui, tout du long de leur [route, vont éparpiller du plaisir. Donc, un aimable jour, ce jour suprême de l'année mourante, un jour de joie généreuse et franche; on ne passe pas des gants pour offrir des bonbons, et les compliments n'ont pas le froid banal des formules récitées poliment. L'apothéose de cette journée, c'est, à minuit, autour des tables chargées, au son des douze coups de timbre frappés à la pendule, les souhaits et les promesses que l'on a le droit de signer d'un baiser sur la joue de sa voisine.

Enfin, il serait excellent et parfait, ce dernier jour de décembre, s'il ne précédait pas le glacial jour de l'an, date néfaste des factures, journée esquintante des cartes de visite.

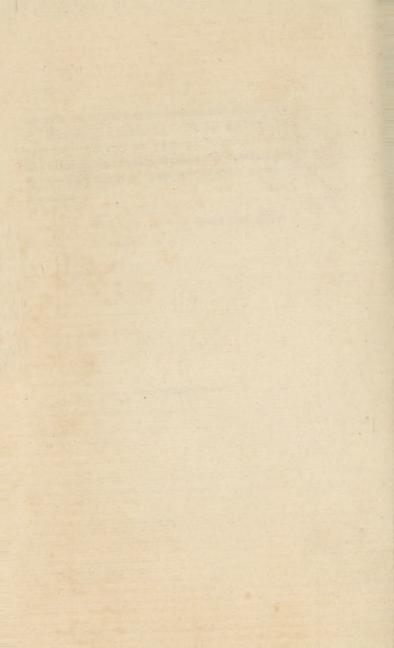
En ce jour froidement inaugural, tout est faux et trompeur.

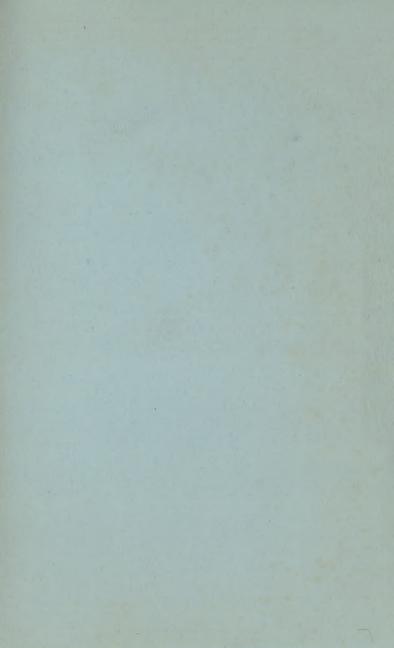
Les amitiés intéressées courent les rues et se pendent aux sonnettes, songeant à l'allumeur de réverbères et puis au chef de bureau dont la protection doit être gagnée par une visite mielleuse. Alors les gendres et les héritiers souhaitent de longs jours à leurs parents; les portiers touchent à leur casquette; les assiettes du restaurant sont à peu près propres; le garçon ne renverse rien sur les consommateurs; les chevaux de fiacre trottent; le facteur ne garde pas de lettres et la cuisinière ne manque pas le rôti. La veille était un jour de sincérité, de bonnes affections réunies et trinquant à l'avenir, tandis qu'aujourd'hui tout est travesti et déguisé. L'amitié se farde et l'intrigue en cravate blanche est cérémonieuse : le premier janvier, c'est le Mardi-Gras des sentiments.

Bruxelles, 1890.















A. COURTMANS Relieur 69, Rue de l'Escaut BRUXELLES





Règles d'utilisation de copies numériques d'oeuvres littéraires, réalisées par les Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, ci-après BIBL., d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des BIBL. et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire

Les œuvres littéraires numérisées par les BIBL. appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les oeuvres soumises aux droits d'auteur, les BIBL. auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayant droits afin de permettre leurs numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les BIBL. déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les BIBL. ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés; et la dénomination 'Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf qui permet d'accéder au document; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les BIBL encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les BIBL. mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'usager se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux BIBL., en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemplaire de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées - basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux BIBL. un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemplaire à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des BIBL.;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir Article 3) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les BIBL.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux BIBL. dans les documents numérisés est interdite.